

L'HOTEL DE LA TÈTE NOIRE

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

PAR

MM. DUPEUTY, Eug. CORMON et Eug. GRANGÉ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN, LE 21 JUILLET 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

HENRI GILBERT, docteur en médecine.	MM. Lacressonnière.	UN CLERC DE NOTAIRE............	MM. Alexandre.
AUGUSTE........................	Robert Drouville.	UN MÉDECIN......................	Mulin.
HIPPOLYTE, son frère...............	Linville.	UN ÉLÈVE PHARMACIEN...........	Potonnier.
MORIN, avocat......................	Deloris.	LA COMTESSE DOLORÈS...........	Mmes Dharville.
L'ABBÉ GABRIEL	Henry Vannot.	LOUISE...........................	Grave.
LAFAYOLLE, étudiant...............	Ch. Potier.	FRANCINE, jeune ouvrière..........	Lorry.
BIANCHON, jeune docteur en médecine	Arthur.	MALVINA, grisette..................	Lorry.
DEVILLE, idem......................	Mercier.	BÉRÉNICE, idem....................	Désirée.
ÉTIENNE, garçon d'hôtel à la *Tête noire*.	Benjamin.	AMANDA, idem.....................	Blanche Teivet.
JEAN, domestique d'Hippolyte et d'Auguste.......		UNE SERVANTE D'HOTEL...........	Louisa.
		UNE VOISINE......................	Héloïse.
UN ÉTUDIANT DE PROVINCE.......	Lansoy.	Étudiants, Grisettes, Marchands, Invités, etc.	
UN GARÇON RESTAURATEUR.......	Prolon.		

La scène se passe à Paris, à Auteuil et à Saint-Cloud, de 1822 à 1823.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU

L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

Le dessous des arcades de l'École de Médecine; à droite et à gauche, les bâtiments de l'école et le commencement des escaliers qui conduisent au Musée et aux salles des concours. A travers les grilles et la grande porte d'entrée, on voit la place au fond de laquelle est une grande fontaine, au coin de la rue de l'Observance; de l'autre côté, la grande taverne de l'Univers.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAFAYOLLE, Étudiants, Marchands.

Au lever du rideau, la scène présente l'aspect animé de la cour de l'École, au moment de la sortie d'un cours. Des marchandes de pommes, des marchands de plumes, de papier, de petits livres et brochures, encombrent la porte, et pénètrent jusque sous les arcades.

UNE MARCHANDE. A un sou le tas, la bonne reinette : c'est tout sucre !

UNE AUTRE. A un liard la belle Angleterre !

UN MARCHAND. Plumes et papiers !

UN AUTRE. Le Voltaire Touquet, édition à la portée de tout le monde !...

LAFAYOLLE, paraissant avec un objet qu'il vient d'acheter à un marchand. Il a l'accent gascon. Et la tabatière Touquette, ornée d'un calendrier et de la charte constitutionnelle... le tout en carton... En usez-vous? (Il offre du tabac aux étudiants qui l'entourent.)

PLUSIEURS ÉTUDIANTS, à la fois. Bonjour, Lafayolle... ça va bien, Lafayolle?

LAFAYOLLE. Merci... très-bien... frais comme une rose, mes amis!

PREMIER ÉTUDIANT. D'où viens-tu?... du cours de Magjolin?

LAFAYOLLE. Eh! que non posse! j'ai dormi mon compte cette nuit... je sors de la taverne de l'Universe, où j'ai gagné trente demi-tasses en quatorze ou doublé!

TOUS, en riant. Trente demi-tasses!

PREMIER ÉTUDIANT. Ah! parbleu!... j'oubliais!... *la Chaumière*... tu ne sors pas de là!...

DEUXIÈME ÉTUDIANT. Point de bonnes fêtes sans Lafayolle, le plus ancien... le plus joyeux des étudiants en médecine!

TOUS. Vive Lafayolle!

LAFAYOLLE. Oh! ménagez ma modestie ou je me retire!... je suis la coqueluche des grisettes... Eh bien, oui!... le conquérant du *Prado*, la terreur des gendarmes des *Montagnes russes*... je ne dis pas le contraire... j'ai beaucoup d'esprit et d'intelligence, je joue au billard comme feu Spolar, je tire l'épée comme un Saint-Georges, je suis joli danseur, un peu poëte, adoré du beau sesse... mais qu'est-ce que cela? de bien faibles aventages... des succès immenses, voilà toute!

PREMIER ÉTUDIANT. Quant aux études médicales, ça n'est plus ça, par exemple...

LAFAYOLLE. Le fait est que le guignon me poursuite... Voilà huit années de suite que je concourse, et huit fois je suis refusé dans mes esamens... c'est inconcevable, et je ne puis attribuer cela qu'à mon accent qui me nuide dans l'opinion des professeurs..., un tas d'ignorants et de jésuites!... Mais bast! il faut prendre un peu de racine de patience, pour ne pas se faire de bile... j'ai à peine trente-deux ans; il sera temps de s'attrister quand nous serons à quarante. (Tirant une grosse montre d'argent.) Voyons un peu l'heure qu'il se peut faire...

DEUXIÈME ÉTUDIANT, étonné. Tiens, il a encore sa montre, celui-là!

LAFAYOLLE. Peste, je le crois bien! une bassinoire de famille!... on n'en a pas voulu au Mont-de-Piété!

PREMIER ÉTUDIANT. C'est une excuse!

LAFAYOLLE, à lui-même et regardant à sa montre. Le quart moins de deux heures...

PREMIER ÉTUDIANT. Est-ce que tu viens assister au concours qui a lieu aujourd'hui pour la place d'agrégé?

LAFAYOLLE. Le grand concourse... vous l'avez dit, c'est là l'objet qui m'amène...

DEUXIÈME ÉTUDIANT. En ce cas, tu as encore le temps d'aller entendre là-haut les concurrents...

LAFAYOLLE. Les entendre... eh!... j'ai bien d'autres crêmes à fouetter... pendant qu'ils débitent un tas de bêtises, moi je pense au sérieux, j'organise en leur honneur un repas délicat... aussi délicat par le procédé qui l'inspire, que par l'abondance des comestibles... un dîner dans le grand genre! dix-neuf sous par tête! Disciples d'Hippocrate, le festin aura lieu chez le Véry de la place Sorbonne, chez l'illustre Flicoteaux!... Prenez vos billets, la souscription est ouverte!...

LES ÉTUDIANTS. Je souscris, je souscris!

LAFAYOLLE, il a tiré une liste de sa poche, ainsi qu'un crayon. Diable! mais nous manquons de table... Ah! j'ai mon affaire... approche, petit bombé... (Il désigne un étudiant bossu.) Voilà le pupitre tout trouvé... (Les élèves se pressent pour inscrire leur nom.) Bravo! bravo! ça marche... on dirait une souscription au profit des Grecs!...

SCÈNE II.

Les Mêmes, FRANCINE.

Pendant le mouvement qui précède, et les derniers mots de la scène, Francine arrive par le fond, regarde au dehors, et semble hésiter un peu, avant d'entrer; enfin, elle se décide.

FRANCINE, à elle-même. Je ne le vois pas parmi ces étudiants...

LAFAYOLLE, s'occupant de la liste de souscription. Paraphez, et passez la mine de plomb... vivemente...

FRANCINE, à elle-même. Il est bientôt deux heures, et l'on m'a dit que c'est le moment où la décision doit être connue... Tous ces jeunes gens réunis... si j'osais m'adresser à eux... (Elle commence à s'approcher timidement à droite du groupe des étudiants.)

LAFAYOLLE. Allons, tout le monde a-t-il signé?

LES ÉTUDIANTS. Tous!

LAFAYOLLE, pliant la liste et la mettant dans sa poche. A merveille, mes amis... Maintenant fiez-vous à moi, pour le menu...

FRANCINE, à elle-même. Il faut pourtant que je sache... approchons... (Aux étudiants et avec timidité.) Messieurs...

PREMIER ÉTUDIANT, saluant Francine. Mademoiselle!...

LAFAYOLLE, la regardant. Que vois-je?... un minois inconnu, une nouvelle débarquée sans doute, ça me revient de droit... (Faisant une glissade et un salut prétentieux.) Mademoiselle demande?

FRANCINE, troublée. Rien, rien, monsieur... seulement, je voulais...

LAFAYOLLE. Mademoiselle désire sans doute étudier la science de Gallien? prendre ses inscriptions de première année?

FRANCINE, se remettant un peu. Je désire savoir s'il n'y a pas eu un concours, aujourd'hui...

LAFAYOLLE. Un concourse! effétivement, pour une place d'agrégé... il est en train de se confectionner...

FRANCINE. Je vous remercie, monsieur!

LAFAYOLLE. Mademoiselle a peut-être parmi les compétiteurs, un frère?

FRANCINE. Non, monsieur...

LAFAYOLLE. Un aimable cousin?

FRANCINE. Non, monsieur...

LAFAYOLLE. Un ami, un tendre ami?

FRANCINE. Oh! vous vous trompez, monsieur!

LAFAYOLLE. Je suppose pourtant que ce n'est pas monsieur votre grand-père...

FRANCINE. C'est... une personne à qui j'ai de grandes obligations, et dont le succès me comblerait de joie...

LAFAYOLLE. Eh bien, mademoiselle, à deux heures, le tour il sera fait, et si vous voulez que, d'ici là, je vous tienne compagnie... ma conversation ne manque pas d'agrément, à ce qu'on dite...

FRANCINE, cherchant une défaite. Bien obligée, monsieur... mais j'ai de l'ouvrage à rendre, ici près, et je reviendrai... (A part.) Oh! je ne m'éloignerai pas!

LAFAYOLLE. A l'avantage de vous voir, mademoiselle! (A lui-même.) Elle est sarmante, cette petite, et si en ce moment je n'avais pas trois maîtresses... (Pendant la scène, des groupes sont entrés et sortis, allant aux divers cours, ou en sortant.)

SCÈNE III.

LAFAYOLLE, Étudiants, puis DOLORÈS.

Au moment où Lafayolle regarde Francine s'éloigner, et où les étudiants entrent, sortent ou causent entre eux, Dolorès a paru au fond; elle est suivie d'un domestique qui se tient à distance; comme Francine, à son entrée, elle semble hésiter avant de s'adresser aux étudiants.

LAFAYOLLE, continuant à se parler à lui-même. Elle me plaît, néanmoinse... il me semble entendre sa petite voix douce... Monsieur... je voudrais... je désire...

DOLORÈS, qui s'est approchée d'un groupe à gauche. Pardon, messieurs.. (Les étudiants saluent.)

LAFAYOLLE, se retournant. Hein?... encore une!

DOLORÈS, aux étudiants et tournant le dos à Lafayolle. Pourriez-vous me dire si le concours qui a lieu aujourd'hui est terminé?

LAFAYOLLE, à lui-même. Genre huppé, celle-là... faubourg Saint-Germain numéro 1. (Renouvelant sa glissade et son salut prétentieux.) Madame a demandé si le concourse est fini?... Pas encore, madame, mais le moment approche.

DOLORÈS. Merci, monsieur!

LAFAYOLLE. Madame a sans doute quelqu'un de sa famille parmi les compétiteurs?

DOLORÈS. Non, monsieur.

LAFAYOLLE. Un protégé alors?

DOLORÈS, avec un peu de hauteur. Monsieur...

LAFAYOLLE, à part. Elle ne répond pas... j'ai deviné!... (Haut.) Ah! c'est une grande question, un concourse, une émotion que je connais... tel que vous me voyez, j'ai concouru huit fois avec un égal succès. (A part.) Je ne mens pas, j'ai toujours été refusé comme une canaille...

DOLORÈS, impatientée et tournant toujours le dos à Lafayolle. Messieurs, pourriez-vous encore me dire si M. le doyen de la Faculté assiste au concours?

LAFAYOLLE, vivement. Ah! M. le doyen! Madame le connaît? Un homme bien savant, bien respétable, la gloire de la Faculté... Oui, madame, il préside le concourse. (Son de cloche au dehors, dans le bâtiment de droite.) Et tenez, justement, voici un coup de cloche qui annonce la fin de la séance.

PREMIER ÉTUDIANT. Et M. le doyen va rentrer chez lui avec les professeurs pour la délibération.

DOLORÈS. Alors, j'en apprendrai de lui-même le résultat... (Aux étudiants.) Merci de votre obligeance, messieurs.

LAFAYOLLE. A votre service, madame! (Dolorès salue les étudiants, fait un signe à son domestique qui s'éloigne, puis elle sort par l'escalier de gauche; Lafayolle renouvelle en vain ses glissades et ses grotesques saluts, il n'obtient pas un regard et n'en revient pas moins d'un air conquérant sur le devant de la scène.)

SCÈNE IV.

LAFAYOLLE, Étudiants.

LAFAYOLLE. Quelle pudeur! quelle retenue! elle n'osait même pas lever les yeux sur moi... Je m'y connais, c'est tout ce qu'il y a de plus distingué... une duchesse, pour le moins. Ah! si en ce moment je n'avais pas trois maîtresses!...

PREMIER ÉTUDIANT. Mais pour lequel des concurrents peut venir tout ce beau sexe?... la grande dame surtout...

LAFAYOLLE. C'est bien facile à deviner... ils ne sont que trois... Deville, Bianchon et Gilbert.

PREMIER ÉTUDIANT. Messieurs, je crois que c'est pour Deville.

LAFAYOLLE. Une asperge montée! allons donc!

DEUXIÈME ÉTUDIANT. Alors, c'est pour Bianchon.

LAFAYOLLE. Bah! il est laid comme une taupe.

PREMIER ÉTUDIANT. Alors, ce ne peut être que pour Gilbert.

LAFAYOLLE. Ah! joli cavalier, celui-là!... belle anatomie... dans mon genre... mais sortez-le de la science, c'est un âne; il n'entend rien à lancer les flèches de Cupidon...

PREMIER ÉTUDIANT. Bah! tu dis ça par jalousie!...

LAFAYOLLE. Jaloux! Ah! s'il avait seulement le dixième de mes avantages, que de conquêtes il aurait faites... mais le pauvre garçon n'a jamais eu qu'une aventure dans sa vie.

PREMIER ÉTUDIANT. Ah! quelle gasconnade!

LAFAYOLLE. J'ai été témoin du fait.

PREMIER ÉTUDIANT. Quoi donc?

DEUXIÈME ÉTUDIANT. Conte-nous ça... (Ils se groupent autour de Lafayolle.)

LAFAYOLLE. Donc, il y a trois ans, je me trouvais avec le susdit à Bagnères-de-Luchon, où je faisais visite à un mien parent médecin des eaux. La saison était superbe, et la ville émaillée de beautés ravissantes... Si je vous disais ce que j'y fis de passions, vous refuseriez de me croire.

PREMIER ÉTUDIANT. Après? après?

LAFAYOLLE. Un soir, en prenant le punch dans un petit café dont la demoiselle de comptoir avait des bontés pour moi... (Rires) chacun des jeunes gens de la ville, et même d'étrangers, parlait de ses maîtresses chéries... Quand vint le tour de Gilbert de nommer les siennes, savez-vous ce qu'il fit, le pauvre, il avoua naïvement qu'il n'en avait pas, qu'il n'en avait jamais eu... On se prit à rire, comme bien vous pensez, on se moqua de lui, peut-être un peu trop; alors, le jeune homme, la tête échauffée par le punch, se lève tout à coup, et jure que le soir même il en aurait une... On se récrie, on le traite de fou; il n'en tient compte... Désignez-moi une femme, ajoute-t-il, bourgeoise, grande dame ou grisette, cette nuit, elle sera à moi.

TOUS. Ensuite?

LAFAYOLLE. En ce moment, s'arrêtait à l'hôtellerie en face une berline arrivant d'Espagne. Une femme voilée, mais d'une taille de nymphe, descendit de la voiture et entra dans l'auberge... Parbleu! fis-je alors à mon gaillard, nous te mettons au défi de séduire cette étrangère, et si tu réussis, nous te proclamons le roi de tous les Lovelace.

PREMIER ÉTUDIANT. Et accepta-t-il le défi?

LAFAYOLLE. Sans hésiter.

PREMIER ÉTUDIANT. Vraiment...

DEUXIÈME ÉTUDIANT. Eh bien?

LAFAYOLLE. Eh bien, le lendemain matin, il mangeait un excellent déjeuner que j'ai perdu... et que, par parenthèse, je dois encore... (Rires.)

PREMIER ÉTUDIANT. Il avait donc réussi?...

LAFAYOLLE. Ah! par des moyens honteux!... une échelle... un carreau cassé au milieu de la nuit...

PREMIER ÉTUDIANT. Comment! une séduction?...

LAFAYOLLE. Et voilà la seule bonne fortune dont Gilbert puisse se vanter.

PREMIER ÉTUDIANT. Mais cette aventure doit avoir eu du retentissement...

LAFAYOLLE. A tel point que nous jugeâmes prudent de quitter la ville le même jour... Mais voici nos trois concurrents, ne parlons pas de cela devant Gilbert, il n'aime pas qu'on lui rappelle cette anecdote.

SCÈNE V.

Les Mêmes, BIANCHON, DEVILLE, puis GILBERT.

LAFAYOLLE. Eh bé, Gilbert... quésaco...

PREMIER ÉTUDIANT. Quel est celui qui est nommé?

GILBERT. Personne encore, messieurs, personne... les professeurs délibèrent.

LAFAYOLLE. Peste! une place d'agrégé à la Faculté de Paris, c'est quelque chose! les juges, ils doivent être fort embarrassés; s'il s'agissait de moi Lafayolle, ça irait tout seul, on ne délibérerait pas.

BIANCHON. Je suis sûr que c'est Gilbert qui sera nommé.

GILBERT, à part. Oh! s'il pouvait dire vrai!

DEVILLE. Je suis de l'avis de Bianchon; nous pouvons en faire notre deuil, c'est le nom de Gilbert qui sortira de l'urne.

GILBERT. Pourquoi serait-ce moi plutôt qu'un autre? Toi, Deville, n'as-tu pas déployé une érudition profonde? Toi, Bianchon, n'as-tu pas satisfait les juges par la clarté, la précision de tes réponses?

BIANCHON. C'est possible, mais les honneurs du concours ont été pour toi, Gilbert... Oui, messieurs, il a révélé un talent que nous étions bien loin de lui connaître!

LAFAYOLLE. Ah! le gaillard! il ne lui manque que d'être de mon pays.

GILBERT. J'avais à traiter une question facile, voilà tout.

BIANCHON. Facile! une question toxicologique de la plus haute portée, l'acétate de morphine.

TOUS. L'acétate de morphine!...

BIANCHON. Oui, messieurs, ce poison terrible dont les effets sont si prompts, si redoutables, ce poison que l'on connaissait à peine il y a six mois, et à propos duquel Gilbert vient de faire preuve des connaissances les plus approfondies, des aperçus les plus neufs et les plus saisissants.

GILBERT, que tous les étudiants entourent. Eh bien, oui, mes amis, je l'avouerai, j'espère!... (S'adressant à Deville et à Bianchon.) Pourquoi faut-il qu'ayant tous les trois le même but, un seul de nous puisse l'atteindre aujourd'hui!... Les deux autres... qui sait lesquels? déçus dans leur attente, devront recommencer leur vie de privations et de labeurs!... Ils iront rouler de nouveau ce rocher de Sisyphe que l'on appelle la science!... Et tout cela... tout l'avenir d'un homme dépend peut-être en ce moment d'un caprice!... d'une boule blanche ou d'une boule noire!

LAFAYOLLE. Eh! mon pauvre ami! cela dépend même quelquefois de l'accent... mais bast!... les vaincus demanderont des consolations à Bacchus et aux belles! Eh! té! justement, tout à l'heure, il vient d'en survenir deux ici, de belles... charmantes créatures qui semblaient s'intéresser diablement au concourse.

BIANCHON, vivement. Deux femmes charmantes, dis-tu?

LAFAYOLLE. D'abord, une petite grisette fort appétissante.

BIANCHON. Une grisette, connais pas.

DEVILLE. Ni moi.

LAFAYOLLE, à Gilbert qui est demeuré pensif. Puis une belle dame, cachemire des Indes, une tête de madone, des yeux noirs longs comme ça (Gilbert lui prête plus d'attention) et qui m'a rappelé trois de mes premières conquêtes méridionales.

GILBERT, à part. Ah! mon Dieu! ce portrait! (Haut.) Dis-moi, cette dame, sais-tu son nom?

LAFAYOLLE. Je ne le lui ai pas demandé.

GILBERT. Mais du moins, as-tu remarqué d'où elle venait, où elle est allée?

LAFAYOLLE. Elle est montée chez le doyen pour savoir plus tôt le résultate.

GILBERT, à part. Chez le doyen! plus de doute, c'est elle!... encore elle!...

LAFAYOLLE. Ah! farceur! tu la connais.

GILBERT. Moi, du tout, du tout; tu te trompes.

LAFAYOLLE, à part. Au fait, le pauvre garçon, ce n'est pas son affaire. (Haut.) Allons, messieurs, rendez-vous ici dans un quart d'heure pour nous porter en masse chez notre Lucullus... Moi, je grimpe là-haut: je connais les huissiers, je fais leur poule tous les soirs, ils me diront le fin mot, et je veux être le premier à proclamer le nom du vainqueur.

TOUS. A bientôt! (Lafayolle sort par l'escalier de droite. Bianchon, Deville et les étudiants sortent par le fond de différents côtés.)

SCENE VI.

GILBERT, puis FRANCINE.

GILBERT. Elle est venue! elle s'intéresse donc à moi! Elle si noble, si riche! Ah! le sort ne voudra pas tromper mes espérances: je serai reçu, je dois l'être. Une fois agrégé, je me fais connaître; une cure heureuse suffit pour lancer un jeune médecin... Oh! oui, je deviendrai célèbre, riche, à mon tour, et la fortune me rapprochera d'elle!... (Il reste pensif.)

FRANCINE, elle a paru pendant ces derniers mots, elle aperçoit Gilbert. Ah! le voilà! (Elle s'approche de lui.) Bonjour, monsieur Gilbert!

GILBERT, étonné. Mademoiselle...

FRANCINE. Vous ne me reconnaissez pas?

GILBERT. Vos traits ne me sont pas inconnus, et cependant je ne saurais dire...

FRANCINE. Vous savez bien... Francine...

GILBERT, cherchant. Francine!...

FRANCINE. Il y a six mois, dans une petite mansarde du faubourg Saint-Jacques... une pauvre femme infirme que vous avez soignée jusqu'à son dernier jour, avec tant de dévouement...

GILBERT. Ah! oui, en effet, je crois me rappeler, à présent...

FRANCINE. C'était ma mère, monsieur. Ah! je comprends que l'on oublie les services que l'on a pu rendre, mais on n'oublie pas ceux que l'on a reçus, et je me suis souvenue de vous, moi.

GILBERT, avec un peu d'intérêt. Eh bien, mon enfant, est-ce que vous viendriez me chercher pour quelque autre malade de votre famille?

FRANCINE, tristement. Hélas! monsieur, ma mère était la seule

parente que j'susse en ce moude ; si js suis venue, c'est que j'ai appris qua c'était oujourd'hui un graud jour pour vous.

GILBERT. Et comment pouvez-vous savoir ?...

FRANCINE. Oh ! c'est qu'il y a une chose que vous ignoriez : dapuis la mort de ma mère, j'habite la même maison que vous au-dessus... tout en haut. Je vous vois souvent passer, de ma petite fenêtre... et... c'est peut-être un peu indiscret de ma part, mais je m'informe souvent de vous.

GILBERT. En vérité !

FRANCINE. Dame !... na ponvant vous payer qu'avec ma reconnaissance, je prie chaque jour le ciel pour votre bonheur... Et quand il vous srrive quelque chose d'heureux, il ma semble qu'il m'a exaucée et que je m'acquitte envers vous!

GILBERT, à part, avec intérêt. Bonne fille !

FRANCINE. Eh bien !... dites-moi vite... Ce concours... Avez-vous obteuu le succès que vous méritiez ?

GILBERT. Je ne sais rien encore, et vous me voyez en proie à toutes les angoisses de l'incertitude.

FRANCINE. Oh ! vous l'emporterez, j'an suis sûre.

GILBERT. Le ciel vous entende ; car vous ne savez pas tout le prix qua j'attache à cette nomination !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DOLORÈS. Elle vient de descendre l'escalier de gauche, aperçoit Gilbert et s'arrête.

FRANCINE. Voulez-vous me permettre d'attendre ici, auprès de vous ?

GILBERT, agité. Oui, oui, mon enfant.. Oh! si je devais échouer aujourd'hui ce serait pour moi un cruel malhaur.

FRANCINE, tristement. Un malheur !

DOLORÈS, à part, avec un sourire. Un malhaur ! (Elle s'est approchée de Gilbert.) Monsieur Gilbert !

GILBERT, l'apercevant. Dolorès ?

FRANCINE, à part. Quelle est cette dame ? (Elle se recule un peu.)

GILBERT. Vous ici, madame la comtesse !

FRANCINE, à part. Une comtesse !

DOLORES, souriant. Pourquoi cet étonnemant ? Pansez-vous donc qu'on oublie si facilement ses amis !

FRANCINE, à part. Ses amis !

DOLORES. Surtout lorsqu'il s'agit, pour eux, d'une gravs question d'avenir.

FRANCINE, à part, rassurée. Oh ! c'ast une protectrice !

DOLORES. Avec plus de confiance, vous m'auriez fait savoir le jour et l'heure, monsieur Gilbert... mais le hasard a voulu que je connusse M. le doyen de la Faculté, et je sors de chez lui.

GILBERT. Ah ! parlez, parlez alors, madama ; mon sort est-il fixé ! m'apportez-vous la nouvelle d'un triomphe ?

DOLORES. Je vous apporte das consolations.

GILBERT. Refusé !

FRANCINE, pleurant à part. Refusé !

DOLORES. Allons, monsieur Gilbert, il ne faut ni vous attrister ni vous décourager ; vous prendrez votre revanche ; au prochain concours vous serez sans doute plus heureux !

GILBERT, à part. Rougir devant elle !... Inspirer de la pitié, quand c'est de l'amour que je voudrais.

DOLORES. Travaillez, monsieur Gilbert, persévérez, et vous parviendrez un jour... Vos amis vous aideront de tout leur pouvoir... même de tous leurs vœux.

GILBERT. De leurs vœux ?

DOLORES. Croyez-vous donc qu'on n'en fasse pas pour votre bonheur ?

GILBERT, s'inclinant. Madame !

DOLORES. Adieu, monsieur Gilbert, adieu... et bon courage !

GILBERT, avec contrainte. Adieu, madame... (Dolorès s'éloigne.) Oh ! je n'oserai jamais me représenter devant elle ! Cette ironie cruelle, ce sourire glacial !... Que je souffre, mon Dieu ! que je souffre !

FRANCINE, à part. Oh ! si j'avais osé parler, ce n'est pas ainsi que je l'aurais consolé.

LAFAYOLLE, en dehors. Vive Bianchon ! (Il descend par l'escalier de droite, Gilbert reste accablé, Francine a tiré son mouchoir.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAFAYOLLE, BIANCHON, DEVILLE.

LES ÉTUDIANTS revenant du fond de droite et de gauche ; ils vont à Lafayolle et comme l'interrogeant. Comment... Vive Bianchon !

LAFAYOLLE. Oui, vive l'heureux Bianchon ! c'est lui qui est nommé.

TOUS. Vive Bianchon !

GILBERT, à part, avec colère. Lui !... Ignorants et routiniers !

LAFAYOLLE. Ah ! dame ! le jury a pu faire une boulette ; mais il a trouvé que pour un médecin, il était plus utile de connaître les remèdes qui guérissent que les poisons qui tuent.

BIANCHON. Mes amis, je vous remercie de vos félicitations... Je suis le plus heureux, c'est vrai ; mais le plus digne, je ne le crois pas. (Il tend la main à Gilbert qui la prend comme malgré lui.)

LAFAYOLLE. Allons, mes petits, mêlons le triomphe et la défaite dans le même verre... Chez Flicoteaux !

TOUS. Chez Flicoteaux !

FRANCINE, à part, essuyant ses yeux. Et moi, allons prier pour lui ! (Lafayolle et les étudiants entraînent Bianchon. Deville prend le bras de Gilbert. Les Étudiants répètent . Chez Flicoteaux !)

DEUXIÈME TABLEAU

CHEZ FLICOTEAUX.

Salle du restaurant de la place Sorbonne : Au fond, porte d'entrée. à gauche, au fond, escalier en spirale conduisant au premier; sur le côté, près de l'escalier, une porte où se trouve un cabinet; à droite, au fond, faisant face au public, un comptoir, avec des serviettes, tout ce qu'il faut pour le service; du même côté, une porte qui conduit dans la cuisine; près de cette porte est un guichet donnant dans la cuisine ; de chaque côté, tables, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE DAME dans le comptoir, UN GARÇON, PLUSIEURS ÉTUDIANTS.

Au lever du rideau les Étudiants sont à table et dînent.

PREMIER ÉTUDIANT, à la première table de gauche et faisant face au public. Allons, vieux garçon, horrible garçon !... vivement ! le cours de M. Dubois est à quatre heures, et nous n'avons plus que trente minutes pour nous livrer aux délices de Comus !

TOUS, parlant à la fois. Vivement !... vivement !... premier esclave du grand Flicoteaux !

DEUXIÈME ÉTUDIANT, du même côté, à la deuxième table. Garçon, un bœuf aux choux !

TROISIÈME ÉTUDIANT, à droite, à la première table. Une côtelette au naturel !

QUATRIÈME ÉTUDIANT, au fond, à gauche. Un dessert sucré.

LE GARÇON, au comptoir. Une douceur ! (Répétant au guichet.) Chef... un bœuf aux choux, une côte nature, ça m'en fait deux !

LA VOIX de basse taille du chef en dehors. Bon ! bon !

PREMIER ÉTUDIANT. Une cerise à l'eau-de-vie !

LE GARÇON. Bien, monsieur.

PREMIER ÉTUDIANT. Sans mouches.

LE GARÇON, répétant. Une cerise à l'eau-de-vie sans mouches ! (La dame du comptoir lui a préparé la douceur et la cerise qu'il distribue.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LAFAYOLLE.

LAFAYOLLE, entrant par le fond et criant. Où est Flicoteaux ? qu'on mé servé Flicoteaux !... Flicoteaux ou la mort, mais jé préfère Flicoteaux !

TOUS. Tiens ! c'est Lafayolle !... Lafayolle le refusé... (Quelques-uns se lèvent, vont à lui et lui donnent la main.)

LAFAYOLLE. Messieurs et amis, modestés *consommaturs* dé portions à quatré sous, *dégustaturs* économes des flots argentés de la fontaine Saint-Michel, né dités pas dé mal des réfusés ! S'il n'y avait pas de réfusés, il n'y aurait pas d'admiss... Et donc, l'illustré Bianchon né payerait pas aujourd'hui un repasse dé Gamache, à des prix inconnus dans cet établissement... à des prix fabuleux... dix-neuf sous par tête.

PREMIER ÉTUDIANT. Qu'est-ce que ça nous fait ? nous ne sommes pas de la même année !

LAFAYOLLE. *Alorses* dévorez vité vos portions et videz vos carafes... afin dé nous faire dé la place !

UN ÉTUDIANT de province entrant. Il se place à la première table de droite. Garçon, un dîner.

LE GARÇON, allant à lui. Oui, monsieur. Avec ou sans serviette ?

LE PROVINCIAL, étonné. Comment ?

LE GARÇON. Dix-neuf sous sans serviette... vingt sous avec serviette.

LE PROVINCIAL. Ah !... avec serviètte, alors. (Le garçon va au comptoir.)

LAFAYOLLE, aux autres. Excusez... en voilà un qui sé met en dépense... une serviette, quel luxe !

LE PROVINCIAL. Garçon, du vin !

TOUS, jetant un cri de stupéfaction. Du vin !

LAFAYOLLE. Du vin ! quelqu'un a damandé du vin dans cé local ! (Ils montent tous sur les chaises et regardent le provincial.

PREMIER ÉTUDIANT, criant. Qu'il paraisse !... qu'il paraisse !... Qu'il nous montre son physique !...

LE PROVINCIAL, à part. Eh ! mais, qu'est-ce qu'ils ont donc tous à me regarder.

DEUXIÈME ÉTUDIANT. C'est un nouveau !

LAFAYOLLE. Ça né peut être qu'un princé russe ou un mouchard...

LE PROVINCIAL, se levant. Pardon, messiaurs, je suis Champenois...

TOUS, riant. Champenois !

LAFAYOLLE, gravement, l'amenant sur le devant. Vous en êtes digne à tous égards ! Permettez, jeune homme, qué suivant l'usage antique et solennel, ou couronne votre noble front commé

celui des héross!... (On lui fait un turban avec une serviette et une bouteille au milieu ; tous les étudiants se mettent à rire, le provincial finit par en faire autant.)

LE PROVINCIAL. Ah çà! mais on ne boit donc jamais de vin chez ce traiteur?

LAFAYOLLE, gravement. Jamais, jeune homme!... Vous êtes ici dans l'antre de la sobriété... Mais il est de notre devoir de vous instruire... Car lorsque vous aurez mangé à *la Chaumière* avec les brocheuses, brunisseuses, chamarreuses et autres gigotteuses, les faibles avancés des auteurs de vos jours, il importe que vous sachiez en quel lieu peu bachique l'étudiant prend sa nourriture... Ecoutez cette ballade de ma composition et profitez! Physiologie et topographie de l'endroit :

CHANSON.

Air de M. ADOLPHE VAILLARD.

PREMIER COUPLET.

Place de l'antique Sorbonne,
Il est un obscur restaurant,
Où la cuisine est toujours bonne,
Quoiqu'elle soit du dernier rang.
L'étudiant sans étiquette,
Avec julienne et bœuf aux choux,
Peut y séduire une grisette,
Le tout revient à dix-neuf sous.
Aux pans pans
Si charmants
Des fourchettes,
Des assiettes,
Des plateaux,
Des couteaux,
Chantons, chantons Flicoteaux!

TOUS, ils s'accompagnent en frappant sur des verres et des assiettes.

Aux pans pans
Si charmants
Des fourchettes,
Des assiettes,
Des couteaux,
Des plateaux,
Chantons, chantons Flicoteaux!
Chantons (*bis*) flique, flique! (*bis*)
Chantons (*bis*), flique, Flicoteaux!
Chantons (*bis*), flique, flique. (*bis*)
Chantons (*bis*), Flicoteaux!

TOUS, criant avec leurs verres pleins d'eau. A la santé du Champenois! (Ils quittent tous leurs tables et entourent Lafayolle et le provincial.)

LAFAYOLLE.

DEUXIEME COUPLET.

Fi des traiteurs de haut parage!
On dit, et ce n'est pas nouveau,
Que ces messieurs ont tous l'usage
Dans leurs vins de mettre de l'eau.
Ici, jamais de tel mélange,
Par respect pour ce jus divin,
Notre digne hôte à sa louange;
Dans l'eau ne met jamais de vin!
Aux pans pans! etc.

REPRISE DU CHOEUR.

(Même jeu. — A la fin du chœur entrent Malvina et les grisettes; ils vont au-devant d'elles.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MALVINA, GRISETTES.

LAFAYOLLE. Eh! voilà toutes ces demoiselles de *la Chaumière*.

MALVINA. Nous-mêmes, messieurs! Troisième couplet.

Point de faisans dorés en montre,
De primeurs, de riches bocaux!
La truffe ici ne se rencontre
Que sous forme de haricots.
Mais la gaîté fait qu'on approuve
Le menu de la pension;
Et comme le pain, l'on y trouve
Le plaisir... à discrétion!
Aux pans pans! etc.

REPRISE DU CHOEUR.

(Puis ils dansent sur la ritournelle.)

LAFAYOLLE. Ah! Malvina, Bérénice, Amanda! il y a longtemps, mes belles, que vous n'avez honoré ces salons de votre présence.

MALVINA. Nous les honorons de cette chose pour la dernière fois.

LES ÉTUDIANTS. Comment?

MALVINA. Oui. L'aiguille est peu lucrative, les étudiants peu reconnaissants, et, ma foi, nous quittons ces deux ingrats...

BÉRÉNICE. Nous passons les ponts...

AMANDA. Nous abandonnons le quartier Latin!...

LES ÉTUDIANTS. Ah! bah!

LAFAYOLLE. Et sous quel prétexte?

MALVINA. Pour nous lancer sur une scène plus élevée.

LES ÉTUDIANTS. Une scène plus élevée!...

LAFAYOLLE. Laquelle?

MALVINA. La scène de la Porte-Saint-Martin.

LES ÉTUDIANTS. La Porte-Saint-Martin;

LAFAYOLLE. Tiens, tiens! vous débutez?

MALVINA, gasconnant comme lui. Un peu, mon ser, nous débutons... Le directeur du susdit théâtre est en train de remonter une parodie à grand spectacle, *les Petites Danaïdes.*

LES ÉTUDIANTS. *Les Petites Danaïdes.*

MALVINA. Le père Sournois avait encore besoin d'un demi-quarteron de victimes, et nous nous dévouons.

BÉRÉNICE. Nous nous sacrifions...

AMANDA. Nous nous immolons!

LAFAYOLLE. Quelle noble résolution!

PREMIER ÉTUDIANT. *Les Petites Danaïdes*! ça doit être très-gai!

MALVINA. Je crois bien!... cinquante jolies femmes! rien que ça!... et nous avons rendez-vous ce soir avec le directeur pour nous faire numéroter...

LAFAYOLLE. Bien, bien, je comprends... et, en attendant, vous venez nous faire vos adieux en dînant avec nous... Eh bien, je vous invite... ça m'est égal, c'est Bianchon qui paye pour sa réception.

MALVINA. Aimable Gascon, je suis sensible à votre politesse... mais dîner avec des jeunes gens, ça pourrait compromettre notre avenir!...

LES ÉTUDIANTS, riant. Ah! ah! leur avenir!

MALVINA. N'est-ce pas, mesdemoiselles?...

LES GRISETTES. Oui... oui... certainement!

LAFAYOLLE, riant. Elle est superbe la petite!... Malvina, tu es superbe!...

MALVINA, d'un air offensé. Tu?... Monsieur Lafayolle, je vous prie de ne pas me tutoyer, et même si plus tard vous me rencontrez dans la voiture d'un agent de change, je vous défends de me saluer...

LES ÉTUDIANTS, riant. Ah! ah! ah!...

MALVINA, se donnant des airs. Adieu, jeunes gens, persistez dans vos études... et quand on sera grande dame, on pourra peut-être vous protéger.

LAFAYOLLE, passant à droite. Parole d'honneur, ça me fait mourir de rire! ça me fait mon mour!...

MALVINA. Montons dîner, mesdemoiselles.

TOUTES LES GRISETTES. Oui, montons! montons!...

PREMIER ÉTUDIANT. Quatre heures à la pendule?... Payons et filons!... (Les uns payent, les autres donnent leurs cachets et ils sortent. Pendant ce temps, les grisettes ont commencé à monter l'escalier.)

MALVINA, montant l'escalier, et faisant un signe protecteur avec la main. Adieu, jeunes gens, adieu!... (Elles disparaissent.)

SCENE IV.

LAFAYOLLE, seul, puis GILBERT, BIANCHON, DEVILLE, ensuite MORIN, GABRIEL.

LAFAYOLLE, seul, regardant monter les grisettes. O créatures légères!... Escaladez cet escalier!... c'est celui de la vie... montez, montez, pendant que vous êtes jeunes... mais quand vous serez vieilles et ratatinées... gare la dégringolade!... Forcées d'être femmes de ménage!.. En attendant, je vous donne ma bénédiction... et je m'occupe de la carte du Balthazar!.. (Le garçon lui donne tout ce qu'il faut pour écrire. — Gilbert paraît avec ses amis.)

DEVILLE, cherchant à entraîner Gilbert. Mais viens donc! viens donc!

LAFAYOLLE, allant au-devant d'eux. Eh! c'est Gilbert avec nos concurrents.. et ses deux intimes, Morin et l'abbé Gabriel. (Il se met à faire sa carte.)

BIANCHON, à Gilbert. Comment! tu refuserais d'assister à cette réunion? Est-ce que tu ferais le fier? est-ce que tu la trouves trop modeste pour toi?

GILBERT. Non, messieurs, non!... mais, je vous le répète, je ne me sens pas disposé à prendre part à un repas joyeux quand je viens de subir une défaite.

TOUS, cherchant à le retenir. Allons donc!... allons donc!

GILBERT. Je ne veux pas que des regards dédaigneux et moqueurs me reprochent ma honte devant tous les élèves.

BIANCHON. Ta honte!

DEVILLE. Mais alors, moi qui accepte, je devrais donc refuser aussi, puisque, comme toi, je n'ai pas été reçu!

BIANCHON. Sais-tu, Gilbert, que ce serait presque un mauvais procédé?...

DEVILLE. Une injure?...

GILBERT. Eh! messieurs, prenez-le comme vous voudrez! (Mouvement de Deville et de Bianchon.)

MORIN, cherchant à les calmer. Messieurs!...

GABRIEL, de même. De pareils débats entre camarades!

MORIN. Vous n'y pensez pas!

GILBERT. Laissez-les dire, Morin... et vous aussi, mon cher Gabriel.. Est-ce une querelle qu'ils veulent me chercher? Ah! je l'accepte de grand cœur et je les en remercie... car

celui qui me délivrerait de la vie me rendrait le plus grand de tous les services.

DEVILLE. Ah! c'est intolérable!

LAFATOLLE. Pauvre garçon!... c'est la première fois qu'il est refusé... il n'a pas, comme moi, l'habitude! (Gilbert s'assied à gauche.)

MORIN, s'approchant. Gilbert, pense à tes amis!

GABRIEL, de même, passant de l'autre côté. Pensez à Dieu!

GILBERT, se levant et plus calme. Vous avez raison! une telle conduite n'est pas digne de moi! Deville, en pensant que vous avez été vaincu comme moi, je ne rougis plus de ma défaite... Vous, Bianchon, si je reconnais en vous un vainqueur, je suis fier que ce soit un homme de votre talent! (Il leur serre la main à tous deux.)

MORIN. Eh! à la bonne heure, donc!

GILBERT. Et d'ailleurs vous n'êtes plus mes rivaux, je ne suis plus médecin!

MORIN. Qu'entends-je?

DEVILLE. Comment! tu voudrais?...

GILBERT. Ah! mon parti est pris!

LAFATOLLE, qui écrivait sa carte. Parce qu'il a été refusé une fois... Et moi donc, qu'est-ce que je dirais!...

GABRIEL, à Deville et à Bianchon. Allez faire marquer les places, messieurs, et laissez-le avec nous.

BIANCHON. Je vous comprends!... au revoir! (Bianchon et Deville entrent dans le cabinet à gauche. Bruit dans la rue.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins DEVILLE et BIANCHON, LE GARÇON.

MORIN ET GABRIEL. Quel est ce bruit?

LE GARÇON, entrant chargé d'une pyramide de plats. Un cheval qui a pris le mors aux dents... quelqu'un d'écrasé, sans doute... presque rien... (Il monte l'escalier.)

LAFATOLLE, qui a entendu le bruit, est remonté au fond et a déposé sa carte sur le comptoir. Un blessé!

MORIN, à Gilbert, qui est passé à droite et qui est assis. Eh bien, tu ne vas pas à son secours?

GILBERT. Je ne suis plus médecin, vous dis-je!

LAFATOLLE. Oui? ah bien, j'y cours. (A part.) Un cas chirurgical, ça peut me lancer. Lançons-nous! (Il sort en courant.)

SCÈNE VI.

GILBERT, MORIN, GABRIEL.

MORIN. Gilbert, je te croyais un homme de résolution, de courage!

GILBERT. De la résolution... du courage... En ai-je manqué, quand il a fallu pâlir sur les livres, disputer au sommeil les heures de la nuit, interroger la mort dans les amphithéâtres... geler l'hiver, brûler l'été dans ma pauvre chambre d'étudiant? Ah! c'est qu'alors je voyais de loin, à l'horizon, rayonner ces deux mots magiques : la gloire, la fortune!

GABRIEL. Et, après avoir obtenu à tes débuts succès sur succès, voilà que tu te désespères au premier échec... tu te révoltes...

GILBERT, se levant et vivement. Je me révolte contre ce que j'appelle une injustice!

MORIN. Crois-tu donc que Gabriel et moi nous n'ayons pas non plus souffert des injustices des hommes?

GABRIEL. Ou plutôt de leurs erreurs.

MORIN. Rappelle-toi notre point de départ : tous trois nés à Alençon, voisins, amis dès l'enfance, nous obéissions déjà, sans le savoir, à une triple vocation.

GABRIEL. Je serai avocat! disait Morin, en bavardant déjà d'une manière très-spirituelle, dès l'âge de douze ans.

MORIN. Je serai prêtre! disait Gabriel, inspiré, quand il parlait de Fénelon.

GABRIEL. Je serai médecin! disait Gilbert,.. et, déjà botaniste dans le clos paternel, quand on ne le croyait qu'un enfant curieux, il demandait à la flore des jardins les premiers secrets de la science.

GILBERT. Oui... je m'en souviens.. ces fleurs une fois étudiées, je les effeuillais et je les jetais par brassées dans la corbeille de l'enfant de chœur Gabriel, qui en jonchait les dalles de l'église à la procession de la Fête-Dieu... Douces joies de l'enfance!... illusions trop tôt évanouies devant la triste réalité!

MORIN. Triste!... mais pourquoi?... Depuis longtemps tu es docteur, je viens d'être reçu avocat, et, malgré l'opposition de messieurs de la compagnie de Jésus, Gabriel est entré dans le giron de l'Église.

GABRIEL. Nous n'avons plus qu'à marcher et à cultiver la vigne du Seigneur.

MORIN. Et dans dix ans, quinze ans, vingt ans d'ici, on dira peut-être : l'évêque Gabriel, l'avocat général Morin... et l'illustre doyen de la faculté de Paris, Henri Gilbert.

GILBERT. Oui, la fortune, les honneurs, la gloire me viendront quand l'âge aura blanchi mon front... quand je ne serai plus aimé!

GABRIEL. Que dis-tu?

MORIN. Tu es amoureux, toi?

GILBERT. Oui, de toutes les forces de mon âme!

GABRIEL. Malgré l'indulgence que me prescrit mon état, je ne sais si je dois... (Il fait un mouvement pour s'éloigner.)

GILBERT, le retenant. Oh! demeure! pour Morin c'est une confidence, pour toi c'est presque une confession.

MORIN. Nous t'écoutons.

GILBERT, après s'être assuré qu'ils sont seuls. Je venais de passer ma thèse; et je prenais quelques jours de vacances avant de me remettre au travail... Peu épris des plaisirs vulgaires de l'estaminet ou des amours banales de la *Chaumière*, je fréquentais plus volontiers l'Athénée, le théâtre... Un soir, à une représentation des *Vêpres siciliennes*, je m'étais rendu au foyer, pendant l'entr'acte, et j'admirais, comme tout le monde, la délicieuse tournure d'une jeune femme qui se promenait avec quelques personnes et attirait l'attention générale... Un ami, venant à passer, m'appela par mon nom... Alors, cette dame se retourna vivement et lança sur moi un regard... dont l'expression ne peut se décrire.

MORIN. Elle te connaissait donc?

GILBERT. Je ne l'avais jamais vue... Elle était merveilleusement belle... de cette beauté dont le type ne se retrouve que dans les vierges de Murillo... et cependant je fus moins frappé par sa beauté que par son regard qui m'éblouit comme un éclair!... et resté sous le charme, je n'aurais pas quitté la place où j'étais si je n'avais été entraîné par la foule qui regagnait le parterre et les loges...

GABRIEL. Pauvre ami!... quelle exaltation! quelle tête!

GILBERT. Revenu dans la salle, la personne que j'aperçus, sans la chercher, ce fut elle, mon inconnue!... Elle était appuyée sur le bord d'une loge, et, chose étrange, ses yeux étaient attachés sur moi... Le même regard, fixe, indéfinissable, me poursuivait, semblant vouloir m'interroger, m'enveloppant comme dans un cercle de flammes... au point que, ne pouvant le supporter, je fus obligé de détourner la tête...

MORIN, gaiement. C'est une femme qui était devenue amoureuse de toi... une passion subite, voilà tout!

GILBERT. J'attendais avec impatience que le spectacle fût terminé... Enfin, la toile se baisse!... je m'élance sous le péristyle pour y retrouver ce regard que je fuyais tout à l'heure... mais un brillant équipage venait de s'ouvrir... de se refermer... et deux chevaux élégants emportaient leur gracieux fardeau avec mon premier rêve, mon premier amour!

MORIN. Et depuis?

GILBERT. Quelques mois s'étaient écoulés... je désespérais de revoir mon inconnue... lorsqu'un matin, je fus mandé dans un hôtel de la rue Saint-Dominique, pour donner des soins à un domestique de la maison... Il s'agissait d'une opération difficile... dangereuse... Je réussis, le vieux serviteur fut sauvé... Alors, l'intendant me pria, au nom de sa maîtresse, de venir recevoir ses remercîments... Je descends de la mansarde des gens de service, je traverse de splendides appartements, et j'arrive à un boudoir où m'attendait la comtesse Dolorès...

GABRIEL. La comtesse Dolorès!

GILBERT. C'était elle, mes amis!... Le regard de feu était devenu presque tendre, et ce fut avec le plus délicieux sourire qu'elle me pria de ne pas oublier le chemin de son hôtel... Je ne sais ce que je répondis... ce que je devins!... mais j'ai cru que ma vie allait s'éteindre de bonheur et de plaisir!

MORIN. Je le disais bien!... cette femme-là t'aime, elle t'adore!

GILBERT. Quelquefois je l'espère... Je l'aime tant, moi!... Admis à ses soirées intimes, elle acheva de me tourner la tête, par des talents plus séduisants encore que sa beauté... J'appris qu'étrangère, héritière d'un grand nom, elle était venue en France pour y jouir de l'indépendance que donne l'éclat du rang et de la fortune... que libre de tout engagement, elle était l'unique arbitre de son choix, de sa volonté... Eh bien, le croirez-vous, mes amis, je n'ai pas encore osé lui dire un seul mot d'amour!

GABRIEL, naïvement. Mais il me semble, mon ami, qu'honnêtement ce n'est pas d'amour, mais de mariage qu'il faudrait lui parler...

GILBERT. Moi! son mari!... Ah! plût au ciel!... mais vous ne savez pas qu'elle a refusé vingt partis... j'ai même entendu dire aux personnes de son intimité qu'elle n'épousera qu'un homme qui pourrait lui apporter une fortune égale à la sienne... Et elle a cinquante mille livres de rente!

MORIN et GABRIEL. Cinquante mille livres de rente!

GILBERT. Vous voyez donc bien que si je ne veux pas mourir

sans la posséder, ce n'est pas à la médecine que je dois demander la fortune... la fortune, objet de toutes mes pensées, de tous mes désirs; car elle seule peut me rendre digne de celle que j'aime ; elle seule peut assurer mon bonheur !

GABRIEL, lui prenant la main. Gilbert, tu m'effraies... prends garde ! (Bruit au dehors.)

GILBERT. Mais silence ! on vient !... Pas un mot de tout cela, n'est-ce pas ?...

MORIN, lui tendant la main. Sois tranquille ! nous serons discrets ! (Gilbert retourne s'asseoir à droite, Morin et Gabriel sont près de lui.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, BIANCHON, DEVILLE, LAFAYOLLE, quelques Étudiants, puis MALVINA et les Grisettes.

LAFAYOLLE, arrivant tristement avec humeur. Ouf !

TOUS. Eh bien, qu'y a-t-il ?

LAFAYOLLE. Pour mon premier malade c'est jouer de guignon?

MORIN. Aurait-il perdu l'infortuné?

LAFAYOLLE. Loin de là... je l'ai sauvé !

BIANCHON. Sauvé ! toi, Lafayolle !

MALVINA. Il a sauvé quelqu'un...

LAFAYOLLE. Oui... moi, Lafayolle... Voilà... J'arrive sur le théâtre de l'accident... bien... c'était uné légère fracture de l'omoplate... je réduis la lésion... je fais mon pansément... une adresse merveilleuse !... Je m'attendais à des remercîments de la part du patient...

TOUS. Eh bien ?

LAFAYOLLE. Eh ! bé, savez-vous ce qu'il mé fait?

TOUS. Non ! quoi donc ?

LAFAYOLLE. Il mé mord !

TOUS, étonnés. Comment ?

LAFAYOLLE. Mon premier malade était un chien...

TOUS. Un chien !

LAFAYOLLE. Un simple quadrupède !... un misérable caniche !... quelle chance !...

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Lafayolle !

MALVINA et les GRISETTES. Ah ! ah ! ah ! ce pauvre Lafayolle !..

MALVINA. Quand j'aurai des griffons, je vous les confierai !

LES GRISETTES, riant. Et nous aussi ! et nous aussi !

LAFAYOLLE, d'un air décidé. Eh bien, ce n'est pas dé réfus !... va pour les griffons ! je ne repousse pas la pratique de ces messieurs !... Cet événement m'a révélé ma vocation définitive... Adieu la médecine humaine ! Jé concours pour l'école d'Alfort !... Jé mé fais vétérinaire !

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah !

SCENE VIII.

Les Mêmes, JEAN.

JEAN, entrant le chapeau à la main, s'adressant au garçon. Monsieur le docteur Gilbert, s'il vous plaît ?

LE GARÇON, du fond, aux étudiants. On demande M. Gilbert !

GILBERT, se retournant. C'est moi !

JEAN. Je suis passé chez vous et l'on m'a dit que je vous trouverais ici...

GILBERT, se levant. Qui vous envoie?... que me voulez-vous ?...

JEAN. Un de mes maîtres est très malade, et son frère vous prie de passer à la maison... (Il lui remet une carte.)

GABRIEL. Eh bien, tu le vois, le ciel ne t'abandonne pas !

MORIN. Voilà un commencement de clientèle !

GILBERT, amèrement. Oui... parce qu'on n'aura pas trouvé chez lui le médecin en vogue .. ou qu'on ne veut pas payer cher... (Montrant la carte à Gabriel et à Morin.) Quand je le disais !... regardez ! d'anciens camarades, de pauvres petits avocats qui peuvent avoir un domestique, mais qui n'ont pas le sou... c'est pour cela qu'ils me donnent la préférence... je n'irai pas ! je reste...

LAFAYOLLE, qui s'est approché et prenant la carte des mains de Morin. Hein ?... qu'est-ce qué tu dis là ?... pas lé sou ?.., mais tu ne sais donc rien, ils ont hérité, les pauvres !... ils sont riches... richissimes... une fortuné superbe !

MALVINA. Mazette ! voilà des jeunes gens qui ont mon estime !

GILBERT, à part. Une fortune! (Lafayolle montre la carte à Malvina qui la prend et la met dans sa poche.)

JEAN. Monsieur le docteur, la voiture vous attend au coin de la rue...

GILBERT, à part. Une voiture ! (Haut.) Messieurs, commencez à dîner sans moi !... je reviens dans un instant... (A Jean.) Mon ami, je vous suis...

LAFAYOLLE, à part. Ah ah ! l'équipage le décide !... (Haut.) Garçon, servez le dîner !...

LES ÉTUDIANTS. A table ! à table !

MALVINA. Nous, à la Porte-Saint-Martin !

GILBERT. Et moi chez les frères Didier !

TOUS. A bientôt, Gilbert... à bientôt ! (Il sort avec Jean. — Les étudiants remontent comme pour l'accompagner jusqu'à la porte.)

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

LES DEUX FRÈRES.

Un riche salon de l'hôtel des frères Didier; porte au fond, portes latérales; à gauche, une cheminée avec du feu et surmontée d'une riche garniture; devant, un guéridon sur lequel il y a tout ce qu'il faut pour écrire : à gauche, une causeuse ; à droite est une autre causeuse avec un fauteuil tout proche; fauteuils; ameublement somptueux.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, HIPPOLYTE.

Au lever du rideau, Hippolyte est à gauche sur la causeuse, il est assoupi. — Auguste est assis sur un fauteuil près de lui et le considère avec une tendre sollicitude.

AUGUSTE. Il dort !... cher Hippolyte ! gardons-nous bien de le réveiller ! Le sommeil est un bienfait que Dieu envoie au malade ! A vingt-cinq ans ! sentir s'éteindre en soi les sources de la vie ! Oh ! ce doit être une cruelle déception... un supplice affreux !

HIPPOLYTE, rêvant. Auguste... Auguste !

AUGUSTE, il se lève. Il a prononcé mon nom ! il pense à moi jusque dans ses rêves !... Ah ! nous nous aimons tant !... Rien ne manquerait à notre bonheur si l'amitié fraternelle, si la fortune pouvaient donner la santé ! (Il passe doucement entre Hippolyte et la cheminée, il ranime le feu avec précaution.)

HIPPOLYTE, rêvant et avec plus d'agitation. Louise ! (A ce nom Auguste se retourne vivement et regarde son frère.) Louise !

AUGUSTE. Louise !... que dit-il donc ?

HIPPOLYTE, rêvant. Éloignez ! éloignez cette femme !

AUGUSTE, avec tristesse. Hélas !... le sommeil lui retrace à la fois l'image du frère qu'il aime et celle de la jeune fille qu'il n'aime pas !

SCENE II.

Les Mêmes, LOUISE.

LOUISE, entr'ouvrant doucement la porte de droite. Puis-je entrer ?

AUGUSTE. Chut !... il repose ! (A part pendant que Louise entre et referme la porte avec précaution.) Pauvre Louise !... Je suis heureux qu'elle n'ait pas entendu ce qu'il disait : cela l'aurait affligée !

LOUISE, s'approchant sur la pointe des pieds pendant qu'Auguste la rejoint à droite de la scène, et à mi-voix. Comment va-t-il aujourd'hui?

AUGUSTE, de même. La nuit a été agitée, mauvaise !... Il a souffert plus que d'habitude.

LOUISE. Est-ce que vous avez veillé près de lui ?

AUGUSTE. Non ! Il n'a pas voulu que l'on vînt m'avertir... Ce n'est que ce matin en entrant ici que j'ai appris cela par Jean... Bon frère !... Il craint toujours de m'affliger !...

LOUISE, lui montrant le bouquet qu'elle tient à la main. Tenez !... à son réveil vous lui donnerez ces fleurs... je sais qu'il les aime, et c'est pour lui que je viens de les cueillir dans le jardin de l'hôtel. (Elle passe devant Auguste et va poser le bouquet sur le guéridon.)

AUGUSTE. Je veux te laisser le plaisir de les lui offrir.

LOUISE. Que vous êtes bon !

AUGUSTE, lui prenant les mains et la faisant asseoir auprès de lui sur la causeuse à droite. Chère Louise !... ah ! si quelque chose pouvait doubler l'amour que j'ai pour toi, ce serait la tendresse que tu témoignes à mon frère et qui t'inspire à chaque instant les attentions, les prévenances les plus délicates !

LOUISE, avec simplicité. Quoi de plus naturel ? Pour vous, Auguste, n'ai-je pas quitté mon pays, mes parents? Que me reste-t-il encore en ce monde ? De qui dois-je attendre de l'affection en échange de la mienne? Vous, et votre frère, n'êtes-vous pas maintenant ma seule famille?

AUGUSTE, avec effusion. Oui, c'est vrai !... Et, te l'avouerai-je, ma Louise ?... plus je te vois isolée sur la terre, plus je me crois responsable de ton bonheur, plus je me sens la volonté de l'accomplir et de te dédommager par mon amour de tous les sacrifices que le lien a dû me faire !

LOUISE, lui montrant Hippolyte. Silence !... votre frère s'éveille !... (Le prenant par la main et le faisant lever.) Approchez, monsieur, approchez, c'est à vous qu'appartient son premier regard, je ne veux pas vous le dérober. (Elle va se placer derrière la causeuse d'Hippolyte sur le dossier duquel elle s'appuie légèrement. Hippolyte se réveille peu à peu, promène des regards étonnés autour de lui, rassemble ses idées, puis se retournant vers Auguste, il lui fait un signe de tête.)

AUGUSTE, souriant. Bonjour, frère ! (Il lui prend les mains.) Bonjour, Auguste ! Le docteur Gilbert est-il venu ?

AUGUSTE. Pas encore; mais je pense qu'il ne tardera pas; une heure va sonner, et tu sais combien il est exact.

HIPPOLYTE. C'est vrai ! Les soins qu'il me prodigue ne sont pas seulement ceux d'un médecin... ce sont encore ceux d'un véritable ami. Depuis plus d'un mois que nous avons renouvelé avec lui d'anciennes relations, il ne nous quitte presque plus... il me consacre tous les instants que lui laissent ses études et ses malades. Enfin il me traite avec un dévouement...

AUGUSTE. Qui me pénètre de reconnaissance ! Gilbert exerce son art avec enthousiasme, avec amour ! oh ! c'est une heureuse inspiration que j'ai eue de nous l'attacher. Je suis sûr que nous lui devrons ta guérison ! (Il s'assied près de lui.)

HIPPOLYTE, avec un sourire mélancolique. Ma guérison !... Il y a des maladies que les hommes peuvent soulager, mais que Dieu seul pourrait guérir !

AUGUSTE, regardant Louise qui en ce moment lève les yeux au ciel en joignant les mains. Eh bien, crois-tu donc que personne ne lui adresse d'ardentes prières pour qu'il te rende la santé, pour qu'il te conserve à ton frère... à tous ceux qui t'aiment ?... Tu guériras, mon cher Hippolyte, crois-en mes pressentiments... Et alors rien ne manquera plus à notre félicité. (En disant ces derniers mots il prend la main d'Hippolyte.)

HIPPOLYTE. Notre félicité !... Enfin !... que Dieu t'entende... et que sa volonté soit faite !

AUGUSTE. Promets-moi donc de ne plus t'attrister ; cela ne ferait qu'aggraver ton mal.

HIPPOLYTE. Tu as raison... et je ferai mon possible pour partager ta confiance. (Une heure sonne à la pendule.) Mais tu l'entends, voilà une heure qui sonne... et Gilbert ne vient pas. (Auguste remonte vers le fond.)

LOUISE, se penchant vers Hippolyte. Vous désirez donc bien le voir ?

HIPPOLYTE, se levant et tressaillant malgré lui. Louise !... vous étiez là... près de moi !

LOUISE. Est-ce qu'on ne songe pas toujours à vous ? Voyez ces roses : hier vous en désiriez ; ce sont les premières de la saison et je vous les apporte.

HIPPOLYTE, prenant le bouquet avec contrainte. Merci, merci, mademoiselle... Je vous sais gré de cette attention ! (En disant ces mots il s'éloigne d'elle et passe à droite.)

AUGUSTE, revenant vers le milieu de la scène. Comme tu lui dis cela, frère ! en vérité, tes remercîments ressemblent presque à des reproches.

LOUISE, allant à Auguste. Eh bien, n'allez-vous pas le gronder ? L'impatience n'est-elle pas naturelle aux malades ?... Et c'est le retard du docteur qui excite la sienne ! (Passant entre Auguste et Hippolyte.) Allons, ne vous tourmentez pas... il viendra, ce docteur tant désiré... Et je vais moi-même hâter son arrivée en envoyant Jean le chercher.

HIPPOLYTE. Non... non... c'est inutile, mademoiselle.

LOUISE. Mais au contraire... Pour ma part, je tiens à ce qu'il vienne et le plus vite possible... Quand vous l'aurez vu, vous penserez beaucoup moins à lui... et un peu plus à nous.

AUGUSTE. Bonne Louise !... quel dévouement !

LOUISE. Dites donc plutôt quel égoïsme !... (Baissant la voix.) Ne faut-il pas que je me fasse aimer ? (Haut.) Je reviens dans l'instant. (Elle sort vivement par le fond.)

SCENE III.

AUGUSTE, HIPPOLYTE.

AUGUSTE, à part, en regardant Louise qui s'éloigne. Je le vois !... son cœur a deviné les préventions d'Hippolyte ! Épargnons-lui le chagrin d'en acquérir la preuve... et puisque l'occasion se présente...

HIPPOLYTE, assis sur la causeuse de droite. Eh bien, Auguste, qu'as-tu donc ?... Tu me sembles distrait, préoccupé.

AUGUSTE. En effet... et si tu veux en savoir la cause, je te dirai, mon bon Hippolyte, que je ne suis pas content de toi.

HIPPOLYTE, allant à lui, vivement. Se peut-il ?... Et quel reproche as-tu donc à m'adresser ? Ne suis-je pas pour toi le plus tendre et le plus dévoué des frères ?

AUGUSTE. Oh ! Dieu merci, notre amitié mutuelle est à l'abri de toute atteinte !... aussi, n'est-ce pas de moi qu'il s'agit en ce moment.

HIPPOLYTE. Mais de qui donc ?...

AUGUSTE. Hippolyte, j'ai deviné les scrupules de ta conscience.

HIPPOLYTE. Que veux-tu dire ?

AUGUSTE. Conviens que tu vois avec déplaisir la présence de Louise auprès de nous, dans cette maison.

HIPPOLYTE, embarrassé. Mais qui peut te faire supposer ?...

AUGUSTE. Oh ! ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis aperçu ! Plus d'une fois, malheureusement, j'ai eu l'occasion de m'en convaincre !

HIPPOLYTE. Mais, je t'assure, Auguste, que tu te trompes !...

AUGUSTE. Non... non !... mes remarques de tous les jours m'eussent-elles laissé quelque doute à cet égard, ton sommeil m'aurait éclairé !...

HIPPOLYTE. J'ai parlé de Louise, devant toi !... dans mon sommeil !

AUGUSTE. Et je n'ai pu me tromper aux sentiments de répulsion que t'inspire la pauvre enfant !

HIPPOLYTE, se remettant et après un temps. Eh bien !... oui... c'est possible... mais il me semble que tu aurais dû t'y attendre... Ne connais-tu pas mes idées, mes principes religieux ?... Une jeune fille séduite, habitant avec mon frère... sous mes yeux... dans notre maison...

AUGUSTE. Lorsque je revins avec elle du fond de la Bretagne, tu parus d'abord l'accueillir avec bienveillance, je dirai même avec amitié !... mais depuis, tes manières à son égard ont bien changé ! on dirait maintenant que sa présence te contrarie, te gêne, et que tu cherches sans cesse des prétextes pour l'éviter...

HIPPOLYTE, passant à gauche. Oui, sans doute... oui... tel est en effet mon désir !

AUGUSTE. Mais pourquoi ?... pourquoi ?

HIPPOLYTE, avec énergie. Parce que !.. parce qu'enfin je ne puis tolérer un pareil désordre, un pareil scandale...

AUGUSTE. Oh ! Hippolyte... mon frère... tais-toi, je t'en supplie... la voilà !...

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LOUISE, rentrant précipitamment.

LOUISE. Bonne nouvelle !... bonne nouvelle !... le docteur arrive !... Jean vient de me dire qu'il l'avait aperçu au bout de la rue et venant ici !... (Auguste remonte au fond.)

HIPPOLYTE. Ah ! enfin !

LOUISE, à Hippolyte. Vous voilà content, n'est-ce pas ?...

HIPPOLYTE. Oui... oui, sans doute... merci !

LOUISE. Eh bien, maintenant je vous laisse !

AUGUSTE. Comment !... vous nous quittez, Louise ?

LOUISE, simplement. Avez-vous oublié ce que je vous ai dit en entrant ici ?... Je ne dois voir vos amis que le jour où je serai votre femme ! (Avec vivacité.) Je l'entends !... adieu... adieu. (Elle se sauve par la droite.)

AUGUSTE, à part. Oh ! oui !... Hippolyte a raison... cette position est intolérable !... il faut qu'elle finisse !

SCENE V.

HIPPOLYTE, GILBERT, AUGUSTE.

AUGUSTE, à Gilbert. Arrivez donc, mon cher... on vous attendait avec impatience !

HIPPOLYTE, avec empressement. Bonjour... bonjour, docteur !

GILBERT, gaîment, après avoir posé son chapeau sur une chaise. Eh bien, malade, comment allons-nous aujourd'hui ! Sommes-nous plus calme, plus raisonnable ?

AUGUSTE. Pas trop...

GILBERT. Vraiment ?

AUGUSTE. Mon frère se tourmente, s'inquiète !

GILBERT, prenant le bras d'Hippolyte. Ah ! nous nous fâcherons, je vous en avertis !

HIPPOLYTE. Auguste exagère !

GILBERT, lui prenant la main. Hum ! voilà un pouls dont je ne suis pas content... il y a de l'agitation nerveuse... Avez-vous eu quelque contrariété ?

HIPPOLYTE, vivement. Moi ?... non ! non !

AUGUSTE. C'est-à-dire, oui, oui !

GILBERT, en souriant. Ah ! des mystères... avec la Faculté... Prenez-y garde !... elle ne plaisante pas ! et avec elle, il faut jouer cartes sur table !

AUGUSTE. Nous venons d'avoir, Hippolyte et moi, une conversation un peu animée sur un sujet qui le contrarie...

HIPPOLYTE. Auguste !

AUGUSTE. Mais cela ne se renouvellera pas... j'y mettrai bon ordre... et promptement... entends-tu, frère ?

HIPPOLYTE, à part. Que veut-il dire ?

GILBERT. Mon cher, il ne m'appartient pas de pénétrer vos secrets... mais retenez bien ceci... Il faut chasser les idées noires, vous occuper de plaisirs, de toute autre chose enfin que de votre maladie, qui ne concerne que moi !

AUGUSTE. Voilà ce que je répète sans cesse à Hippolyte !

GILBERT. Vous avez une fortune, des biens à gérer... voilà une distraction toute trouvée !

AUGUSTE. Eh ! justement, je voulais aujourd'hui lui parler d'une chose importante, d'un projet pour lequel votre assentiment nous sera utile, Gilbert...

HIPPOLYTE. Un projet ?

GILBERT, remontant vers le fond, s'appuie sur la cheminée, et tient un journal. Parlez !... je me suis arrangé pour vous consacrer mon après-midi...

HIPPOLYTE. Qu'est-ce donc, mon frère ? je t'écoute... je ne veux pas que tu me reproches de négliger plus longtemps nos intérêts !

GILBERT. A la bonne heure !

AUGUSTE. Je crois vous avoir entendu dire, Gilbert, que l'air de la campagne conviendrait beaucoup à Hippolyte...

GILBERT. Rien ne peut lui être plus salutaire, surtout à l'approche de la belle saison...

AUGUSTE. J'ai trouvé à Auteuil une maison charmante, qui lui plairait, j'en suis persuadé ; le prix est convenu, les actes sont prêts chez notre notaire, à deux pas d'ici, et voilà plus

de trois semaines que je presse en vain Hippolyte de terminer cette acquisition!

GILBERT, qui s'est approché d'Hippolyte. Vous seriez là dans un air excellent... S'il y a place pour moi, je m'installerais auprès de vous afin de ne pas perdre de vue votre traitement, et nous ferions à nous deux un cours d'hygiène champêtre, pendant que ce cher Auguste poursuivrait à Paris la carrière des plaisirs!

AUGUSTE. Comment!... moi!... rester seul à Paris! Non, non!... je partirais avec mon frère!

HIPPOLYTE, à part. Et avec elle sans doute!

AUGUSTE. Je ne le quitterais pas d'un seul instant! Vivre séparés l'un de l'autre!... oh! ce serait impossible, cela ne sera jamais!... (En disant ces mots auprès de son frère, il lui prend la main et la serre avec tendresse.) N'est-ce pas, Hippolyte?

HIPPOLYTE. Non, jamais!

GILBERT, à part en réfléchissant. Jamais!

AUGUSTE. Eh bien, est-ce décidé?

HIPPOLYTE. Pourquoi me presses-tu donc ainsi?

GILBERT. Et vous, mon cher, pourquoi donc hésitez-vous? Est-ce raison d'économie?... Je ne connais pas votre fortune, mais il me semble qu'elle est assez belle pour permettre une maison de campagne...

AUGUSTE. Je crois bien... quand on a vingt-cinq mille livres de rente!

GILBERT. A deux... c'est joli!

AUGUSTE. Dites donc pour lui seul... car j'en possède autant de mon côté...

GILBERT, passant derrière Hippolyte et se trouvant près d'Auguste. Vraiment?... Recevez mes félicitations! Je suis heureux, mes chers amis, de vous voir dans une position aussi brillante! (A part en s'écartant d'Hippolyte et d'Auguste.) Cinquante mille livres de rente à eux deux!

HIPPOLYTE, à part, pendant qu'Auguste va prendre son chapeau au fond sur une console. La campagne, la solitude!... Un motif de plus pour être sans cesse avec elle... Oh! non!... non!

AUGUSTE, revenant. Allons, je te laisse avec le docteur... et je cours chez le notaire!...

HIPPOLYTE. Mais, Auguste...

AUGUSTE. Plus de délais!... je veux que nous en finissions dès aujourd'hui, et cette affaire conclue, il en est une autre...

HIPPOLYTE. Quoi donc encore?

AUGUSTE. Mais ceci est une surprise que je veux te ménager et dont tu me sauras gré, j'en réponds!... Au revoir, Gilbert!... au revoir, frère!... (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

GILBERT, HIPPOLYTE.

Gilbert, qui a reconduit Auguste jusqu'à la porte du fond, s'arrête un moment pensif au milieu du théâtre, pendant qu'Hippolyte vient s'asseoir à l'avant-scène à droite, reprend le bouquet de roses et le contemple avec une sorte d'ivresse.

GILBERT, à part. Cinquante mille livres de rente! (Il réfléchit.)

HIPPOLYTE, à part. Ces fleurs... tout ce que j'aurai d'elle!

GILBERT. Mais cette amitié de frères, si vive... si puissante, quel obstacle!... et comment le vaincre?... (Se rapprochant subitement d'Hippolyte.) Eh bien, mon cher, la gaieté est-elle revenue?... (Hippolyte serre vivement le bouquet dans son sein, Gilbert voit ce mouvement.) Que cache-t-il donc?

HIPPOLYTE, se tournant vers lui et allant à lui avec tristesse. Docteur... il n'y a plus de gaieté pour moi dans ce monde!

GILBERT. Ah! quelle idée!

HIPPOLYTE. C'est en vain que vous cherchez à me tromper en affectant une confiance que vous n'avez pas, j'en suis sûr, ou bien si la science vous laisse réellement quelque espoir, elle vous abuse, Gilbert! vous comptez sur la jeunesse, sur les ressources infinies de la nature... Illusion!... illusion!... je sens là un ennemi qui triomphera des efforts de l'art et de l'amitié!

GILBERT, qui, pendant qu'Hippolyte parlait, a fixé sur lui un regard pénétrant. Hippolyte, c'est la première fois que vous me parlez ainsi... Pourquoi cette tristesse profonde?... pourquoi ce découragement?...

HIPPOLYTE. Ne m'interrogez pas, Gilbert, ne m'interrogez pas!

GILBERT. Il y a six semaines environ que je vous soigne... j'ai eu recours à des moyens puissants, presque infaillibles, et qui pourtant, je dois l'avouer, n'ont produit que de faibles résultats!

HIPPOLYTE. Ah! je disais bien que mon mal était mortel!

GILBERT. Je l'ai cru... je le croyais encore il n'y a qu'un instant...

HIPPOLYTE. O ciel! que dites-vous?

GILBERT. Je dis que ma conviction vient de changer subitement... je dis que, chez vous, Hippolyte, c'est l'âme qui tue le corps.

HIPPOLYTE. Mais... qui peut vous faire croire?...

GILBERT. Ecoutez, mon ami... vous le nieriez vainement... un chagrin, une peine morale vous mine et vous brûle...

HIPPOLYTE, d'une voix sourde. Oui, oui... c'est vrai!

GILBERT. Eh bien donc, pensez à votre frère... à l'avenir, qui est si riant à votre âge, et si riche d'espérances... et dites-vous, si vous voulez guérir, que les plaies de l'âme sont les premières dont le médecin doit connaître l'étendue...

HIPPOLYTE. Ah! Gilbert, vous qui vous livrez à des études sérieuses, vous chez qui la science a éteint le feu des passions... vous ne me comprendriez pas!

GILBERT. Qui sait?... Une enveloppe froide et sévère cache parfois une âme brûlante!

HIPPOLYTE. Docteur!... avez-vous jamais aimé?

GILBERT. Si j'ai aimé!... mais j'aime encore, j'aime passionnément!...

HIPPOLYTE. Eh bien!... écoutez-moi donc!... (Il va s'asseoir sur la causeuse de droite. Gilbert le suit et s'assied sur le fauteuil.) Je vais tout vous dire, Gilbert, oui... tout... moins un nom. Vous comprenez déjà que mon amour est coupable, puisque je n'ose vous en nommer l'objet.

GILBERT. Pauvre ami!

HIPPOLYTE. Comment cet amour a-t-il pris naissance dans mon cœur?... Je ne puis me l'expliquer que par une sorte de fatalité qui devait me pousser à ma perte, car, lorsque je me trouvai pour la première fois avec cette femme, qui occupe aujourd'hui toutes mes pensées, c'est à peine si sa beauté me parut mériter un regard... Le son de sa voix, qui me fait tressaillir aujourd'hui, me parut d'abord dépourvu de charme... Je la voyais sans plaisir... je la quittais sans regret... Elle m'était indifférente; mais un jour... Oh! je ne l'oublierai jamais!... elle était dans ce salon... là... devant moi, s'occupant de... (Il s'arrête et se reprend) d'une autre personne. Tout à coup je fus saisi d'un de ces spasmes auxquels je suis sujet; je perdis connaissance!... Quand je revins à moi, il me sembla que du feu tombait sur ma main... C'étaient des larmes qui s'échappaient de ses yeux, pendant que, prosternée à mes pieds, elle priait Dieu de me rendre à la vie! Une sorte de vertige s'empara de moi... Je me levai avec exaltation et j'allais la presser dans mes bras en lui disant : Je t'aime!... quand une voix terrible me cria du fond du cœur : C'est un crime que tu vas commettre! — Je retombai à ma place... le front inondé d'une sueur froide... Un moment après, je la vis s'éloigner au bras de... de celui qu'elle aime, et quand la porte se fut refermée, quand je me retrouvai seul, je sentis qu'un amour funeste s'était emparé de tout mon être, je sentis que j'étais jaloux... à en mourir!

GILBERT, vivement intéressé, se lève et se place près de lui. Après?... après?...

HIPPOLYTE. Que puis-je vous dire encore? Faut-il vous raconter mes angoisses quand je l'ai revue... mes remords, les accès de désespoir que j'étouffais dans mon cœur... car je me serais tué plutôt que de trahir mon secret.

GILBERT. Déjà faible et malade, une lutte pareille devait vous briser.

HIPPOLYTE. Voilà ma vie depuis trois mois! Et maintenant, Gilbert, si vous croyez que la science possède des armes contre de telles misères, des baumes assez puissants pour calmer de semblables souffrances, appelez à votre aide toutes les ressources de l'art... guérissez-moi de cette passion fatale qui m'ôtera la raison si elle ne m'ôte la vie!... Je devrais désirer la mort, n'est-ce pas?... Eh bien, non... je la redoute... elle me fait peur!... Je voudrais vivre encore... je voudrais retrouver des forces pour fuir Paris, la France... pour aller demander à un air plus vif, à un soleil plus brillant, le courage, l'oubli et peut-être le bonheur! (Il se lève.)

GILBERT, à part, se levant. Quelle peut être cette femme?

HIPPOLYTE. Eh bien, vous ne me dites rien?

GILBERT. Je n'ai qu'une chose à vous répondre : Courage

HIPPOLYTE. Et vous ne m'abandonnerez jamais?

GILBERT. Jamais!

HIPPOLYTE, lui prenant les mains. O Gilbert!... à vous mon amitié!... ma fortune!...

GILBERT. Deux trésors... dont un seul me suffirait...

HIPPOLYTE. Oh! oui!... je vous comprends... généreux ami!...

AUGUSTE, en dehors. Venez... venez avec moi.

HIPPOLYTE, vivement. J'entends mon frère... Songez, Gilbert, que mon secret n'est connu que de vous.

GILBERT, à part. Quelle peut être cette femme?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AUGUSTE, UN CLERC de notaire portant sous le bras un portefeuille rempli de papiers.

AUGUSTE, en entrant. Je n'ai pas été longtemps, j'espère!... monsieur est le maître clerc de Moraud, notre notaire. Il t'apporte l'acte en bonne forme et prêt à signer.

LE CLERC, *allant au guéridon et montrant un acte.* Monsieur désire-t-il que je lui en donne lecture ?

HIPPOLYTE. C'est inutile ; et puisque mon frère a tout réglé, puisqu'il désire si vivement que je fasse cette acquisition, donnez, monsieur, je n'ai plus qu'à mettre ma signature. (*Le clerc met l'acte sur le guéridon. Hippolyte va s'asseoir et signe.*)

AUGUSTE. Ah !... enfin !... (*A Gilbert.*) Mon ami, cette journée va compter comme une des plus heureuses de ma vie !

GILBERT, *à part.* Que veut-il dire ?

HIPPOLYTE. C'est tout ?

LE CLERC, *reprenant l'acte.* Oui, monsieur.

AUGUSTE, *le reconduisant.* Pressez les dernières formalités... je vous en prie... Au revoir ! (*Le clerc sort.*) Et dans quelques jours, nous partirons tous en famille !

HIPPOLYTE. En famille.

AUGUSTE. Docteur, vous êtes maintenant notre meilleur ami, et je ne veux rien avoir de caché pour vous ! Je crois vous avoir dit que nous possédions quelques terres en Bretagne et que j'étais allé les visiter l'automne dernier.

GILBERT. Oui, je me le rappelle.

AUGUSTE. Eh bien, là... dans une petite ferme, au milieu des bois, je découvris, en allant à la chasse, une délicieuse jeune fille. Quelques services rendus à ses parents me mirent à même d'apprécier les charmes de son esprit et surtout la bonté de son cœur. Bientôt l'intérêt que Louise m'avait inspiré devint un amour sincère, profond, et lorsqu'au commencement de l'hiver je revins à Paris, je présentai Louise à mon frère en disant : « Elle et toi, voilà désormais mes deux seules affections ! »

GILBERT, *avec une sorte d'inquiétude.* Eh bien... achevez !

AUGUSTE. Depuis lors, Louise habite dans cet hôtel, près de nous.

GILBERT. Près de vous !...

AUGUSTE. Par considération pour mon frère, dont vous connaissez les principes rigides, et par égard pour Louise, je l'ai jusqu'à présent cachée à tous les regards... mais cette contrainte va cesser... dans quelques jours, Louise sera ma femme !

HIPPOLYTE, *à part.* Sa femme !

GILBERT, *à part.* Un mariage !... Un obstacle de plus !

AUGUSTE. Eh bien, Hippolyte, tu ne me félicites pas ?... (*Avec effroi.*) Ah !... mon Dieu !... mais voyez donc, Gilbert, mon frère se trouve mal !... (*Hippolyte chancelle et finit par tomber évanoui dans un fauteuil.*)

GILBERT. Vite !... vite !... sonnez !... (*Pendant qu'Auguste sonne et qu'il prépare un verre d'eau sucrée, Gilbert s'approche d'Hippolyte, écarte ses vêtements et trouve les fleurs qu'il a cachées.*) Que vois-je ? un bouquet !

AUGUSTE. Eh bien ?

GILBERT. Ce n'est rien... un évanouissement... ces fleurs que j'ai trouvées sur lui... lui auront porté à la tête.

AUGUSTE. Ces fleurs !... oh ! oui, celles que Louise lui a données.

GILBERT, *à part.* Louise !... oh !... c'est elle qu'il aime ! (*Entre Jean.*)

AUGUSTE. Mon frère... mon pauvre frère !...

GILBERT. Rassurez-vous, vous dis-je, il ne court aucun danger. (*A Jean.*) Tenez, faites respirer ces sels à votre maître ! (*Attirant Auguste à lui.*) Auguste... vous aimez votre frère, n'est-ce pas ?...

AUGUSTE. Ah ! pour lui, je donnerais ma vie !...

GILBERT. Eh bien, suivez-moi donc ; il faut que je vous parle, à vous seul, à l'instant !

AUGUSTE. Mais...

GILBERT. Venez !... venez ! (*En disant ces mots, il entraîne vivement Auguste et sort avec lui par le fond. Au même instant, Louise entre effrayée par la droite.*)

SCÈNE VIII.

HIPPOLYTE, LOUISE, JEAN.

LOUISE. Ah ! mon Dieu !... qu'y a-t-il donc ?... Ah ! Hippolyte... (*Elle court à lui et lui prend les mains.*)

JEAN. Le docteur a dit qu'il n'y avait aucun danger.

LOUISE. En effet... le voilà qui revient à lui.

JEAN. Mon bon maître !

HIPPOLYTE, *rouvrant les yeux.* Louise !... (*Il se lève vivement, Jean le soutient.*) Vous !... vous... près de moi !

LOUISE, *avec douceur.* Vous sentez-vous mieux ?

HIPPOLYTE, *sans lui répondre.* Où est Gilbert ?... où est mon frère ?

LOUISE. Mais je ne sais... Ah ! c'est lui !... le voilà !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, AUGUSTE.

Auguste rentre pâle et le regard égaré ; il s'élance entre son frère et Louise, qu'il saisit par la main et qu'il écarte violemment.

AUGUSTE, *à Louise.* Votre place n'est plus ici, sortez !

LOUISE. Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? qu'avez-vous ?

AUGUSTE. Sortez, Louise, sortez, vous dis-je ! (*Louise, tremblante, sort par la droite, pendant que Jean s'éloigne par la gauche.*)

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, AUGUSTE, puis GILBERT.

HIPPOLYTE, *qui a regardé le jeu de scène précédent avec surprise et effroi.* Auguste, mon frère ! d'où vient cette fureur ?

AUGUSTE, *cherchant à se contenir.* Tu me le demandes ! quand tu vois dans ma main ce bouquet que tout à l'heure tu tenais caché... oui, caché sur ton cœur !

HIPPOLYTE, *à part.* Grand Dieu !...

AUGUSTE. Tu me le demandes ! quand Louise, celle que j'aime, celle que j'allais nommer ma femme...

HIPPOLYTE. Eh bien ?...

AUGUSTE, *avec force.* Tu l'aimes, malheureux, tu l'aimes !

HIPPOLYTE. Ah !... (*Il se jette sur la causeuse et se cache la tête dans ses mains. Gilbert paraît au fond.*)

AUGUSTE, *après un temps et d'une voix altérée par la plus vive émotion.* Je n'oublierai pas que tu es mon frère ! je n'oublierai pas l'affection qui existait entre nous et que rien ne devait pouvoir troubler... mais je ne te reverrai plus.

HIPPOLYTE. O ciel ! que dis-tu ?

AUGUSTE. Cette maison où nous devions aller ensemble, où je m'étais promis... près de toi... tant de bonheur... tu iras seul !

HIPPOLYTE. Seul !

GILBERT. Séparés !

AUGUSTE. Adieu !

HIPPOLYTE. Auguste !...

AUGUSTE, *avec force.* Laisse-moi ! laisse-moi ! (*Il sort par la droite. Gilbert regarde Hippolyte, qui pleure sur le devant de la scène, se rapproche lentement et s'arrête au milieu du théâtre.*)

GILBERT, *froidement.* Maintenant celui-ci m'appartient !

QUATRIÈME TABLEAU

CHEZ GILBERT.

Un cabinet de travail : entrée principale au fond ; à gauche, une porte donnant sur un escalier de service ; à droite, une porte donnant dans la chambre de Gilbert ; à gauche de la porte du fond, une fenêtre ; à droite de la même porte, une bibliothèque ; devant, une toilette avec miroir ; dessus se trouvent quelques livres et une boîte de pharmacie ; plusieurs petits flacons à gauche sur le côté ; une armoire vitrée remplie d'objets d'étude, d'appareils de chimie, de fioles, bocaux, etc. ; sur le devant, une table avec une lampe qui brûle encore, quelques livres, des fioles, tout ce qu'il faut pour écrire ; presque au milieu de la scène est une chaise où il y a des livres ouverts, d'autres sont à terre ; à droite, sur le devant, une chaise où se trouvent le gilet, la cravate et l'habit de Gilbert, le tout posé dans le plus grand désordre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GILBERT, *seul. Au lever du rideau, il est assis dans un fauteuil, près de la table, et fait face au public. On voit qu'il a travaillé une partie de la nuit ; il tient à la main une fiole pleine d'une substance blanchâtre qu'il considère avec attention. Le jour commence à venir.* Toutes mes recherches, toutes mes expériences arrivent au même résultat. (*Il se lève et vient sur le devant, tenant sa petite fiole.*) Ce poison est le seul peut-être qui ne laisse aucune trace sur les organes qu'il a atteints. Oui, mais qui me prouvera que les effets obtenus sur les animaux se reproduisent exactement sur l'homme ? Tout le fait présumer, sans doute... mais la preuve... la preuve !... je ne la trouve nulle part !... Allons, point de découragement... Il y a des hommes qui ont cherché pendant la moitié de leur vie le secret qui devait les enrichir en une heure !... Cherchons aussi. Peut-être quelque observation importante, quelque renseignement précieux m'auront-ils échappé. (*Il va au fond à la toilette et en prend un livre qu'il parcourt tout en descendant à l'avant-scène.*) Cherchons... cherchons avec persévérance, et si le courage vient à me manquer, pensons à elle... Elle que je n'ai pas revue depuis ce malheureux concours ! Et voilà plus de trois mois que j'existe sans qu'un mot, un souvenir de sa part soit venu me donner un peu de confiance et d'espoir ! (*Il va s'asseoir à la table.*) J'aurais dû lui rendre visite... Je ne l'ai pas osé avant d'avoir fait un pas vers la fortune qui, seule, peut me rapprocher d'elle ! Hélas !... peut-être ne pense-t-elle plus à moi... on oublie si facilement ceux que le destin accable ! (*Il reste les yeux fixés sur le livre. On frappe doucement à la porte de gauche. Ce bruit fait tressaillir involontairement Gilbert.*)

SCÈNE II.

GILBERT, FRANCINE.

GILBERT. Qui est là ?

FRANCINE, *au dehors.* C'est moi... Francine ! Peut-on entrer ?

GILBERT. Oui... oui... entrez !

FRANCINE, *ouvrant la porte et paraissant. Elle tient un petit panier et une boîte à lait. Elle va à la toilette, y dépose son petit panier ainsi que sa boîte, et ôte son châle qu'elle met sur une chaise pendant les quelques paroles qui suivent.* J'ai vu la clef sur la porte du petit escalier, et me voilà. Bonjour, monsieur Gilbert.

GILBERT, *sans se déranger.* Bonjour, mon enfant, bonjour.

FRANCINE, *s'approchant de la table sur laquelle Gilbert travaille.* Ah! j'en étais sûre! la lampe brûle encore! Me direz-vous que vous n'avez pas passé la nuit à travailler?

GILBERT. Sans doute, et je ne mentirai pas. Seulement, je me suis levé avant le jour.

FRANCINE, *passant derrière Gilbert, éteignant la lampe.* Ah! mon Dieu! s'il y a du bon sens! Vous vous tuerez, monsieur Gilbert, voilà!

GILBERT. On ne se tue pas pour étudier, ma chère Francine, et notre vie à nous autres médecins est une étude continuelle.

FRANCINE, *allant mettre la lampe sur la toilette.* Mais, puisque vous êtes reçu docteur, qu'est-ce qui peut donc encore vous rester à apprendre, je vous le demande!

GILBERT, *souriant.* Pauvre fille! *(Lui prenant la main.)* Vous êtes vraiment une bonne personne, Francine, et je m'applaudis souvent d'être votre voisin.

FRANCINE, *avec joie.* Vrai?... ça vous vient quelquefois à l'idée de penser à moi?

GILBERT. Sans doute.

FRANCINE, *émue.* Ah! c'est gentil de votre part! Quand on a déjà, comme vous, tant de choses dans la tête!... C'est pas qu'une de plus ou de moins...

GILBERT, *allant vers la toilette.* Mais que venez-vous faire ici ce matin, Francine?

FRANCINE, *continuant à ranger les meubles, ouvrant les rideaux, etc., etc.* Dame... je viens, comme toujours, donner un petit coup d'œil en passant à votre ménage et remettre un peu d'ordre... car, en vérité, sans la petite voisine, le cabinet de M. le docteur Gilbert ressemblerait toujours à la chambre de l'étudiant... Ces portières... ça fait l'ouvrage si à la grosse! C'est comme votre lait : si je ne le prenais pas avec le mien, vous auriez de la fameuse eau claire, et vous ne penseriez seulement pas à déjeuner... vous vous nourrissez de science! *(Elle apporte la boîte au lait, avec une flûte, qu'elle lui présente.)* Tenez, le voilà votre lait... je vous l'apporte tout bouillant avec une flûte.

GILBERT, *allant à la table.* Merci, Francine; mais je dois déjeuner dehors avec un de mes amis, M. Auguste.

FRANCINE. Ah! oui, ce monsieur qui a un frère si malade!... Alors je vas donner un petit coup à vos habits. *(Elle brosse l'habit de Gilbert, qui est sur la chaise à droite.)*

GILBERT. Mais je suis honteux, Francine, de vous donner tant de peine.

FRANCINE. C'est si tôt fait!

GILBERT. J'ai toujours peur de prendre sur votre temps, sur vos heures de travail.

FRANCINE. Bah! je rattrape ça en allongeant un peu les points... Tiens... à propos... une lettre pour vous que le concierge m'a donnée.

GILBERT, *tout en passant à droite.* C'est bien, mettez-la sur la table. Je devine de qui elle vient. *(Il remonte vers le fond.)*

FRANCINE, *arrêtant Gilbert par le bras.* Dites donc, monsieur Gilbert, vous allez me trouver bien curieuse, mais ces petites bouteilles m'intriguent. Qu'est-ce qu'il peut donc y avoir dedans?

GILBERT. Des poisons très-dangereux! N'y touchez jamais, Francine, à celle-ci surtout. *(Il lui montre la petite fiole, qu'il tient toujours.)*

FRANCINE. Et vous osez travailler là-dessus!

GILBERT. Oui... j'étudie les caprices de la nature, qui veut que la même substance, prise à des doses différentes, puisse rendre la santé ou donner une mort subite.

FRANCINE. Comme c'est étonnant!... Et c'est vous qui trouvez toutes ces belles choses-là!

GILBERT, *souriant.* Oh! moi et d'autres. *(Il va serrer les fioles dans l'armoire. En ce moment, on entend sonner au dehors.)*

FRANCINE. Ah! c'est sans doute votre ami, M. Auguste... Je vas ouvrir.

GILBERT. Oui, allez, Francine... *(Francine sort par le fond et disparaît un moment dans l'antichambre, Gilbert prend la lettre qui est restée sur la table.)*

GILBERT. Voyons donc cette lettre... *(Regardant la suscription.)* C'est d'Hippolyte, j'en étais sûr. *(Ouvrant la lettre et lisant.)* « Voilà deux jours que je ne vous ai vu à la campagne, n'oubliez pas que je souffre et que j'attends. » Ils ne peuvent plus se passer de moi; l'un dans l'intérêt de sa santé, *(Auguste paraît.)* l'autre dans celui de ses plaisirs!

SCENE III.

LES MÊMES, AUGUSTE. *Pendant le commencement de la scène, Francine prend l'habit de Gilbert, qui était déposé sur une chaise, et elle entre à droite.*

AUGUSTE. J'espère que je ne vous ferai pas attendre?

GILBERT. Franchement, je ne comptais pas encore sur vous.

AUGUSTE. Excusez-moi, mon cher Gilbert, de devancer ainsi l'heure convenue... mais entre amis on ne se gêne pas. *(Se jetant dans un fauteuil.)* Je n'en puis plus!

GILBERT. En effet, vous avez l'air très-fatigué.

AUGUSTE. J'ai passé la nuit à l'Opéra. En quittant le bal, je suis allé au bois, j'ai fait quatre lieues à cheval, puis j'ai voulu rentrer chez moi, mais je n'ai pas pu m'y décider.

GILBERT. Et pourquoi donc?

AUGUSTE, *avec tristesse.* Ah! j'y suis tellement seul maintenant! mille pensées pénibles viennent m'y assaillir: tantôt le souvenir de mon frère... tantôt celui de Louise.

GILBERT, *à part.* Il pense toujours à elle!

AUGUSTE. Mon frère, dont je me suis éloigné dans un mouvement de jalousie bien naturelle!...

GILBERT. Séparation momentanée... mais qui, je crois, était nécessaire.

AUGUSTE. Oui, sans doute, il nous eût été impossible à mon frère et à moi de nous revoir, de nous parler sans aigreur... Mais, hélas! cette séparation devait en amener une autre, non moins pénible! En décidant Louise, d'après votre conseil, à prendre un appartement hors de chez moi, je suivais le parti le plus convenable.

GILBERT. Sans contredit!...

AUGUSTE. Et cependant, vous l'avouerai-je, il y a des instants où je regrette de l'avoir pris.

GILBERT. Cela ne m'étonne pas; la raison et le plaisir marchent rarement ensemble. *(Otant sa robe de chambre.)* Vous permettez, n'est-ce pas?

AUGUSTE. Faites donc, mon cher!

GILBERT. Parlez!... parlez toujours, je vous écoute... *(Il se place devant la glace pour mettre sa cravate.)* Vous dites que vous regrettez votre isolement? mais quoique séparé de cette personne, vous la voyez toujours, je suppose?

AUGUSTE. Bien rarement!

GILBERT. En vérité?

AUGUSTE. Je suis gêné auprès d'elle, car à chaque visite que je lui fais, elle me reparle de ce mariage.

GILBERT. Eh bien, vous n'êtes pas encore décidé à le conclure?

AUGUSTE. J'hésite!

GILBERT. Ah! peut-être avez-vous raison... c'est un acte qui demande bien des garanties... *(Prenant son gilet sur la chaise.)* Je suis à vous dans une minute...

AUGUSTE, *se levant.* Tenez, Gilbert, il faut que je vous ouvre mon cœur tout entier!... Depuis le jour où vous m'avez révélé la passion d'Hippolyte, j'ai beau me lancer dans le bruit, le tourbillon du monde, rien ne peut me distraire... je suis jaloux! non plus seulement de mon frère... mais de Louise elle-même.

GILBERT. Vraiment?

AUGUSTE. Oui, il y a des instants où je me prends à douter d'elle... où je me dis... S'ils s'aimaient tous les deux?

GILBERT. Ah! quelle idée! *(En ce moment Francine rentre et présente à Gilbert son habit.)*

GILBERT. Merci, Francine... *(Celui-ci le prend et le met, Francine prend alors la robe de chambre et l'emporte.)*

AUGUSTE. Gilbert, vous êtes le médecin, le confident d'Hippolyte... il vous a offert dans sa maison d'Auteuil un pavillon que vous habitez quelquefois... ainsi donc, pour vous mon frère ne doit rien avoir de caché... vous devez connaître ses pensées les plus intimes!...

GILBERT. Je crois qu'il a quelque confiance en moi...

AUGUSTE. Êtes-vous aussi mon ami?

GILBERT. J'espère que vous n'en doutez pas...

AUGUSTE. Eh bien!... prouvez-le moi en me parlant avec franchise... J'aime mieux une conviction cruelle qu'un doute de tous les instants... Si vous savez quelque chose, dites-le-moi!

GILBERT. Oh! mon ami, ne me demandez rien, je vous en prie... Une confidence imprudente m'a causé déjà trop de repentir!

AUGUSTE. Ah! ce mot m'éclaire!

GILBERT. Je n'ai rien dit, n'allez rien croire!

AUGUSTE. Au nom du ciel, Gilbert, parlez... Si Louise est coupable, ce sera me rendre service que de me le révéler... car alors ma torture finira... je serai guéri... je ne l'aimerai plus!

GILBERT, *avec incrédulité.* Oh!

AUGUSTE, *avec force.* Je ne l'aimerai plus, vous dis-je!

GILBERT, *comme luttant avec lui-même pour ne pas parler.* Non... non! je me suis promis à moi-même de me taire, et je me tairai!

AUGUSTE. Louise est coupable! j'en suis sûr maintenant!

GILBERT. Ah! vous êtes cruel, Auguste, vous forcez les gens à parler... mais enfin, puisque votre bonheur est mis en jeu... je n'hésite plus... Oui, Louise ne méritait pas votre amour... Louise vous trompe!

AUGUSTE. Une preuve... une seule?...

GILBERT. Je vous la donnerai quand je serai sûr de votre sang-froid!

AUGUSTE, *tombant accablé sur la chaise à droite.* Oh! mon Dieu!.. que d'illusions perdues!... Trompé! trahi par elle!

GILBERT, avec un intérêt affecté. Voilà ce que je voulais éviter... on promet d'être fort et l'on cède à la douleur, aux regrets!

AUGUSTE, se relevant avec vivacité et passant à droite. Non! je ne me laisserai pas aller à une indigne faiblesse! Sortons, mon ami, sortons! (En ce moment Francine reparaît au fond avec le chapeau de Gilbert, et le brosse pendant ce qui suit.) Que rien ne soit changé à nos projets... au contraire... je veux chercher dans de nouveaux plaisirs l'oubli des ingrats que j'ai trop aimés!

GILBERT, à part. Il était temps!

FRANCINE, s'avançant vers lui. Monsieur Gilbert, voulez-vous votre chapeau?

GILBERT, le prenant. Ah! pardon!

FRANCINE. Je vais profiter de votre absence pour ranger un peu... Et si quelqu'un venait vous demander, je dirais que vous rentrerez... quand?...

GILBERT. Bientôt, ma chère Francine, ma bonne ménagère!

AUGUSTE, avec impatience. Allons... êtes-vous prêt, mon ami?... j'ai besoin de marcher, de prendre l'air...

GILBERT. Partons!

AUGUSTE, l'arrêtant près de la porte. Mais cette preuve que vous m'avez promise?

GILBERT. Vous y tenez donc bien?

AUGUSTE. C'est une dernière faiblesse...

GILBERT, après un temps. Allons, soit!... je vous la donnerai!

AUGUSTE. Aujourd'hui?

GILBERT. Demain! Partons! (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

FRANCINE, seule. Il m'a appelée sa chère Francine! sa bonne petite ménagère! me voilà toute fière parce qu'il m'a dit un mot d'amitié... et tout à l'heure quand il m'a pris la main, quand il m'a dit qu'il pensait quelquefois à moi, comme j'étais émue, tremblante!... (S'asseyant pensive.) Ah! mon Dieu!... c'est donc vrai que je l'aime!... Ça ne pouvait pas être autrement... il a été si bon pour ma pauvre mère! je lui ai donné tout l'amour que j'avais pour elle... mais, hélas! ce n'est pas la même chose!... L'amour que l'on ressent pour une mère ne rend jamais triste, malheureuse ni jalouse... tandis que maintenant, je suis tout cela! Le soir, quand je travaille toute seule dans ma petite mansarde, je me dis souvent : « Où cet amour-là te mènera-t-il, pauvre fille? Monsieur Gilbert deviendra célèbre, riche... toi, tu ne seras jamais qu'une malheureuse ouvrière... Faut l'oublier! » Je m'endors là-dessus en jurant d'avoir du courage... mais le lendemain, quand je passe devant cette maudite porte... c'est plus fort que moi... je m'arrête, je frappe, et je ne suis pas plus avancée que la veille... au contraire... (Se levant avec vivacité.) Ah! s'il pouvait ne pas se marier! je resterais toujours auprès de lui... Je sais que l'amour ne se commande pas... que jamais je ne serai sa femme... mais je voudrais... oui, je voudrais qu'il n'aimât personne!... Ah! Dieu! rien qu'à la seule pensée de le voir à une autre, je sens mon cœur qui se brise, ma tête qui se fend! ça me rend comme folle! (Elle retombe assise et se cache la tête dans ses mains. En ce moment on entend sonner au fond. Francine se relève silencieuse, va ouvrir et rentre presque aussitôt avec Dolorès voilée.)

SCÈNE V.

FRANCINE, DOLORÈS.

FRANCINE, présentant une chaise à Dolorès. M. le docteur rentrera bientôt... Si madame désire l'attendre...

DOLORÈS, s'asseyant. Merci! je savais qu'il était absent... et c'est ce qui m'a engagée à monter...

FRANCINE, étonnée. Ah! (A part.) C'est singulier! (Se retournant vers Dolorès qui en ce moment lève son voile.) Ah! mon Dieu!

DOLORÈS. Qu'avez-vous donc, mademoiselle?

FRANCINE. Ah! pardon, madame, mais il me semble que je vous reconnais...

DOLORÈS. Moi!

FRANCINE. Mais oui... c'est bien madame que j'ai vue à l'École de médecine le jour du concours de M. Gilbert.

DOLORÈS. Ah! oui... en effet je me rappelle...

FRANCINE. Madame engageait M. Gilbert à ne pas se décourager et à lui rendre visite.

DOLORÈS. Invitation inutile... il néglige, il oublie tout à fait ses amis!... Mais, est-ce que vous êtes à son service?

FRANCINE. Oui, madame... mais comme voisine s'entend, comme amie...

DOLORÈS. Vous le voyez tous les jours?...

FRANCINE. A peu près.

DOLORÈS. Eh bien, est-il consolé de l'échec qu'il a éprouvé?

FRANCINE. Pas trop!... Il est souvent bien triste!

DOLORÈS. Bien triste!

FRANCINE. J'ai dans l'idée qu'il est ambitieux... il rêve des grandeurs, de la fortune...

DOLORÈS, à part. De la fortune?... (Haut.) Vous croyez?...

FRANCINE. J'en suis sûre.

DOLORÈS. Eh bien, il faut espérer qu'il parviendra. N'a-t-il pas déjà quelques clients?

FRANCINE. Certainement!... Et si quelques personnes puissantes daignaient s'intéresser à lui...

DOLORÈS, avec une intention marquée. Les protections et les encouragements ne lui manqueront pas, soyez-en certaine. Et tenez, en attendant, quelque chose que je vous prie de lui remettre et qui, je crois, lui fera plaisir. (Elle se lève et remet à Francine une petite boîte.)

FRANCINE. Madame veut-elle me dire son nom?

DOLORÈS. C'est inutile, il saura de qui cela lui vient.

FRANCINE. Ah!... oui... je devine... cette boîte renferme sans doute le prix de quelque grand service... Il aura sauvé peut-être une personne qui vous était chère...

DOLORÈS. Oui... oui... c'est cela!

FRANCINE, à part. Ah!... qu'on est heureux d'être riche! (Haut.) Mais M. Gilbert pourra lui-même remercier madame, car il me semble entendre sa voix.

DOLORÈS, troublée. Lui!... déjà!... Oh!... ne pourrais-je éviter sa présence?

FRANCINE. Ah! je comprends... Tenez, madame, par ce petit escalier vous pourrez gagner la rue. (Elle ouvre la porte à gauche.)

DOLORÈS. Pas un mot, je vous en prie, avant que j'aie pu m'éloigner! (Elle sort, Francine referme la porte, et se remet vivement à ranger sur la table. — Gilbert paraît au fond.)

SCENE VI.

GILBERT, FRANCINE.

GILBERT, qui est entré vivement après avoir jeté un regard étonné dans la chambre. Seule?... vous êtes seule, Francine?

FRANCINE. Dame... vous voyez.

GILBERT. C'est singulier... on m'a dit pourtant qu'il était venu quelqu'un... une dame...

FRANCINE, sans répondre. Vous avez déjà quitté votre ami?

GILBERT. Oui, je l'ai laissé avec de joyeux convives... une affaire m'a ramené. (A part.) On se sera trompé, et moi-même, cette voiture que j'ai cru reconnaître à l'extrémité de la rue.

FRANCINE, qui regarde à la dérobée par la fenêtre. Elle s'éloigne!

GILBERT. Que regardez-vous donc?

FRANCINE. Moi...

GILBERT. Vous avez un air mystérieux...

FRANCINE. Eh bien, oui, là... j'ai une surprise à vous faire!

GILBERT. Une surprise?

FRANCINE. On vous a dit vrai, quelqu'un est venu en votre absence, une dame.

GILBERT. Une dame?...

FRANCINE. Qui vient de s'éloigner par là en vous entendant revenir, car elle ne voulait pas être vue.

GILBERT. Son nom, Francine, son nom, vous l'a-t-elle dit?

FRANCINE, lui remettant la boîte. Non, mais elle m'a remis ceci pour vous.

GILBERT. Une boîte?

FRANCINE. Pleine d'or, sans doute!

GILBERT, ouvrant la boîte. Qu'ai-je vu!...

FRANCINE. Quoi donc?...

GILBERT, avec joie. Son portrait!...

FRANCINE, d'une voix entrecoupée. Hein!... que dites-vous! cette dame vous donne...

GILBERT. Son portrait, Francine, son portrait...

FRANCINE, à part, accablée. Ah! mon Dieu!...

GILBERT. Et moi qui l'accusais d'indifférence et d'oubli!... moi qui craignais d'aimer sans espoir!... Oh! viens donc, Francine, viens que je te remercie... car c'est par les mains que je reçois ce portrait, le premier bonheur qui m'ait été accordé en ce monde. (Regardant Francine qui fixe les yeux sur lui sans pouvoir prononcer une parole.) Mais pourquoi donc me regarder ainsi, Francine?...

FRANCINE, s'efforçant de parler. Moi... je...

GILBERT. Ah!... je devine! Si jeune encore, vous ne connaissez de l'amour que le nom, ma joie vous étonne, vous ne pouvez comprendre l'ivresse qui s'est emparée de mon cœur! (Il va s'asseoir à droite et regarde le portrait dans une sorte d'extase.)

FRANCINE, à part en regardant Gilbert et avec l'accent de la plus vive douleur. Ah! qu'elle est heureuse cette femme!... qu'elle est heureuse d'être aimée ainsi! Et moi... moi qui tout à l'heure encore!... (Mettant la main sur son cœur.) Ah!... ça fait trop de mal... je voudrais être morte!...

GILBERT, à lui-même. Elle aura deviné l'amour qui remplit mon âme... elle l'autorise, elle l'encourage!...

FRANCINE, à part. Ah! je n'y tiens plus... les larmes m'étouffent... Sortons!... Je ne veux pas qu'il me voie pleurer! (Elle va près de la toilette et reprend le petit châle qu'elle y avait déposé en entrant.) Je ne veux pas rester un jour, une heure de plus dans cette maison... (Avec une sorte d'égarement.) Oui... je partirai... j'irai loin de lui... où Dieu me conduira! (En disant ces mots, ses yeux se portent sur les fioles qui sont renfermées dans l'armoire vitrée, elle fait

un mouvement.) Ah !... (Elle passe la main sur son front et semble en proie à une lutte intérieure. Elle tourne les yeux du côté de Gilbert ; en ce moment celui-ci porte pour la seconde fois le portrait à ses lèvres. Francine se retourne subitement vers l'armoire, elle l'ouvre avec précaution, y saisit une fiole qu'elle cache dans son sein, puis elle sort vivement par la petite porte de gauche.)

GILBERT, seul. Il a retiré le portrait de la boîte ; il trouve un papier. Que vois-je ?... Un billet de sa main !... (Il s'empresse de l'ouvrir, et lit.) « Devenez riche !... » Riche !... (Se levant.) Ah !... oui... oui !... La fortune, voilà le seul obstacle qui nous sépare encore !... mais cet obstacle n'est pas insurmontable !... Courage donc, Gilbert, courage !... Ta route est tracée maintenant... Marche droit au but... sans hésitation, sans faiblesse !

SCÈNE VII.

GILBERT, MORIN, GABRIEL.

MORIN, au fond, à Gabriel qui le suit. Puisque la porte est ouverte, entrons !

GABRIEL, apercevant Gilbert. Justement voilà notre bon Gilbert !

GILBERT, allant à eux. Ah !... mes chers amis, combien je suis heureux de vous voir ! Je me croyais tout à fait abandonné par vous !

GABRIEL, lui prenant la main. Tu as eu là une mauvaise pensée, mon cher Henri.

MORIN. Nous te savions très-occupé, et nous-mêmes nous n'étions pas maîtres de notre temps.

GABRIEL. Mon ami, nous venons t'annoncer de bonnes et de tristes nouvelles.

GILBERT. Comment ?...

MORIN. Gabriel vient de recueillir le fruit de ses études chrétiennes, il est nommé aumônier des prisons !

GILBERT. Reçois mon compliment bien sincère.

GABRIEL. Mais, hélas ! Morin va nous quitter.

GILBERT. Comment ! tu pars ?

GABRIEL. Il est nommé procureur général à Versailles !

GILBERT. Toi !...

GABRIEL. Son nom est inscrit ce matin au *Moniteur*.

GILBERT. Quelle rapide fortune ! Ah ! mon cher, je te félicite du fond du cœur ; voilà où conduit le talent !

MORIN. Dis plutôt une chance heureuse.

GABRIEL. Tu n'as donc pas lu les journaux ?... Tu ignores donc l'énorme succès qu'il vient d'avoir à la cour d'assises ?

GILBERT. Tu as sauvé un innocent, n'est-ce pas ?...

MORIN. Non... mais j'ai fait condamner un scélérat qui allait marcher à la fortune en échappant à l'action des lois.

GILBERT. Un assassin !

MORIN. Un empoisonneur ! (Mouvement de Gilbert.) Le crime était évident, mais les preuves manquaient, et un acquittement était inévitable... Chargé des intérêts de la partie civile... j'obtins une prolongation d'enquête... Je provoquai de nouvelles recherches, et ton camarade Bianchon, nommé d'office par la cour, apporta bientôt les preuves que je cherchais. Dès lors, ma cause était gagnée !..

GILBERT, avec une grande émotion. Et le coupable a été condamné ?...

MORIN. A la peine de mort ! Sans les traces laissées par le poison, il était acquitté... et il héritait !

GILBERT, à part. Sans les traces !... (En ce moment on entend un grand mouvement et un bruit de voix au dehors.) Oh ! mon Dieu ! quel malheur ! Vite ! vite ! chez Gilbert.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VOISINS, VOISINES, FRANCINE.

GILBERT, s'adressant aux personnes qui entrent. Qu'y a-t-il donc ?...

UNE VOISINE. Ah ! monsieur... la pauvre Francine !...

GILBERT. Eh bien ?

LA VOISINE. Elle se meurt !...

GILBERT. Grand Dieu ! Vite... Gabriel, un fauteuil... (Gabriel approche le fauteuil au milieu de la scène ; on introduit Francine, dont la figure porte déjà l'empreinte de la mort ; on la place dans le fauteuil.) Mais qu'y a-t-il ?... qu'est-il donc arrivé ?

LA VOISINE, montrant la fiole que Francine a prise dans l'armoire. Voyez... voyez !... elle a pris du poison.

MORIN ET GABRIEL. Du poison !

GILBERT, regardant la fiole. De l'acétate de morphine !

LA VOISINE. Vous la sauverez... n'est-ce pas ? vous la sauverez ?

GILBERT. Oh !... cette preuve... cette preuve que je cherchais !... elle serait là !...

MORIN. Du poison !... Mais est-il sûr que ce soit elle ?... N'est-ce point un crime ?

TOUS. Un crime ?

FRANCINE, d'une voix défaillante. Non... non... n'accusez personne... Lisez ! (Elle présente un papier.)

GABRIEL, qui l'a saisi, lisant. « Je meurs par ma volonté. J'emporte dans la tombe le secret qui me tue. Priez pour moi ! »

TOUS, à Gilbert qui reste immobile. Eh bien ?...

GILBERT, allant à elle. Eh bien ! (A part.) Oh ! la sauver !... je puis le tenter... mais cette preuve m'échappe !...

MORIN. Gilbert, n'est-il donc aucun moyen de la rappeler à la vie ?

GILBERT, faisant un violent effort sur lui-même. Aucun !

TOUS, avec douleur. Ah !

FRANCINE, expirante. Adieu, Gilbert... donnez-moi votre main. (Gilbert la lui donne en tremblant et en détournant la tête. Francine se soulève, s'approche et lui dit à voix basse.) Je meurs... parce que je t'aimais !

GILBERT. Grand Dieu !... (A lui-même.) Elle m'aimait !...

MORIN. Elle !

GABRIEL. Pauvre enfant !...

GILBERT, avec force. Oh ! je la sauverai...

MORIN. Oui... oui... hâte-toi...

GILBERT va vivement à la toilette et apporte une petite fiole qu'il présente à Francine. Tenez, Francine... tenez... (Francine tombe dans les bras de Gabriel.)

GABRIEL. Morte !

GILBERT, reculant comme glacé d'horreur. Morte ! (On s'empresse autour de Francine, puis après un moment, Gilbert relève la tête et regarde Francine. — A part et avec calme.) Cette preuve ! je l'aurai !

ACTE TROISIÈME

CINQUIÈME TABLEAU

PREMIÈRE VICTIME.

A Auteuil, chez Hippolyte. — Un jardin ; à droite, l'entrée de la maison avec un perron élégant ; à gauche, un pavillon élevé de quelques marches au-dessus du sol, et dans lequel on entre par une porte persienne ouvrant face au public ; au fond, une allée d'arbres conduit à la grille par laquelle on entre de l'extérieur dans le jardin ; à droite, à l'avant-scène, auprès de la maison, une table de jardin ; de chaque côté, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, puis HIPPOLYTE et GABRIEL.

Au lever du rideau, Jean sort de la maison, regarde vers le fond à droite, aperçoit son maître avec l'abbé, et rentre dans le pavillon de gauche, dont il laisse les persiennes ouvertes. — On aperçoit un ameublement élégant, des tableaux, chaises ; un guéridon au milieu, sur lequel sont des fioles, une théière, une petite tasse avec sa cuiller. — Après le jeu de scène de Jean, on voit arriver par le fond l'abbé Gabriel, auquel Hippolyte donne le bras ; ce dernier est vêtu d'une robe de chambre ; une cravate de soie est à peine nouée autour de son cou ; il a sur la tête un bonnet de velours ; son visage est devenu plus pâle, ses joues sont plus creuses, tout enfin révèle en lui les progrès d'une maladie grave.

HIPPOLYTE, tout en marchant, à l'abbé Gabriel. Combien je me félicite de l'entretien que nous venons d'avoir ! il a ramené le calme dans ma conscience, et me rend plus fort contre une passion que j'espère bientôt vaincre tout à fait. Je devrai ce repos de mon âme à ces paroles touchantes, à cette douce indulgence qui confirme tout le bien que Gilbert m'avait dit du bon abbé Gabriel !

GABRIEL. Oui, calmez-vous !... cette passion, dont j'ai reçu l'aveu, ne vous sera pas comptée comme une faute, puisqu'elle était involontaire... puisque vous l'avez chrétiennement combattue, et que la personne qui l'avait inspirée n'en a jamais connu le secret...

HIPPOLYTE, avec hésitation. Et... cette personne, vous croyez que je puis la recevoir ?... car, il y a plusieurs jours déjà qu'elle a sollicité de moi une entrevue... Elle a, disait-elle, des choses importantes à me confier... un service à me demander... J'ignore ce que ce peut être ; mais, craignant ma propre faiblesse, j'avais refusé d'abord de lui répondre, de la voir...

GABRIEL. Et depuis ?

HIPPOLYTE. Hier, cédant aux conseils de Gilbert, je lui ai écrit qu'elle pouvait venir...

GABRIEL. Vous avez bien fait... Il ne faut jamais, dit l'Écriture, se détourner de celui qui implore, dût-on pour cela supporter une cruelle épreuve !

HIPPOLYTE. Oui, oui... j'aurai du courage !

GABRIEL. Et il vous en sera tenu compte... Dieu acceptera, j'en suis sûr, le sacrifice que vous lui faites de ce fatal amour... Permettez maintenant que je prenne congé de vous...

HIPPOLYTE. Vous partez... déjà ?

GABRIEL. Mes instants sont comptés...

HIPPOLYTE. Mais au moins ne me quittez pas avant d'avoir pressé la main de notre ami commun (A Jean qui sort en ce moment du pavillon et en referme la porte.) Jean !... le docteur Gilbert est-il dans son pavillon ?

JEAN. Non, monsieur... après la conversation qu'il a eue ce matin avec vous, le docteur est parti pour Paris, en disant qu'il reviendrait dans la journée...

HIPPOLYTE, avec regret. Comment, il est encore absent ?

GABRIEL. Oh ! je le verrai une autre fois... Si Gilbert a d'autres malades, moi j'ai d'autres âmes à consoler...

HIPPOLYTE. Adieu donc, mon cher abbé !

GABRIEL. Adieu, mon ami, adieu! (Il se dirige du côté de la grille, Hippolyte fait quelques pas pour l'accompagner, puis il s'arrête au milieu du jardin et suit un moment l'abbé des yeux.)

JEAN, à part, regardant Hippolyte. Mon pauvre maître!... quel changement s'est opéré en lui!... Ah! cette visite de l'abbé qu'il a sollicitée n'annonce rien de bon!... Quand un prêtre entre chez un malade, c'est qu'il n'y a plus grand espoir à conserver!

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, JEAN.

HIPPOLYTE, se rapprochant après la sortie de Gabriel. Que ce soleil est beau!... il me ranime!

JEAN. Mais monsieur ne craint-il pas de rester un peu trop longtemps dehors?...

HIPPOLYTE. Non, non, au contraire... je me sens mieux... beaucoup mieux qu'hier.. Cette potion nouvelle que Gilbert me fait prendre m'a redonné de la vigueur... Je sens qu'une crise favorable s'opère en moi...

JEAN, à part. Puisse-t-il dire vrai!

HIPPOLYTE. Tiens, Jean, tu vas aller me chercher les journaux... des livres... tu m'apporteras aussi ce qu'il faut pour écrire... je veux rester ici... travailler... me distraire enfin... Tu sais que je me plois au milieu de ces arbustes, de ces fleurs... que j'aime à faire de ce jardin mon cabinet d'études pendant ces derniers beaux jours d'automne.

JEAN, à part, en rentrant dans la maison. Hélas? l'automne! la chute des feuilles!... (Il sort.)

HIPPOLYTE, seul, s'asseyant à gauche. Je crois deviner pourquoi Gilbert sera retourné aujourd'hui à Paris... Ce bon docteur! il connaît mes pensées les plus secrètes! il sait que ce que je désire le plus au monde c'est de revoir mon frère!... mon frère... pourquoi repousse-t-il toutes mes avances? pourquoi, quand je lui fais dire par Gilbert que la résignation, la voix du ciel ont banni de mon cœur cet amour funeste qui nous avait séparés... pourquoi refuse-t-il obstinément de venir!... Ne craint-il pas, s'il tarde trop encore, de ne plus me retrouver!... Enfin, j'espère que la démarche tentée aujourd'hui par le docteur, aura plus de succès... (Tout en disant cela, il a porté fréquemment son mouchoir à sa bouche; en ce moment, Jean revient avec les livres, les journaux, l'écriture et une petite sonnette, et les dépose sur la table.)

JEAN. Voilà tout ce que monsieur a demandé...

HIPPOLYTE. C'est bien!... (On entend sonner à la grille du jardin.) Quelqu'un!... Ah! si c'était Gilbert avec mon frère!

JEAN. Monsieur Gilbert!... oh! je ne crois pas! il rentre toujours par la porte de son pavillon qui donne sur le bois, et dont il a clef... (En disant ces mots, il a remonté et regardé au fond.) Monsieur, c'est mademoiselle Louise.

HIPPOLYTE, avec émotion. Louise!... (A part, pendant que Jean va ouvrir.) Louise!... oh! malgré ce que j'ai dit à l'abbé, ce nom seul m'a fait tressaillir... mais je saurai me maîtriser... Dieu m'en donnera la force!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, à Jean qui l'introduit. Il est seul, dites-vous? il peut me recevoir?...

JEAN, bas à Louise. Certainement, mademoiselle... je suis sûr que votre visite lui fera plaisir... surtout si vous venez lui parler de... son frère...

LOUISE, à part, avec tristesse. De son frère!...

HIPPOLYTE, avec un reste d'émotion, et regardant à peine Louise. Ah! c'est vous, mademoiselle?

LOUISE, à part, après avoir jeté un regard sur Hippolyte et comme effrayée, à Jean. Ah! mon Dieu? comme il est changé! (Jean approche deux chaises au milieu du théâtre, et se retire.)

HIPPOLYTE, à Louise, lui montrant une chaise. Vous avez reçu mon billet?

LOUISE, s'asseyant. Oui..., et je vous en remercie... j'avais hâte de vous voir... d'épancher mes chagrins dans le sein d'un ami, d'un frère!

HIPPOLYTE, vivement. D'un frère! oui... Mais de quels chagrins voulez-vous parler? (Il s'assied près d'elle.)

LOUISE, pleurant. Hippolyte! je suis bien malheureuse!...

HIPPOLYTE, avec surprise et émotion. Malheureuse, vous!

LOUISE. Depuis le jour où, après cette querelle entre votre frère et vous, querelle dont j'ai vainement cherché à m'expliquer le motif, vous êtes venu habiter cette maison de campagne.

HIPPOLYTE. Hélas! je croyais être le seul à souffrir! le seul à plaindre!... Ah! parlez, Louise, instruisez-moi, qui cause vos peines?

LOUISE. Eh! qui peut les causer, sinon celui qui était tout pour moi, celui de qui j'attendais tout en ce monde?

HIPPOLYTE. Auguste? il serait possible!

LOUISE. Le lendemain de votre séparation, il a d'abord voulu que je prisse un appartement hors de l'hôtel... les convenances l'exigent, disait-il... et moi, toujours soumise à sa volonté, j'ai fait ce qu'il a demandé...

HIPPOLYTE. Ensuite?

LOUISE. Dans les premiers jours, il venait régulièrement me voir... mais son caractère n'était plus le même avec moi... Je ne retrouvais plus en lui cette affection, cet amour qui faisait jadis ma félicité... Une certaine froideur avait fait place à sa confiance d'autrefois... Peu à peu ces visites devinrent plus rares... il resta deux jours, trois jours... puis une semaine entière sans venir... alors désolée d'un pareil changement, pressentant déjà la douleur qui m'était réservée, je me suis rendue chez lui... sa porte m'était fermée!

HIPPOLYTE. Serait-il vrai!

LOUISE. Oui... et bientôt j'appris qu'entraîné dans le tourbillon des plaisirs du monde, il m'avait oubliée... trahie...

HIPPOLYTE. Trahie!

LOUISE. Une autre m'avait remplacée dans son cœur!

HIPPOLYTE, se levant. Oh! l'on vous aura trompée! Louise! Auguste ne saurait être coupable d'un aussi lâche abandon!

LOUISE. Que ne puis-je en douter encore! mais, hélas! mon malheur n'est que trop certain.

HIPPOLYTE. Et moi!... moi qui croyais que la solitude où il me laisse avait pour excuse son amour pour vous! il vous trompe! il fait couler vos larmes! c'est affreux! c'est indigne!

LOUISE. Voyez-vous, Hippolyte, un mauvais génie pèse sur notre destinée... et rien ne m'ôtera de la pensée que ce Gilbert, cet homme dont je ne sais que le nom, et qui semble prendre à tâche d'éviter ma présence...

HIPPOLYTE. Eh bien?

LOUISE. Eh bien!... quelque chose me dit que cet homme est celui qui nous sépare tous!

HIPPOLYTE, s'asseyant. Vous êtes injuste, Louise! apprenez au contraire que c'est lui qui m'a conseillé de vous recevoir!

LOUISE. Qu'entends-je!

HIPPOLYTE. Oui, il y a trois jours, vous m'aviez écrit pour me demander de me voir... J'hésitais... Je craignais qu'à l'insu de mon frère, il y eût peu de convenance dans cette entrevue... Eh bien, Louise, c'est Gilbert lui-même qui a insisté pour que je vous visse... Enfin, c'est lui qui m'a décidé à vous répondre... Vous voyez bien que vous vous trompiez à son égard...

LOUISE. Que voulez-vous?... je suis superstitieuse... je crois aux pressentiments... et sans le connaître, son nom seul me fait peur!

HIPPOLYTE. Le temps, je l'espère, dissipera vos soupçons... mais en attendant, ne nous occupons que de vos peines... apprenez-moi ce que, pauvre malade et délaissé comme vous, je puis faire pour vous rendre le bonheur... enfin qu'attendez-vous de moi et de ma sincère amitié?...

LOUISE. Que vous me rendiez Auguste... qu'au moins je puisse le voir, lui demander l'explication d'une conduite aussi cruelle... me justifier, si l'on m'a calomniée près de lui, ou mourir de douleur à ses pieds, s'il m'a oubliée!...

HIPPOLYTE, se levant. Ah! pourquoi ne puis-je vous donner qu'une vague espérance! Pourtant je compte encore sur une nouvelle démarche que j'ai tentée... oui, je reverrai mon frère... et je vous promets de plaider votre cause avec l'entraînement d'une vive affection!

LOUISE, se levant et le suivant. Merci! oh! merci, Hippolyte!... mais que ce soit aujourd'hui! par pitié pour moi, pour ma raison!... Qu'aujourd'hui même cesse cette horrible incertitude!... car demain... demain, je serais morte ou folle!

HIPPOLYTE, à part. Comme elle l'aime!

LOUISE. Oh! oui, promettez-moi de le voir aujourd'hui... car si ce soir je n'avais pas reçu de nouvelles, c'est que vous n'auriez rien obtenu... et alors... je ne prendrais plus conseil que de mon désespoir. (Elle lui serre les mains.)

HIPPOLYTE, avec beaucoup d'émotion. Eh bien, oui... mais partez, Louise, partez!... quelque chose me dit que Gilbert, notre ami, doit me ramener mon frère... Bientôt je vous rendrai le cœur d'Auguste! bientôt je vous rendrai le bonheur que vous méritez!... (En disant ces mots, il remonte avec Louise du côté de la grille du fond; aussitôt la porte du pavillon s'ouvre. Gilbert paraît, fait signe à quelqu'un d'approcher. Auguste s'avance.)

SCENE IV.

HIPPOLYTE, au fond avec LOUISE, GILBERT et AUGUSTE sur le devant.

GILBERT, à Auguste, en lui désignant Hippolyte et Louise. Regarde!...

AUGUSTE, avec rage. Ensemble!

GILBERT. T'avais-je trompé?

AUGUSTE. Oh! malheur à lui!... malheur à elle!... (Il va pour s'élancer hors du pavillon.)

GILBERT, le retenant. Que vas-tu faire?

AUGUSTE, hors de lui. La tuer sous ses yeux!

GILBERT. Mais c'est tuer aussi ton frère!

AUGUSTE, *faisant un effort sur lui-même.* Mon frère!... oui... oui, vous avez raison, Gilbert... pour lui, le pardon!... mais pour elle!... pour elle l'abandon et le mépris!...

GILBERT. Votre frère revient... partez, partez!... (*Auguste rentre dans le pavillon, dont Gilbert referme la porte sur lui pendant qu'Hippolyte redescend après avoir fait de loin un signe d'adieu à Louise.*)

HIPPOLYTE, *à lui-même en revenant.* Oh! cette visite... cette visite m'a troublé... Pauvre Louise! elle malheureuse!... ah! je dois faire tous mes efforts... Mais il me semble avoir entendu... (*La porte du pavillon s'ouvre; Gilbert paraît seul.*) Gilbert, seul!... vous êtes seul!...

SCÈNE V.

GILBERT, HIPPOLYTE, puis JEAN.

GILBERT, *avec sang-froid.* J'arrive à l'instant de Paris... Comment vous trouvez-vous?

HIPPOLYTE, *préoccupé.* Mieux, beaucoup mieux. Mais mon frère?... mon frère?...

GILBERT. Hélas! je ne sais si je dois vous en parler!

HIPPOLYTE, *vivement.* Ah! je ne m'étais donc pas trompé!... Vous venez de chez lui? (*Gilbert fait signe que oui.*) Eh bien, viendra-t-il?

GILBERT. Je n'ai jamais rencontré un caractère si dur, si inflexible.

HIPPOLYTE, *tristement.* Ainsi... il ne viendra pas?... (*Signe négatif de Gilbert.*) Il refuse de revoir son frère!... (*Avec douleur.*) Son frère! qui peut-être a déjà un pied dans la tombe!

GILBERT. Je n'ai pu vaincre son opiniâtreté... vous... et cette pauvre jeune fille dont je lui ai encore parlé avec intérêt...

HIPPOLYTE. Louise?... Eh bien?...

GILBERT. Eh bien!... il ne veut plus vous revoir!

HIPPOLYTE. L'ingrat!... Et moi qui étais assez faible pour penser à l'aller trouver... pour risquer, par un déplacement, le peu de jours qu'il me reste à vivre!... pour le presser une dernière fois dans mes bras et rendre le bonheur à celle qu'il a trompé!... Oh? l'ingrat! l'ingrat!... (*Il tombe assis.*) Eh bien, j'imiterai la sécheresse de son cœur... Dès ce moment, je ne suis plus son frère!... je n'ai plus de frère!... je n'ai plus qu'un ami qui comprend ma douleur... qui me reste fidèle! (*Essuyant une larme et avec résolution.*) Docteur, combien ai-je encore à vivre?... Répondez!

GILBERT, *tout en reportant une chaise près du guéridon.* Oh! longtemps! longtemps!

HIPPOLYTE. Propos d'ami, de médecin... Ne me trompez pas!... une crise peut-elle m'emporter?

GILBERT. L'homme le mieux portant n'est pas à l'abri de ce danger... mais...

HIPPOLYTE, *vivement.* Je vous comprends!... Eh bien, je ne veux pas que la mort me surprenne avant d'avoir fait mes dernières dispositions... un grand acte de justice!

GILBERT, *à part avec joie.* Est-il possible! si tôt!

HIPPOLYTE. Pendant que je vais écrire, préparez-moi, je vous prie, un peu de cette potion que vous m'avez déjà donnée, et qui, je le crois, m'a fait du bien...

GILBERT. Oui, oui, mon ami, ne vous tourmentez pas!... j'y vais!... (*Il prend l'autre chaise qu'il porte aussi près du guéridon et fait signe à Hippolyte de venir s'asseoir; puis il entre dans le pavillon dont la porte, qui reste ouverte, le laisse voir, pendant ce qui suit, manipulant la potion et la préparant dans une tasse.*)

HIPPOLYTE, *se mettant à la table et se parlant tout en écrivant.* Oui, oui, c'est une inspiration du ciel!

GILBERT, *parlant dans le pavillon tout en préparant la potion.* Vous allez vous fatiguer en écrivant, Hippolyte!

HIPPOLYTE, *continuant à écrire.* Non, non, au contraire... cela me soulage, me fait du bien... Vous verrez, vous verrez, Gilbert!... je suis sûr que vous serez content de votre ami!

GILBERT, *à part, sur les marches du pavillon.* Ah! j'hésite malgré moi!... (*Puis, d'un mouvement brusque, il jette le contenu d'une fiole dans la tasse, et remue.*)

HIPPOLYTE, *relisant ce qu'il vient d'écrire.* Allons, je crois que je n'ai rien oublié... (*Il plie le papier et sonne; Jean arrive presque aussitôt.*)

GILBERT, *s'approchant d'Hippolyte.* Vous occuper de tels soins quand rien ne vous presse!

HIPPOLYTE, *mettant le papier qu'il vient d'écrire sous enveloppe.* Vous lirez cette donation, Gilbert... je ne la cachète pas; j'ai voulu vous faire mon juge avant de l'envoyer chez mon notaire.

GILBERT, *à part.* O Dolorès! Dolorès!

HIPPOLYTE. Mais cette potion?

GILBERT, *d'une voix douce.* La voilà!... (*En ce moment arrive Jean; il s'arrête et voit Gilbert qui présente la potion à Hippolyte. Celui-ci, qui est toujours assis, boit la potion. — Moment de silence. — Gilbert, après avoir poussé un soupir, retourne dans le pavillon avec les restes de la potion; Jean alors s'approche d'Hippolyte.*)

JEAN. Monsieur a sonné?

HIPPOLYTE. Oui, Jean... je vais prendre un peu de repos... (*Il se lève. — A Gilbert qui revient du pavillon.*) Au revoir, docteur... Je vous le répète, vous serez content de moi!... (*montrant le testament qui est sur la table*) vous connaîtrez tout entier le cœur d'Hippolyte!... (*Il entre dans la maison, appuyé sur le bras de Jean.*)

SCENE VI.

GILBERT, *seul, et considérant le papier qu'il vient de prendre sur la table.* Une donation!... à moi!... de tous ses biens!... Je n'osais déjà l'espérer!... Ah! lisons... lisons vite!... (*Il ouvre le papier et lit.*) « En parfait état de raison, de mon plein gré et mouvement; mais atteint d'une maladie grave qui, d'un jour à l'autre, peut m'emporter, je déclare laisser tous mes biens, toute ma fortune composant ma succession au jour de mon décès.

LA VOIX DE JEAN, *en dehors.* Monsieur Gilbert!

GILBERT, *se retournant à peine, puis continuant sa lecture, en appuyant complaisamment sur les mots.* « Persuadé, en mon âme et conscience, qu'en agissant comme je le fais, je rends justice à qui elle est due...

LA VOIX DE JEAN, *plus élevée.* Monsieur Gilbert... monsieur Gilbert... du secours...

GILBERT, *continuant sa lecture sans s'occuper du dehors.* « Je laisse, dis-je, tous mes biens... toute ma fortune... à Louise Desprès... » Malédiction!... (*Il regarde fixement la donation avec un sentiment de rage.*)

LA VOIX, *étouffée d'Hippolyte en dehors.* Gilbert... du secours... du secours...

GILBERT, *avec rage.* Louise son héritière!... et il se meurt!... (*Il tombe sur une chaise près du guéridon, fixe l'entrée de la maison et froisse le papier entre ses mains.*)

SIXIÈME TABLEAU

L'ORGIE.

Chez Auguste, à Paris: un riche salon éclairé pour une fête; au fond, grandes portières attachées et faisant draperies, qui laissent voir un autre salon où est dressé un souper: des flambeaux sont sur la table; chaises; à gauche, dans le premier salon, porte d'entrée; à droite, une riche cheminée avec du feu; une grande glace avec des girandoles; une pendule, des vases de fleurs; au fond, à droite et à gauche sont des consoles rehaussées de jardinières; au milieu du salon est un riche divan formant le rond; dessus est une élégante corbeille; fauteuils de chaque côté et près de la cheminée; au lever du rideau, Auguste est assis à droite, puis les invités sont à droite, à gauche, à la cheminée, puis au fond; ils causent entre eux; tableau animé.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, LAFAYOLLE, INVITÉS.

LAFAYOLLE, *venant du fond.* Messieurs, le souper sera délicieux!... Louis XV, Pompadour... Et j'espère que notre cher amphitryon ne regrettera pas de m'avoir nommé son majordome... Rien que d'y songer l'eau m'en vient à la bouche... ces plats exquis, ces vins pétillants de chez M. Chevette, il me semble que je me les sers, que je me les mange, que je me les bois!... (*Il fait claquer sa langue.*)

TOUS, *riant.* Ah! ce bon Lafayolle!

LAFAYOLLE, *à Auguste.* Eh bé, Auguste, qué faites-vous donc là, mon bon? Pourquoi cet air triste et en dessous? Est-ce parce que vous offrez un bal à de charmantes Danaïdes, que vous êtes là comme le père Sournois poursuivi par un songe?

AUGUSTE. Moi... triste!... vous vous trompez, mon cher... (*Se levant et allant vers les domestiques qui circulent portant des plateaux.*) Allons, messieurs, un verre de punch, et buvons à la prompte arrivée de ces dames!

TOUS, *élevant leurs verres.* A la prompte arrivée de ces dames!

LAFAYOLLE, *après avoir bu.* Elles ne doivent pas tarder... onze heures et demie... la pièce va finir, le temps de venir du théâtre ici... A minuit nous pouvons nous mettre à table...

AUGUSTE. En vérité, mon cher Lafayolle, vous êtes un homme précieux! Grâce à vous nous aurons une fête complète!

LAFAYOLLE. Le fait est que rien n'y manquera... En ma qualité d'ancien ami, j'ai décidé toutes ces dames à venir... Nous aurons Bérénice, Amanda, Séraphine, et surtout la belle Malvina, qui parle toujours de notre ami Auguste avec le plus tendre intérêt...

AUGUSTE, *avec une gaieté forcée.* Ah! c'est une femme charmante... des plus à la mode...

LAFAYOLLE. Elle fait fureur à la Porte-Saint-Martin.

AUGUSTE. Je l'ai souvent remarquée...

LAFAYOLLE. Et de son côté elle a lancé plus d'une œillade au balcon... dont vous êtes un des plus fidèles habitués... ainsi que notre ami Gilbert... Mais à propos... je ne l'ai point encore aperçu, ce cher docteur!

AUGUSTE. Il est sans doute retenu à Auteuil par mon frère...

mais il m'a bien promis de venir... et, j'en suis sûr, il ne me manquera pas de parole...

LAFAYOLLE. Cela serait inouï... vous les deux inséparables... Pythias et Damon!

AUGUSTE. Mais j'entends, je crois, nos belles invitées...

LAFAYOLLE, regardant à gauche à la porte d'entrée. Oui, ma foi! ce sont elles... Par ici, par ici, mes déesses!... (Ils vont au-devant d'elles.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MALVINA, BERENICE, AMANDA ET QUELQUES AUTRES INVITÉES. (Elles sont toutes en domino de diverses couleurs et masquées.)

AUGUSTE. Comment... ces dames viennent masquées!... Sommes-nous donc en carnaval?

LAFAYOLLE. C'est une inspiration qui m'est venue, une surprise que je voulais vous ménager à tous!

TOUS. Une surprise!

LAFAYOLLE. Naturellement!... ces dames sont toutes charmantes, nous sommes tous très-aimables, et comme à chaque belle il faut un cavalier, j'en ai fait une loterie... le hasard, le capricieux hasard décidera... Allons, messieurs, choisissez, et soudain tous les masques tomberont!

TOUS. Bravo! bravo! choisissons!... (Quelques-uns prennent la main des dames.)

AUGUSTE, à un domino qui est resté sur le devant. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de m'accepter pour chevalier?

MALVINA, d'une voix de masque. Avec plaisir, monsieur... (Se retournant.) Attention, mesdemoiselles! de l'ensemble, et à bas les masques!

TOUTES, criant. A bas les masques! (Toutes les dames ôtent leur masque et leur domino, et paraissent en Débardeurs, le numéro à la ceinture.)

AUGUSTE. Malvina!

LAFAYOLLE. Ah! mon cher, vous êtes né coiffé!

AUGUSTE. Mon cœur ne m'eurait pas mieux guidé que le hasard...

MALVINA. Ah! charmant!... Monsieur Lafayolle ne nous avait pas trompées en nous vantant la galanterie de son ami...

AUGUSTE, la menant au divan. Combien je vous sais gré d'avoir accepté mon invitation! (Il s'assied près d'elle; d'autres se placent à droite et à gauche.)

MALVINA. Comment donc!... l'invitation d'un jeune homme aimable, ça ne se refuse jamais... surtout quand il y a un souper... (Regardant autour d'elle.) Mazette! quel genre! quel luxe!... des fleurs sur les consoles... de la soie sur les fauteuils... (Regardant des domestiques qui passent.) et de la panne sur les domestiques!

LAFAYOLLE. Ah çà, mais il en manque!.. Et Rosaline? et Delphine?... et Rosamonde, la belle Rosamonde... Vous n'êtes pas au complet, je réclame!

PLUSIEURS JEUNES GENS, au fond. Nous aussi! nous aussi!

MALVINA. Calmez votre impatience, messieurs; nous ne sommes que la première fournée... la seconde arrivera bientôt...

LAFAYOLLE. Mais pourquoi vos aimables amies ne sont-elles pas venues avec vous?

MALVINA. Dame! écoutez donc, mon cher... est-ce que vous croyez que l'on s'entasse dans une voiture comme dans un coche... J'ai pris ces demoiselles dans mon équipage... les autres suivent en fiacre! (Rires.)

LAFAYOLLE. En fiacre!... en ce cas nous avons le temps d'attendre!

AMANDA. Ah! à propos... monsieur Lafayolle!

LAFAYOLLE, assis sur le devant à gauche, entre Amanda et Berénice. Ma charmante?

AMANDA. Et Alfort! l'école d'Alfort... vous ne nous en parlez pas...

BERENICE. Est-ce parce que vous nous aviez promis de nous payer une partie d'ânes quand vous seriez reçu vétérinaire?

LAFAYOLLE. Je ne m'en dédis pas!

MALVINA, de sa place. Enfin, avez-vous concouru?

LAFAYOLLE. Certainement!... ce matin même!

TOUTES. Eh bien?

LAFAYOLLE, gaiement. J'ai été refusé!

TOUTES. Refusé!

BERENICE. Encore!

LAFAYOLLE. Toujours!

AMANDA. Ah! ce pauvre garçon!

MALVINA. Il n'en fait jamais d'autres!

LAFAYOLLE. Ah! bast!... les carrières ne manquent pas... j'ai même un projet...

TOUTES. Quoi donc?

LAFAYOLLE. Je vous conterai ça quelque jour... Pour le moment ne songeons qu'à nous divertir... (Un domestique apporte un nouveau plateau.) Justement, voici du punch... un petit punch de dames... au rhum!

MALVINA. Oui, oui, du punch!

BERÉNICE. Une chanson!

LAFAYOLLE. Et un galop infernal!

TOUS, le verre en main.

Air de M. ADOLPHE VAILLANT.

A la voix de l'orgie
Des joyeuses chansons,
Enfants de la folie,
Buvons, chantons, dansons!

MALVINA.

Nous, que ce soir l'on vit paraître
Au sein de l'enfer tout en feu,
On peut bien nous permettre
De nous désaltérer un peu.

TOUS.

A la voix de l'orgie, etc.

MALVINA, s'avançant sur le devant.

N'aimons que les plaisirs rapides,
Et que la coupe des amours
Soit le tonneau des Danaïdes,
Toujours remplie, vide toujours.

TOUS.

A la voix de l'orgie, etc.

LAFAYOLLE. Vive la mauvaise société! c'est la bonne! (Cris joyeux au dehors, et ces mots : Par ici, par ici, mesdemoiselles!) Ah! voilà le restant de nos écus!

SCÈNE III.

LES MÊMES, NOUVEAU GROUPE DE FEMMES, puis LOUISE, en domino noir et masquée.

LAFAYOLLE. Allons, vivement, la main aux dames! (Tous les jeunes gens s'emparent des dominos.) Maintenant, mes belles, retirons le voile qui vous dérobe à nos regards... (Elles se démasquent. Entre Louise qui reste masquée.) Eh bé!... quésaco! Tout à l'heure, il n'y avait pas le compte... et maintenant il y a bonne mesure!

AUGUSTE. Quelle est donc cette dame?...

MALVINA. Mais je ne sais... je ne reconnais pas!

TOUTES, assises. Ni moi!

LAFAYOLLE. N'importe! abondance de bien ne nuit pas... j'ai de l'amabilité pour deux... acceptez mon bras... et démasquons-nous, ma petite..., c'est la loi de céans... (Louise ne répond pas.) Serait-elle sourde... (Louise l'éloigne du geste.) ou muette?... (Louise s'approche d'Auguste et lui prend le bras.) Elle me dédaigne!... Elle est donc aveugle?

AUGUSTE, étonné. Que faites-vous, madame!... une telle préférence...

MALVINA. Pardon, ma chère, monsieur est retenu!... (Mouvement de Louise.)

AUGUSTE. Que je sache au moins qui je dois remercier... Daignez ôter ce masque...

TOUTES. Oui.. oui... pas de masque! (Louise se démasque, elle paraît pâle et fort émue.)

AUGUSTE. Louise!

LAFAYOLLE. Louise! connais pas!...

LOUISE, bas. Il faut que je vous parle... à vous seul!

AUGUSTE. Elle ose venir se présenter devant moi!

LOUISE. Eloignez tout ce monde!

AUGUSTE. Mais...

LOUISE. Il le faut, monsieur!

AUGUSTE, comme dominé par la volonté de Louise. Mes amis, veuillez, je vous prie, me laisser quelques instants... Bientôt je serai tout à vous.

LAFAYOLLE, à part. Il y a du mystère!...

MALVINA, à Lafayolle. Eh bien, il est gentil, mon cavalier!

LAFAYOLLE. Bast! quelque ancienne passion jalouse dont il va se débarrasser lestement... Allons faire une visite au buffet! (Tout le monde entre dans le salon du fond et disparaît.)

SCÈNE IV.

LOUISE, AUGUSTE.

AUGUSTE, revenant à Louise. Vous ici! sous ce costume!

LOUISE, assise à gauche. Oui, votre porte m'était refusée, mais je savais que vous donniez une fête; je n'avais que ce moyen pour arriver jusqu'à vous, et je n'ai pas hésité!...

AUGUSTE, avec impatience. Qui vous amène?... et que me voulez-vous?

LOUISE. Je veux, monsieur, que vous me donniez l'explication de votre étrange conduite... je veux que le supplice auquel vous me condamnez depuis un mois ait une fin!

AUGUSTE, il descend à droite. Des explications!... le lieu, le moment sont mal choisis pour en avoir une...

LOUISE, le suivant. Oh! je ne vous quitterai pas ainsi... Il faut que vous me disiez comment vous avez pu oublier vos serments, vos promesses solennelles, comment à l'affection la plus tendre, à l'amour le plus passionné ont succédé tout à coup l'indifférence et l'oubli, comment il se fait que vous qui me juriez, il y a un mois à peine, de me nommer votre

femme, je vous retrouve aujourd'hui au milieu d'une orgie?

AUGUSTE. Eh! madame, vous devez le savoir... rien n'est éternel en ce monde!... Épargnez-vous des reproches inutiles... Hier, j'ai pu vous aimer... aujourd'hui, je puis en aimer une autre... voilà tout ce que je dois... tout ce que je veux vous dire!

LOUISE. Et vous osez en convenir avec ce calme, cette froideur insultante!

AUGUSTE. Oh! pour vous, plus encore que pour moi, évitez le bruit, le scandale... Si l'un de nous devait adresser des reproches à l'autre, je ne sais pas, madame, si ce serait à vous qu'appartiendrait le droit de commencer.

LOUISE. O ciel! que dites-vous!... qu'avez-vous donc à me reprocher?

AUGUSTE, passant devant elle et allant à gauche. Ne m'interrogez pas... Je ne veux pas répondre. (Il s'assied.)

LOUISE, s'asseyant près de lui. Et moi, je l'exige; car vous voyez bien que votre silence m'accable, que la douleur me tue! Auguste, au nom de nos premiers jours de bonheur, de ce dévouement que vous m'aviez juré, ayez pitié de moi... de mes larmes!...

AUGUSTE, il passe près du divan. Vos larmes!... je n'y crois pas, madame!

LOUISE, avec désespoir. Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour qu'il soit si cruel?

AUGUSTE, à part. Ah! quelle fausseté! (Haut.) Avant que je vous réponde, répondez-moi d'abord vous-même!... Aujourd'hui, à deux heures, vous n'étiez pas chez vous?

LOUISE. Il est vrai!...

AUGUSTE. Où étiez-vous allée?

LOUISE, troublée. J'étais... j'étais chez votre frère!

AUGUSTE. Chez mon frère!... Ah! vous en convenez.

LOUISE. Pourquoi cette colère?

AUGUSTE, à part. Infamie! et moi qui avais la faiblesse de me rattacher à une dernière espérance, aux accents de cette voix qui trouvait encore un écho dans mon cœur!

LOUISE, se levant. Mais fallait-il donc l'abandonner aussi? Voudriez-vous me défendre de le voir, lui ravir mon affection... me priver de la sienne?...

AUGUSTE, furieux. Assez, assez, madame! (Lui saisissant le bras.) Vous vouliez une explication, vous allez en avoir une. (Allant au fond.) Approchez!... approchez tous!

LOUISE. Que veut-il faire?... Je tremble!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LAFAYOLLE, MALVINA, AMANDA, BÉRÉNICE ET LEURS COMPAGNES, INVITÉS

MALVINA. Eh bien, qu'y a-t-il? Suis-je encore ou ne suis-je plus la sultane favorite?

AUGUSTE, sans l'écouter, aux personnages. Messieurs, tout à l'heure vous vous étonniez de rencontrer une inconnue parmi nos invitées... vous demandiez qui était madame... Je vais vous le dire: cette femme, je l'aimais, j'étais prêt à lui donner mon nom... et maintenant qu'elle ose venir me demander compte du changement qui s'est opéré dans ma volonté, maintenant qu'elle pousse l'audace jusqu'à réclamer l'exécution de mes promesses, je veux que tout le monde sache bien pourquoi je refuse de les tenir. Je vous ai abandonnée, madame, parce que vous me trompiez.

LOUISE. Grand Dieu!

AUGUSTE, lui montrant la porte d'entrée. Et je vous chasse de chez moi, parce que vous êtes la maîtresse de mon frère. (Il tombe accablé sur le divan.)

LOUISE, avec un cri. Ah! monsieur! (Après un silence, avec dignité.) Cette accusation est tellement odieuse que je m'abaisserais en me justifiant. Votre abandon m'avait brisée, vos injures me relèvent... J'avais tout bravé pour venir jusqu'ici réclamer un titre d'épouse... mais je dois en sortir, quand je vois que vous me confondez avec toutes ces femmes perdues.

AUGUSTE, se levant. Madame!...

MALVINA. Hein!... plaît-il?...

LOUISE. Je sors, monsieur!... Il ne reste plus que Dieu pour me juger, et mon père, s'il veut encore me recevoir. (Elle sort, après avoir jeté un coup d'œil de mépris sur toutes les femmes.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins LOUISE.

MALVINA, à Lafayolle. Si c'est pour entendre des gentillesses comme ça que vous nous avez invitées, je ne vous remercie pas.

LAFAYOLLE. Bah! la colère d'une Ariane abandonnée, c'est comme le mistral... ça passe, ça ne laisse pas de traces!

AUGUSTE, maîtrisant un peu d'émotion et allant prendre le bras de Malvina. Allons, messieurs, oublions tout cela, et que la fête continue!

UN DOMESTIQUE, au fond. Monsieur est servi! (Des domestiques servent le souper dans le salon du fond.)

LAFAYOLLE. A table, messieurs!

TOUS. A table!... à table!... (Ils se dirigent vers le fond.)

UN DOMESTIQUE, entrant de gauche. Monsieur le docteur Gilbert!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GILBERT.

LAFAYOLLE. Ah! enfin!... Arrive donc, joyeux Hippocrate!

AUGUSTE. Le souper nous attend.

MALVINA. Le champagne s'impatiente.

TOUS. A table! à table!

GILBERT, froidement. Pardon, messieurs.

AUGUSTE, le fixant. Mais que vois-je?... Quel air sombre!

LAFAYOLLE. Quelle mine patibulaire!

MALVINA. Mon cher, en entrant, nous avons ôté nos masques, il faudrait faire comme nous!

LAFAYOLLE. Bah! la fête l'égayera.

GILBERT. Il ne peut plus être question ici de plaisir ni de fête.

TOUS. Hein! que dit-il?

AUGUSTE. Explique-toi, Gilbert!

GILBERT. Auguste, mon ami, faites appel à votre courage... car je suis porteur d'une bien triste nouvelle!

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! je n'ose vous comprendre!... Vous venez d'Auteuil?

GILBERT. Oui.

AUGUSTE. Eh bien! mon frère?...

GILBERT. Il a cessé de vivre.

AUGUSTE. Ah! (Il vient tomber dans un fauteuil à droite à l'avant-scène et il pleure. — Consternation générale.)

GILBERT, aux invités. Messieurs, vous voudrez bien excuser mon ami... vous concevez qu'en présence d'un tel événement...

LAFAYOLLE. Sans doute, sans doute... On connaît les convenances... Nous nous retirons... (Allant à Auguste et lui prenant la main.) Mon cher ami, recevez nos compliments de condoléance... (D'un air contrit.) Mesdames... (Elles s'approchent de lui.) Il est impossible de songer à souper ici... Mais je ne veux pas vous avoir dérangées pour rien... je m'invite chez vous.

TOUTES LES FEMMES. Ah! par exemple!

LAFAYOLLE. Dans les circonstances douloureuses... je ne fais de cérémonies... je m'invite... Venez, venez... (Il sort avec les jeunes gens et les femmes; les portières du fond retombent.)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, GILBERT.

AUGUSTE, toujours sur le fauteuil et pleurant. Mon frère!... mon pauvre frère!...

GILBERT, s'approchant. Ami, je comprends et partage ta douleur!... mais si quelque chose peut contribuer à l'adoucir, c'est l'ingratitude d'Hippolyte envers toi à ses derniers moments.

AUGUSTE. Son ingratitude?...

GILBERT. Non content d'avoir détruit ton bonheur en t'enlevant le cœur de celle que tu devais nommer ta femme, il songeait encore à l'enrichir à tes dépens.

AUGUSTE. Que dis-tu?...

GILBERT, lui présentant le testament. Lis!

AUGUSTE, après avoir jeté les yeux sur le papier, se lève et gagne le milieu de la scène. Qu'ai-je vu!... Louise, héritière de tous ses biens!

GILBERT. Maintenant peux-tu croire encore à son innocence?...

AUGUSTE. Non!... non!... cette donation, le prix de la faute de Louise, m'enlève jusqu'à l'ombre du doute!

GILBERT, à part. Allons donc!

AUGUSTE. Les infâmes!... comme ils m'ont trompé!... Ah! je ne crois plus à rien sur la terre! (Il s'assied sur le divan.)

GILBERT, lui tendant la main. Pas même à l'amitié?

AUGUSTE, la saisissant. Oh! si!... à la tienne!... à la tienne seule, Gilbert!... à toi toutes mes affections!... Sois plus que mon ami, rends-moi le frère que j'ai perdu!... (Après un moment de silence, lui rendant le papier.) Quant à ce testament, porte-le chez le notaire de la famille; et qu'il reçoive son exécution. (Mouvement de Gilbert.) Oui, que cette femme soit riche, puisqu'il a voulu payer sa honte.

GILBERT. Cet acte consacrerait une odieuse spoliation, et je ne dois pas le souffrir!

AUGUSTE, se levant. Comment?... que veux-tu faire?

GILBERT. Mon devoir... (Il s'approche de la cheminée et tend le papier aux flammes.)

AUGUSTE. Arrête! Détruire un testament, c'est un crime!

GILBERT. Brûler celui-ci, c'est en réparer un! (Il jette le papier au feu.)

AUGUSTE, s'éloignant avec terreur. Ah! malheureux! (Il va tomber assis à gauche.)

GILBERT, à part, regardant brûler le testament. Maintenant toute la fortune appartient à Auguste et je suis son médecin.

ACTE QUATRIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

L'auberge de la Tête-Noire, à Saint-Cloud : Le théâtre est séparé en deux; la partie de droite représente un salon de l'hôtel au premier étage; au fond, une large fenêtre donnant sur un balcon extérieur; de chaque côté de la porte-fenêtre du fond, un guéridon, chaises; à droite, une porte conduisant à l'hôtel et au-dessus une seconde porte conduisant dans d'autres appartements; au premier plan, à droite, une cheminée avec du feu; la partie de gauche représente une petite chambre à coucher, très-peu profonde; à gauche, une alcôve dans le mur, avec un lit et des rideaux; une table de nuit, deux chaises; dans la séparation du salon et de la chambre à coucher, une porte à deux battants communiquant d'une pièce à l'autre.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉTIENNE, DOLORÈS, UNE BONNE.

Au lever du rideau, la bonne, dans la pièce de gauche, est en train de ranger la chambre à coucher, Étienne entre dans le salon par la porte principale de droite, suivi de Dolorès.

ÉTIENNE. Entrez, madame... voici le salon de l'hôtel... et il n'y a pas, dans tout Saint-Cloud, d'appartements mieux tenus que ceux de la *Tête-Noire*... Madame veut-elle un appartement sur la place?...

DOLORÈS. Oui... volontiers.

ÉTIENNE. Madame a raison... La perspective est plus agréable... plus jolie, on aperçoit le parc, le château, la lanterne de Diogène... que quelques-uns appellent, je ne sais pourquoi, lanterne de Démosthènes... Des ignorants!... mais moi je soutiens...

DOLORÈS, l'interrompant. Dites-moi?...

ÉTIENNE. Madame?

DOLORÈS. N'avez-vous pas ici depuis ce matin deux jeunes gens?

ÉTIENNE. Oui, madame, deux jeunes gens qui ont dîné et retenu des chambres pour deux ou trois jours... Ah! dam, il y aura beaucoup de monde demain pour voir jouer les grandes eaux.

DOLORÈS. Savez-vous leurs noms!

ÉTIENNE. Aux grandes eaux?... (Se reprenant.) Ah! c'est-à-dire les noms de ces messieurs... Ma foi, non, madame; mais je crois qu'il y en a un qui est médecin... vu que son ami l'appelle toujours docteur.

DOLORÈS, à part. C'est lui!... (Haut.) Le jour commence à baisser... Allez me chercher de la lumière... Et puis vous me conduirez à mon appartement.

ÉTIENNE. Madame est-elle pour longtemps ici?

DOLORÈS. Je ne sais... Allez!... et en même temps, prévenez ma femme de chambre qui est restée dans la voiture.

ÉTIENNE. De suite, madame. (Il sort.)

SCÈNE II.

DOLORÈS, dans le salon, LA BONNE, dans la chambre à coucher, toujours occupée à ranger.

DOLORÈS, à elle-même. On ne m'avait pas trompée!... C'est bien ici que Gilbert s'est arrêté... Je veux que demain il m'y rencontre, comme tout à l'heure il m'a rencontrée dans le parc... et qu'il trouve à cette persistance à le suivre un nouvel aliment à l'amour que j'ai su lui inspirer... Il y a quelques jours, à Paris, chez moi, il disait en ma présence, que certaines passions...(et il me regardait) ne pouvaient se dénouer que par le bonheur ou la mort... La mort!... Le voilà donc arrivé au point où je voulais l'amener!... Demain qu'il me trouve sur son passage, je saurai bien provoquer l'aveu qu'il n'a pas encore osé me faire, et alors...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DOLORÈS.

ÉTIENNE, rentrant avec un bougeoir. Voici de la lumière... La femme de chambre est montée, et si madame veut me suivre...

DOLORÈS. Un moment!... (Cherchant dans sa bourse.) Voici pour vous...

ÉTIENNE, regardant ce qu'elle vient de lui donner. Une pièce d'or!

DOLORÈS. Ne parlez à personne des questions que je vous ai faites relativement...

ÉTIENNE, vivement. A ces messieurs?

DOLORÈS. Oui.

ÉTIENNE. Il suffit, madame... c'est mon habitude d'être muet.

DOLORÈS. Eh bien?

ÉTIENNE. Oui, madame... (A part.) C'est quelque intrigue... je le parierais... elle en tient pour le petit... à moins que ce soit pour...

DOLORÈS. Eh bien?

ÉTIENNE. Voilà, madame, voilà!... (Il sort avec Dolorès.)

LA BONNE, qui rangeait dans la chambre à coucher. Ah! voilà les deux chambres nettoyées!... (Elle reprend son balai, son plumeau.)

ÉTIENNE, reparaissant et parlant à la cantonnade, toujours le bougeoir à la main. Si madame avait besoin de quelque chose, elle n'aurait qu'à sonner...(Se retournant et apercevant la bonne qui vient d'ouvrir la porte de communication.) Eh bien, Jeannette, avez-vous fini? (Il allume les bougies qui sont sur la cheminée.)

LA BONNE. Oui... il n'y a plus que des taies d'oreiller à mettre...

ÉTIENNE. Hein?... comment dites-vous ça?

LA BONNE. Des taies d'oreiller.

ÉTIENNE. Têtes donc, Jeannette... têtes d'oreiller!...

LA BONNE. Allons donc!... c'est taie...

ÉTIENNE, avec dédain. Taie!... (Avec conviction.) Moi, je dis : tête d'oreiller... Comme je dis : lanterne de Diogène... mais chut!... J'entends ces messieurs.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GILBERT, AUGUSTE.

GILBERT. Eh bien, garçon, avez-vous préparé nos chambres?

ÉTIENNE. Oui, monsieur.

AUGUSTE. Ah!... nous serons très-bien ici!...

GILBERT, à Étienne. Descendez chercher notre sac de voyage...

ÉTIENNE. J'y vais monsieur... (Bas à Jeannette en sortant.) Tête d'oreiller... (Il sort avec elle.)

AUGUSTE. En vérité, mon cher Gilbert, tu as eu une heureuse idée en nous amenant ici... Ce sera charmant de passer deux ou trois jours loin de Paris, loin de ce monde... de ce bruit qui, je l'avoue, me fatiguent souvent... (Regardant au fond.) Mais vois donc quelle vue magnifique!... (En disant ces mots, il se dirige vers le balcon et semble observer le tableau qui se déroule sous ses yeux.)

GILBERT, resté seul sur le devant et à part. Oui, l'isolement... voilà ce que je voulais pour arriver à mon but... Allons, encore un peu de résolution... d'audace... et grâce à ce testament que j'ai su l'amener à faire en ma faveur, tous mes vœux, toutes mes espérances seront enfin comblés; je serai millionnaire!... (Se retournant vers Auguste et haut.) Eh bien, tu restes là?.... Tu vas prendre froid.

AUGUSTE. Oui... je crois que tu as raison... L'air est vif à Saint-Cloud... Et puis cette promenade que nous avons faite au bord de l'eau... (Avec un léger frissonnement.) Je me sens glacé!

GILBERT, fermant la fenêtre. Eh bien, il faut faire faire du thé...

AUGUSTE. Du thé... non; je ne l'aime pas...

GILBERT. Mieux que cela... tiens, du vin chaud.

AUGUSTE. Oui, c'est cela!... Je crois que ça me remettra.

GILBERT. En attendant, assieds-toi là, près du feu... Chauffe-toi!...

AUGUSTE, s'asseyant près de la cheminée. Maintenant que n'ai plus mon frère... bon Gilbert!... compagnon fidèle et dévoué!... ah! que je suis heureux de t'avoir!... sans toi, sans ton amitié,

GILBERT, à part. Son frère!...

AUGUSTE, avec mélancolie. Vois-tu, Gilbert, il y a des moments où je me reproche la mort d'Hippolyte.

GILBERT. Toi?... que dis-tu?

AUGUSTE. Oui, si je n'avais pas été aussi dur, aussi cruel... si je ne l'avais pas abandonné... peut-être vivrait-il encore!...

GILBERT, dont le front est devenu sombre. Auguste, je t'en prie, éloigne ces pénibles pensées. Pourquoi t'adresser de vains reproches... Ne sais-tu pas que la vie humaine est subordonnée à des lois auxquelles nul ne peut échapper?...

AUGUSTE, se levant et se chauffant les pieds. Ah! toi, du moins jusqu'à ses derniers moments, tu as pu lui prodiguer tes soins, tes consolations, tandis que moi, au milieu d'une fête, d'une orgie?..

GILBERT, avec force. Allons, ne parlons plus de cela, de grâce!... ces souvenirs te font mal... et à moi aussi!

ÉTIENNE, rentrant avec une valise. Monsieur, voici votre valise...

AUGUSTE, se levant. Bien! portez-la chez nous... je vais en même temps donner un coup-d'œil dans nos chambres... attends-moi un moment, Gilbert!... (Il a pris le bougeoir des mains d'Étienne et entre dans la petite chambre qu'il examine, puis voyant qu'il est seul, il dépose le bougeoir sur la table de nuit, rentre dans le salon et voit Étienne en conversation avec Gilbert, il écoute et paraît étonné du récit d'Étienne.)

ÉTIENNE, qui allait entrer à gauche, s'arrêtant. Gilbert!

GILBERT. Qu'avez-vous donc?

ÉTIENNE. Pardon... Monsieur serait le docteur Gilbert.

GILBERT. Oui, sans doute... après?...

ÉTIENNE. Ah! mon Dieu! monsieur, il y a bien longtemps que je désirais avoir l'avantage de faire votre connaissance.

GILBERT. Comment?

ÉTIENNE. Je suis bien flatté de me rencontrer avec vous.

GILBERT. Avec moi! et pourquoi cela?

ÉTIENNE. Pour vous remercier.

GILBERT. Me remercier, moi!

ÉTIENNE. J'ai connu autrefois une personne avec laquelle vous avez été bien bon.

GILBERT. Qui donc?

ÉTIENNE. Une pauvre jeunesse!... ma sœur de lait!... mam'zelle Francine...

GILBERT, avec émotion. Francine!

ÉTIENNE, s'attendrissant. Oui, Francine que j'aimais... qui m'avait refusé pour mari .. c'est une affaire de goût et je ne lui en voulus pas. Il paraît qu'elle avait d'autres idées... un amour dans le cœur... on n'est pas maître de ça. Et quand j'ai appris sa fin malheureuse, j'ai éprouvé bien du chagrin. Une seule chose m'a un peu consolé, c'est que tout le monde me disait : Si Francine est morte, c'est qu'elle s'était empoisonnée et que la science n'y pouvait rien, sans quoi ce bon monsieur Gilbert l'aurait sauvée.

GILBERT, d'un air sombre. Oui... oui... certainement.

ÉTIENNE. Aussi, monsieur le docteur, depuis ce temps-là, il n'y a pas de jour que je ne bénisse votre nom. (Gilbert se laisse tomber sur une chaise.) Excusez, monsieur, si je vous ai parlé de ça... je vois que ça vous attriste... mais enfin, en vous entendant nommer, j'ai pas pu y tenir... et .. (Se tournant vivement vers Auguste et changeant de ton.) Et maintenant, venez, monsieur, je vas vous montrer vos chambres. (Il entre avec Auguste dans la chambre de gauche, où il dépose la valise. Auguste considère la chambre quelques instants, puis ils passent dans la pièce suivante et disparaissent. Pendant ce temps, Gilbert est demeuré pensif sur la chaise où il s'est laissé tomber.)

SCÈNE V.

GILBERT, seul. Francine... Hippolyte!... Pourquoi est-on venu me rappeler ces deux noms au moment où je songe à commettre un nouveau crime?... Ah! j'ai beau me dire qu'il est nécessaire... indispensable... malgré moi, je recule... j'hésite!... (Réfléchissant.) Indispensable, mais pourquoi? Cette fortune que je convoite, Auguste ne la partage-t-il pas avec moi comme avec un frère?.. Après sa mort, ne doit-elle pas m'appartenir tout entière? Cette position, cet avenir ne sont-ils pas assez brillants pour oser avouer mon amour à Dolorès... et lui demander sa main?... (Se levant et avec force.) Non! non! c'est assez de remords!... Et ce poison que j'avais apporté dans un dessein criminel, je veux à l'instant l'anéantir! (Il a tiré le poison de son sein et fait un pas vers la fenêtre, lorsque Auguste, qui a reparu depuis quelques instants avec Étienne dans la chambre de gauche, entre tout à coup dans le salon. A cette vue, Gilbert s'arrête et remet vivement le flacon dans sa poche.) Dieu! Auguste!... (Il reste immobile près de la fenêtre.)

SCÈNE VI.

GILBERT, AUGUSTE, ÉTIENNE.

AUGUSTE, à Étienne, qui le suit. Allons, c'est bien, garçon; maintenant, montez-nous de quoi faire du vin chaud; nous mettrons nous-mêmes le sucre et le citron.

ÉTIENNE. Ça suffit, messieurs. (Il sort par la droite.)

AUGUSTE, se rapprochant de Gilbert. Eh bien, que fais-tu donc là? comme te voilà sombre et triste! Est-ce que tu repenserais à ce que t'a dit tout à l'heure ce garçon?

GILBERT. Moi!... non, non.

AUGUSTE, lui donnant le bras. Alors, je devine! tu rêves à la rencontre que nous avons faite aujourd'hui dans le parc... à cette belle dame que tu aimes?

GILBERT. Oui... oui... c'est à elle que je songe.

AUGUSTE. Mais pourquoi ne pas te déclarer? Pourquoi rester dans cette incertitude? Il m'a semblé, au salut gracieux qu'elle t'a adressé, que vous étiez au mieux ensemble... et quand son équipage s'est dirigé du côté de Paris, j'ai fort bien remarqué qu'elle se détournait à plusieurs reprises pour te regarder encore.

GILBERT. Ah! si j'étais sûr d'être aimé!

AUGUSTE. A ta place, je n'hésiterais plus, je voudrais m'en assurer.

GILBERT. Oui, tu as raison... et dès demain...

ÉTIENNE, rentrant et parlant à la cantonade. C'est bon... c'est bon... je vais en toucher un mot à M. le docteur. (S'approchant du guéridon et y déposant le bol, le citron et le sucre.) Ne vous impatientez pas... Voici le vin chaud demandé, messieurs.

GILBERT, lui montrant la cheminée. C'est bien... mets-le là, près du feu.

AUGUSTE. Que parlais-tu donc du docteur?

ÉTIENNE, tout en plaçant le guéridon près de la cheminée. Ah! je vas vous dire, c'est qu'il y a dans la maison un pauvre diable... le garçon d'écurie... qui a fatigué beaucoup ces jours passés et qui a attrapé un ambargo...

AUGUSTE. Un ambargo!

ÉTIENNE. Oui, comme qui dirait un effort... Ça le tient dans les reins.

GILBERT, souriant. Tu veux dire un lombago, imbécile.

ÉTIENNE. Lombago... possible qu'en médecine c'est comme ça que ça s'appelle, mais moi je dis ambargo... Tant y a que le pauvre garçon souffre comme un damné. On lui a bien mis des *catapiâmes*, mais ça ne lui a rien fait.

AUGUSTE. Cataplasmes, donc!

ÉTIENNE. Chacun son opinion, monsieur... moi, je dis catapiâmes comme je dis ambargo. Enfin, si monsieur le docteur était assez bon pour monter une minute.

GILBERT. C'est bien! j'irai tout à l'heure.

ÉTIENNE. En vous remerciant, monsieur, ça lui fera bien plaisir... Moi, je vas achever vos lits. (Il entre dans la chambre de gauche, et là il s'occupe à mettre une taie d'oreiller et à faire la couverture, puis il passe dans la pièce voisine pour en faire autant.)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, GILBERT.

AUGUSTE. Allons, Gilbert, mets le sucre, le citron et buvons, nous irons ensuite nous reposer. Peut-être ce vin me procurera-t-il un sommeil que je n'ai pas goûté depuis trois nuits.

GILBERT, s'occupant à peler le citron et à mettre le sucre pendant ce qui suit. Que veux-tu dire?

AUGUSTE. Ah! tu vas me traiter d'homme faible, d'homme lâche, mais n'importe! je ne veux pas que tu ignores une seule de mes actions, de mes pensées.

GILBERT, avec un peu d'inquiétude. Explique-toi!

AUGUSTE. Ah! mon ami, j'ai tout fait pour oublier Louise, et je l'aime plus que jamais!

GILBERT. Que dis-tu!...

AUGUSTE. Oui, le l'avouerai-je? il m'est venu des doutes, des scrupules. Je me suis demandé si les apparences n'avaient pas pu nous égarer tous deux... Enfin, innocente ou coupable, je l'aime... je ne puis vivre sans elle... et, il y a trois jours, sachant qu'elle s'était retirée dans son pays, qu'elle y vivait malheureuse et abandonnée de tous...

GILBERT. Eh bien?...

AUGUSTE. Eh bien! je lui ai écrit.

GILBERT. Écrit!... et pourquoi?

AUGUSTE. Pour lui dire que je voulais la revoir, l'entendre encore... que j'étais prêt à accueillir sa justification, si elle pouvait me la donner... (Mouvement de Gilbert.) J'ai calculé les jours, les heures : ma lettre doit lui être parvenue hier... (Il se lève.) Après-demain, Louise peut être à Paris.

GILBERT. A part. Après-demain!...

AUGUSTE. C'est pourquoi j'ai accepté avec tant d'empressement, de joie, cette partie de campagne que tu m'offrais, et qui devait tromper mon impatience... (Avec chaleur.) Songe, à mon retour, quel bonheur si je retrouvais Louise m'attendant chez moi... si j'apprenais de sa bouche qu'elle est innocente!... car alors je pourrais réaliser le rêve de ma vie... Je pourrais la nommer ma femme!... (Il s'assied.)

GILBERT, passant au guéridon de gauche, en prend une serviette et essuie ses mains pendant ce qui suit. Sa femme!... elle!... Ainsi, fortune, Dolorès... tout serait perdu pour moi!... Non, non... cela ne sera pas. (Changeant tout à coup de ton et s'adressant à Auguste.) C'est là cet aveu que tu craignais de me faire!... Pourquoi donc?... quand on a des doutes, il faut les éclaircir.

AUGUSTE, se levant et lui prenant la main. Tu m'approuves donc?

GILBERT. Sans doute. (Il va à la table et verse dans son verre.)

AUGUSTE. Ah! Gilbert, si tu savais de quelles espérances mon cœur est plein!... combien je m'applaudis maintenant d'avoir pris cette résolution!... Il me semble qu'une vie nouvelle va commencer pour moi... et que tous mes chagrins vont finir. (Pendant ces mots d'Auguste, Gilbert qui l'observe a saisi le flacon qu'il avait caché dans son sein, et profitant d'un moment où Auguste se détourne, tout entier à ses rêves, il verse rapidement le poison dans le bol, et verse dans le verre d'Auguste.)

GILBERT, prenant son verre et buvant. Ce vin est excellent... Eh bien, tu ne bois pas? (Auguste s'approche de la table. — En ce moment Gilbert aperçoit Étienne qui vient d'entrer dans la chambre de gauche, dont la porte est restée ouverte.) A propos... je vais visiter ton camarade...

ÉTIENNE, entrant dans le salon. Ah! merci, monsieur le docteur!

GILBERT. Auguste... je reviens dans l'instant!... (Il va pour sortir; mais il s'arrête sur le seuil de la porte, et regarde Auguste qui saisit le verre et le porte à ses lèvres. Gilbert fait un mouvement de joie et sort.)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, ÉTIENNE.

AUGUSTE, qui a goûté le vin, et replaçant son verre sur la table. Que disait-il donc? Ce vin est amer!...

ÉTIENNE, pliant des serviettes au guéridon de gauche. Amer?... Vous aurez mis trop de citron...

AUGUSTE, à lui-même. Après-demain... c'est après-demain que je la reverrai!... Ah! je voudrais être plus vieux de deux jours! (Il reprend le verre, le porte de nouveau à ses lèvres, puis le

reposant sur la table. Ah! décidément, ce vin est détestable. Je n'en boirai plus!... Garçon, ma chambre est-elle prête?

ÉTIENNE. Oui, monsieur.

AUGUSTE. En ce cas, je vais me retirer... je me sens tout mal à mon aise depuis cette promenade... Vous direz à Gilbert que je suis chez moi... que je l'attends.

ÉTIENNE. Bien, monsieur! (Auguste entre dans la chambre à gauche et ferme la porte; il ôte sa cravate, sa redingote qu'il pose sur une chaise.) — Pendant ce temps, Étienne remet les chaises en place dans le salon, tout en se disant à lui-même :) Voilà comme sont les bourgeois!... s'ils m'avaient laissé faire leur vin chaud, il aurait été meilleur... je suis sûr qu'ils ont mis trop de citron... Voyons donc un peu... (Il s'approche du bol, regarde, puis prend le verre d'Auguste et le porte à ses lèvres, lorsque Gilbert, qui est rentré, lui arrête vivement le bras.) Oh!... (Il regarde Gilbert d'un air étonné.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GILBERT.

GILBERT, avec un sang-froid affecté. Comment! tu... tu bois notre vin?...

ÉTIENNE, confus. Pardon, monsieur... je n'y ai pas touché... je voulais seulement le goûter... à cause que votre ami a dit comme ça qu'il était amer.

GILBERT, un peu troublé. Amer!

ÉTIENNE. Oui, il en a bu à peine un demi-verre, et puis il est rentré dans sa chambre, en disant qu'il n'en voulait plus.

GILBERT, qui a réprimé un mouvement. Laisse-moi!

ÉTIENNE. Faut-il emporter tout ça, monsieur?

GILBERT, vivement. Non!... non!... je suis moins difficile... j'achèverai de boire ce vin...

ÉTIENNE. Bonsoir, monsieur le docteur!

GILBERT. Bonsoir!... (Étienne sort.)

SCÈNE X.

GILBERT, seul dans le salon, AUGUSTE, dans la chambre à coucher. Pendant le dialogue qui précède, Auguste, donnant par ses gestes quelques indices de malaise, s'est à moitié déshabillé, puis il s'est étendu sur son lit.

GILBERT, s'assurant qu'il est bien seul, puis venant auprès de la table. Un demi-verre!... assez pour le rendre malade... et pas assez pour lui donner la mort! (Il prend le verre, en verse le contenu dans le bol, puis il jette le tout dans les cendres du foyer.) Que fait-il? (Il se rapproche de la porte de communication.) Je n'ose entrer... l'interroger... (Il se penche et regarde par la serrure.) Il est sur son lit... il dort, peut-être?... (Se relevant.) Que faire? que faire?... (Il s'assied sur une chaise placée près de la porte, et reste abîmé dans ses réflexions, en tenant sa figure dans ses mains. En cet instant on entend la voix d'Auguste qui s'est un peu agité sur son lit, et a prononcé quelques paroles inarticulées.)

AUGUSTE, rêvant. Hippolyte!... mon frère!... (Musique mystérieuse à l'orchestre. — Le fond de la chambre où est Auguste se retire à gauche; la séparation remonte et laisse voir une partie du jardin d'Auteuil. — Hippolyte est assis à une table; Gilbert est près de lui, tenant à la main une tasse qu'il présente à Hippolyte, qui boit. — Ce tableau est la reproduction exacte de la scène V du cinquième tableau. A cette apparition, Auguste, dont le sommeil devient plus agité, s'écrie d'une voix oppressée :) Oh! mon Dieu, que vois-je!... Gilbert!... du poison!... (Le fond et la séparation se remettent, et la chambre se retrouve dans le même état que précédemment. — Au même instant Gilbert écarte ses mains de son visage et se lève.)

GILBERT. J'ai entendu des plaintes... des gémissements... (Avec résolution.) Oh! il n'est plus temps de revenir sur mes pas!... il faut que ce qui est commencé s'achève!... à Paris! à Paris! (Il sort vivement par la porte du salon. Au même moment, Auguste, comme réveillé en sursaut, se jette à bas de son lit et passe la main sur son front d'un air égaré.)

SCÈNE XI.

AUGUSTE, puis ÉTIENNE.

AUGUSTE, seul. Cette vision!... cette vision horrible!... Est-ce la fièvre?... le délire?... Ah! je ne sais ce que j'éprouve!... ma poitrine est brûlante... je souffre!... (Tout en disant ces mots, il a saisi le cordon de la sonnette et l'a agitée. — On entend la voix d'Étienne qui crie de l'escalier : « Voilà!... voilà! » Puis, au bout d'un instant, il entre.)

ÉTIENNE, accourant. Monsieur a sonné?

AUGUSTE. Gilbert?... Où est le docteur Gilbert?... Qu'on l'appelle à l'instant!

ÉTIENNE. Mais, monsieur, il n'est plus ici.

AUGUSTE, stupéfait. Comment?...

ÉTIENNE. Il vient de quitter l'hôtel en disant qu'une affaire importante le rappelait à Paris.

AUGUSTE, avec effroi. Parti!... Et ce vin que j'ai bu!... et ce rêve!... (Se tournant vers Étienne, et en proie à une violente terreur.) Un médecin!... vite!... un médecin! (Il retombe sur son lit pendant qu'Étienne quitte sa chambre en courant.)

HUITIÈME TABLEAU

Une boutique de pharmacien : porte d'entrée au fond, comptoir à gauche et à droite; une autre porte conduisant au laboratoire, au premier plan, à gauche; une autre à droite, à l'arrière-boutique.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LAFAYOLE, UN PREMIER ÉLÈVE. (Au lever du rideau, la boutique est ouverte, des volets sont appuyés contre la porte; deux lampes sont allumées sur chacun des comptoirs où travaillent Lafayolle et le premier élève.)

LE PREMIER ÉLÈVE. Monsieur Lafayolle, avez-vous terminé votre besogne?

LAFAYOLLE. J'achève dé cachéter, dé ficéler, d'étiquéter.

LE PREMIER ÉLÈVE, éteignant la lampe qui est sur le comptoir de droite. Il est grand jour, éteignez donc votre lampe et finissez de rentrer les volets.

LAFAYOLLE. Il éteint la lampe qui est sur le comptoir de gauche, puis prend celle du premier élève et les porte dans le laboratoire. Lé métier est dur!

LE PREMIER ÉLÈVE. Pendant ce temps, je vais collationner tous les articles avec l'ordonnance.

LAFAYOLLE, revenant et prenant les volets qu'il va déposer dans le laboratoire. Travailler à la lumière... ôter les volets lé matin, les rémettre lé soir... Peste! cé n'est pas tout roses... Après, j'é mé dis : Lafayolle, mon ami, il faut un commencément... Tu n'as qué trente-trois ans; nous verrons à quarante!

LE PREMIER ÉLÈVE, qui a vérifié. Tout est conforme.

LAFAYOLLE. Parbleu! jé le crois bien... j'y ai mis assez dé soin pour céla.

LE PREMIER ÉLÈVE. Maintenant, faites un paquet du tout... car on ne peut tarder à venir.

LAFAYOLLE. Ça séra fait dans un clin d'œil.

LE PREMIER ÉLÈVE. Justement, je crois que voici la personne.

LAFAYOLLE, tout en paquetant. C'est un ecclésiastisse!

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ABBÉ GABRIEL.

L'ABBÉ GABRIEL, entrant. Je viens vous déranger un peu matin, messieurs... mais votre patron m'a promis que j'aurais aujourd'hui, au point du jour, les médicaments que j'ai demandés pour nos pauvres malades de l'œuvre de Saint-Joseph...

LE PREMIER ÉLÈVE. Le patron n'est pas encore levé... mais tout est prêt.

LAFAYOLLE. Oui, nous nous sommes lévés avant l'aube, et voici le paquet... (Le reconnaissant.) Mais qué vois-je!... C'est cé cher abbé Gabriel!

L'ABBÉ GABRIEL. Vous ici, monsieur Lafayolle?...

LAFAYOLLE. En personne naturelle.

L'ABBÉ GABRIEL. Je croyais que vous vous destiniez à l'art vétérinaire quand vous avez quitté la médecine?

LAFAYOLLE. C'est-à-dire quand la médécine m'a quitté... car elle m'a quitté, l'ingrate déesse!

L'ABBÉ GABRIEL. Vous deviez, il me semble, concourir à l'école d'Alfort.

LAFAYOLLE. Ainsi ai-je fait.

L'ABBÉ GABRIEL. Eh bien?

LAFAYOLLE, riant. Eh bien, j'ai été réfusé.

L'ABBÉ GABRIEL. Ah! c'est jouer de malheur!

LAFAYOLLE. Mais j'é né mé suis pas ténu pour battu... il mé restait uné dernière ressourcé, l'écolé dé pharmacie... et j'ai risqué le paquet.

L'ABBÉ GABRIEL. Et alors?

LAFAYOLLE. J'ai passé un *éxamen* superbe.

L'ABBÉ GABRIEL. Vraiment?

LAFAYOLLE. Un *succès* fou!

GABRIEL, souriant. Malgré votre accent?

LAFAYOLLE. A causé dé mon *acent*... Ils n'ont pas compris un mot à tout cé qué jé disais... et j'ai été réçu à l'unanimité.

GABRIEL. Je vous en fais mon compliment.

LAFAYOLLE. Après quoi j'ai eu l'honneur d'être admis ici en qualité de dernier élève.

GABRIEL. Allons, je suis enchanté de vous voir enfin une profession... Mais pardon, je suis pressé... Les malades me réclament, et la souffrance ne doit pas attendre. (Il s'approche du comptoir où est le premier élève et paye sa note.)

LAFAYOLE, le regardant et à part. Jé suis sûr qué c'est dé sa boursé, lé bravé!... (Haut.) Adieu, cher abbé... Quand vous verrez l'ami Gilbert, qui né sait cé qué jé suis dévénu, bien des chosés dé ma part, je vous prie.

GABRIEL. Oh! nous nous voyons bien rarement, depuis qu'il est lancé dans le monde riche et élégant.

LAFAYOLLE. Ah! cé qué j'en dis, c'est par pure amitié... Et puis, Gilbert est médécin, moi jé sérai apothicaire, et ça peut faire uné pratique... Adieu!

GABRIEL. Adieu ! (Il sort par le fond et referme la porte de la boutique.)

SCÈNE III.

LAFAYOLLE, PREMIER ÉLÈVE.

LAFAYOLLE. Ah ! jé suis rendu ! jé vais me réposer un instant. (Il s'assied dans un fauteuil qui est près du comptoir de droite.)

PREMIER ÉLÈVE. Monsieur Lafayolle, il y a une douzaine de courses à faire...

LAFAYOLLE. Bon !

PREMIER ÉLÈVE. En voici la liste...

LAFAYOLLE. Allons ! quand on veut arriver, il faut avoir des jambes !... (Il va pour sortir, lorsqu'on entend une rumeur au dehors.) Qu'est-cé qué céla ? (Il va ouvrir la porte de la boutique et regarde au dehors.) Ah ! bon Dieu ! c'est uné jeune femme qui sé trouvé mal ! La foulé l'entouré... l'abbé Gabriel la soutient... il l'améne ici... Vite ! des sels... du vinaigre ! (Il va chercher sur le comptoir un flacon de sels. Pendant ce temps, l'abbé Gabriel entre en soutenant Louise, qui a peine à marcher. Plusieurs femmes et hommes du peuple les suivent ; l'abbé leur fait signe de s'éloigner ; ils se retirent. — Lafayolle, après avoir donné à l'abbé le flacon que celui-ci fait respirer à Louise qu'on a fait asseoir, va fermer la porte de la boutique. Les curieux, au dehors, regardent par les carreaux ce qui se passe.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GABRIEL, LOUISE.

PREMIER ÉLÈVE. Comme ses traits sont altérés !

GABRIEL, à Louise. Rassurez-vous, mon enfant, et revenez à vous...

LAFAYOLLE, revenant et regardant Louise. A part. C'est singulier ! j'ai vu cette figure-là quelqué part !

LOUISE, ouvrant les yeux et regardant autour d'elle. Où m'a-t-on conduite ?

GABRIEL, avec douceur. Ne craignez rien... la foule s'est éloignée... vous n'avez plus à redouter son indiscrète curiosité... Il n'y a plus auprès de vous que des personnes qui s'intéressent à vos peines... et vous prêteront leurs secours si vous les réclamez.

LOUISE, revenant à elle et le regardant. Un prêtre ! (Avec effusion.) Oh ! oui, je vous dirai tout ! mais à vous, monsieur... à vous seul... car j'aimerais mieux mourir que de rougir devant d'autres ! (Elle cache sa figure dans ses mains.)

GABRIEL. Pauvre fille ! (Au premier élève et à Lafayolle.) Vous entendez, messieurs...

PREMIER ÉLÈVE. Et nous vous laissons, monsieur l'abbé... (A Lafayolle, qui regarde toujours Louise.) Vous avez des courses à faire, Lafayolle, ne l'oubliez pas...

LAFAYOLLE. Jé né l'oublié pas... jé vais achéver ma toilette et prendré les fournitures dans lé laboratoire... (A part, regardant Louise.) Mais où diable ai-jé vu cette tête-là ?... (Il sort par la gauche ; le premier élève sort à droite.)

SCÈNE V.

LOUISE, GABRIEL.

GABRIEL. Nous sommes seuls, mademoiselle... ayez confiance en moi... Apprenez-moi vos chagrins, vos malheurs... j'y compatis d'avance, et je désire vivement pouvoir les adoucir !..

LOUISE. Ah ! merci de votre intérêt, monsieur !... ce ton de bonté m'enhardit, me rassure... et, quelque pénible que soit l'aveu que j'ai à vous faire, j'aurai le courage de m'y résigner !

GABRIEL. Parlez !... Par quelle circonstance vous ai-je trouvée épuisée, défaillante près de cette porte ?... Vous, dont les vêtements annoncent pourtant une position plus heureuse... N'êtes-vous donc pas de Paris ?

LOUISE. Ah ! monsieur, je viens de bien loin !

GABRIEL. De bien loin ?... et seule ?...

LOUISE. Seule... à pied...

GABRIEL. Pauvre enfant !... Mais pourquoi ce voyage ?... pourquoi si jeune avoir quitté vos parents, votre pays ?

LOUISE. Mes parents ! mon pays !... hélas ! je n'en ai plus !

GABRIEL. Comment ?

LOUISE. Je suis sans soutien... sans asile sur terre.

GABRIEL. Est-il possible.

LOUISE. Trahie, abandonnée par l'homme que j'aimais, qui m'avait conduite à Paris, et dont je croyais devenir la femme... j'étais retournée dans mon village, pour me jeter aux genoux de mon père, pour implorer le pardon de ma faute... mais le ciel ne devait pas m'accorder cette joie... et quand je suis arrivée, mon père... mon pauvre père... (Elle s'arrête suffoquée par l'émotion.)

GABRIEL, vivement ému. Eh bien ?

LOUISE. Il était mort ! oui, mort de douleur et de regrets !... (Elle pleure.)

GABRIEL, après avoir essuyé une larme. Modérez votre émotion et continuez...

LOUISE. La maison était déserte, la porte close. J'allai frapper à d'autres portes... celles de parents, d'anciens amis de la famille, toutes me furent fermées... Et alors, errante, presque folle, j'entendais ces mots sur mon passage : « La voilà, la fille perdue ! celle dont le déshonneur a tué son père ! »

GABRIEL. Les malheureux ! ils étaient sans pitié pour ses larmes, pour son repentir !

LOUISE. Oh ! oui, sans pitié ! car je ne leur demandais pour toute grâce, pour unique faveur, que de me laisser dans le pays où reposait mon père... près de cette tombe où je voulais aller prier et puis mourir à mon tour... Et ils me refusèrent !... et ils me chassèrent... comme si ma présence eût été pour elle une souillure !...

GABRIEL avec beaucoup d'émotion. Achevez... achevez !

LOUISE. Je ne sais ce qui se passa en moi... Je n'avais plus d'idées, je ne pensais plus !... je marchai, je marchai du côté de Paris... de Paris où j'avais goûté tant de bonheur et versé tant de larmes. Il me semblait que j'allais le revoir, lui, pour qui je fus bien coupable ! Oh ! ne m'accusez pas, vous si indulgent, si miséricordieux !... Oui, le revoir encore une fois était ma seule espérance, mon dernier vœu... Si je ne l'avais pas tant aimé, est-ce que j'aurais jamais abandonné mon père !

GABRIEL. Ensuite ?

LOUISE. J'ai fait bien du chemin, par la chaleur du jour, l'obscurité de la nuit... et quand je suis arrivée à Paris, j'avais froid, j'avais faim... et je serais morte au coin de cette borne, si votre main secourable ne m'y eût ramassée !

GABRIEL. Mon enfant... calmez-vous ! le ciel vous a donné en moi un appui... et cet appui ne vous manquera pas !

LOUISE. Que vous êtes bon !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LAFAYOLLE.

LAFAYOLLE, rentrant chargé de paquets. Mé voilà prêt à partir... Eh bien, monsieur l'abbé, et la pauvrette, comment va ?... (Il s'approche de Louise, la regarde, puis, comme frappé d'un souvenir subit.) Ah ! mon Dieu ! mais j'y suis !

GABRIEL. Qu'avez-vous ?...

LAFAYOLLE le prenant un peu à part et à voix basse. Monsieur l'abbé cette jeune fille, je la reconnais !...

GABRIEL. Vous ?

LAFAYOLLE. Oui, parbleu !... c'est bien elle... Elle que j'ai vue...

GABRIEL. Où donc ?

LAFAYOLLE. Chez un camaradé dé bamboche... chez Auguste...

GABRIEL. Auguste !

LAFAYOLLE. Auguste Didier... Oui, un soir qu'il l'a chassée devant tout le monde... Sous prétexte que elle... et puis son frère... enfin jé né puis pas trop vous dire ça à vous... mais c'est elle !... c'est madémoiselle Louise !

GABRIEL à part. Louise !... (A Lafayolle.) Ah ! laissez-moi, mon ami, laissez-moi avec elle !... Vous avez peut-être, sans vous en douter, contribué à une grande réparation !...

LAFAYOLLE. Une grande réparation !...

GABRIEL. Partez !... partez vite !

LAFAYOLLE, à part. Jé né comprends pas... Mais c'est égal, ça mé fait plaisir pour la petite !... (Haut.) Je sors !... (Il sort par le fond et referme la porte.)

SCÈNE VII.

LOUISE, GABRIEL.

GABRIEL, à lui-même. Oui... oui... cet aveu qu'Hippolyte m'a fait le jour même de sa mort... Ah ! c'est le ciel qui a voulu cette rencontre !

LOUISE. Mon Dieu ! monsieur, comme vous paraissez troublé, ému !...

GABRIEL. Oh ! mon enfant, séchez vos larmes, et bénissez la Providence qui nous a réunis... Louise Desprès, j'ai le secret de votre innocence, et je vous rendrai le bonheur.

LOUISE, avec étonnement. Mon nom !... vous savez mon nom ?...

GABRIEL. Je sais aussi que vous avez été indignement calomniée...

LOUISE. Est-il possible ?

GABRIEL. Mais nous irons ensemble trouver celui que vous aimez, et que je connais... Oh ! il me croira quand j'attesterai que vous êtes toujours digne de son amour... quand, pour vous justifier, j'invoquerai l'aveu même de son frère mourant !...

LOUISE, avec joie. Que dites-vous ?... quoi ! vous pourriez me rendre son estime... sa tendresse... Ah ! tant de joie !... de bonheur !... je n'ose y croire !...

GABRIEL. Espérez, mon enfant !... Dès aujourd'hui vos maux finiront... Dans quelques instants je reviendrai vous prendre pour vous conduire avec moi chez M. Auguste.

LOUISE. Vous me quittez ?

GABRIEL. Oui, le soin de la réparation qui vous est due m'avait fait oublier que d'autres malheureux m'attendent... Mais je ne tarderai pas à revenir. (Au premier élève qui paraît.) Monsieur le premier élève, soyez assez bon, je vous prie, pour donner pendant quelques moments encore l'hospitalité à mademoiselle.

LE PREMIER ÉLÈVE. Comment donc?... bien volontiers!

GABRIEL. Veillez sur elle jusqu'à mon retour... moi je cours porter ces médicaments à nos pauvres de Saint-Joseph... (A Louise.) Allons, mon enfant, courage!... et à bientôt!... à bientôt!... (Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE PREMIER ÉLÈVE.

LOUISE, à elle-même. Auguste!... je le reverrais!... ah! c'est un rêve!

LE PREMIER ÉLÈVE, (Approchant le fauteuil plus près du comptoir de droite. Mademoiselle, prenez un peu de repos... Mais comme vous êtes pâle! peut-être le besoin? (En disant cela il a versé du madère dans un verre et le présente avec un biscuit à Louise.)

LOUISE, allant s'asseoir. Merci, monsieur... Je n'abuserai pas longtemps de votre obligeance; car ce digne prêtre auquel je dois d'avoir été secourue, m'a promis qu'il ne tarderait pas à venir me chercher... (La porte du fond s'ouvre, et Gilbert entre avec précaution.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GILBERT, puis GABRIEL. Gilbert porte les habits d'un commissionnaire et en prend le langage.

LE PREMIER ÉLÈVE, tout en feuilletant des ordonnances, à Gilbert. Que demandez-vous?

GILBERT, sans voir Louise masquée par le fauteuil. Bourgeois, voulez-vous me donner ce qu'il y a d'écrit là-dessus?... (Il donne un papier au premier élève, qui l'examine; pendant ce temps, il dit à part.) Dans un quartier si éloigné et à une pareille heure, personne ne pourra me reconnaître.

LE PREMIER ÉLÈVE, qui a lu l'ordonnance, et faisant un mouvement de surprise. De l'acétate de morphine!... Savez-vous ce que c'est que cela, mon garçon?...

GILBERT. Ma foi, non, bourgeois!... j'y ai pas regardé...

LE PREMIER ÉLÈVE. C'est un poison subtil que nous ne délivrons qu'avec précaution...

GILBERT, feignant une grande indifférence. Du poison!... ah! j' sais pas!... On m'a donné ce papier-là... en me disant d'aller chez l' pharmacien... J' fais ma commission... v'là tout!

LE PREMIER ÉLÈVE, à part, en allant au comptoir de gauche. Je ne sais si je dois, sans l'autorisation du patron... (A Gilbert.) Qui vous envoie?

GILBERT. Un monsieur qui m'emploie de temps en temps...

LE PREMIER ÉLÈVE. Après cela, l'ordonnance est signée d'un médecin... le docteur Gilbert. (Il entre dans le laboratoire.)

LOUISE, se levant vivement. Gilbert!...

GILBERT, la voyant, et à part. Louise!... Elle ici!... Heureusement, elle ne m'a jamais vu!... (Il détourne la tête.)

LOUISE, observant Gilbert qui est détourné. C'est étrange! à peine arrivé, le premier nom que j'entends prononcer, c'est celui de cet homme à qui j'attribue involontairement tous mes malheurs.

GILBERT, à part. Elle semble m'examiner.

LOUISE, à elle-même. Est-il toujours l'ami, le confident d'Auguste? Si par cet homme je pouvais apprendre... (S'approchant de Gilbert et lui prenant le bras.) Vous venez de la part du docteur Gilbert?

GILBERT, cherchant à éviter les regards de Louise. Moi! du tout!...

LOUISE, le faisant tourner de son côté. Vous le connaissez?...

GILBERT. Non... mam'zelle, non... connais pas!...

LOUISE, à part. On dirait qu'il se trouble!

GILBERT, à part. Comme elle me regarde!

LOUISE, retournant à sa place. Ah! je suis folle!... Le malheur m'a rendue si défiante!

GILBERT, au premier élève qui revient. Ah çà, bourgeois, voulez-vous me servir, s'il vous plaît?

LE PREMIER ÉLÈVE, qui a réfléchi. La dose est un peu forte... mais nous sommes en règle...

GILBERT. Ah! dame, si vous ne voulez pas, faut le dire... j'irai chez un autre... pourvu qu'on me paye ma commission, ça m'est égal... (Il fait un pas pour sortir.)

LE PREMIER ÉLÈVE. Restez!... Je vais vous donner ce que vous demandez... (Il va au comptoir de droite. En ce moment, Gabriel paraît à la porte.) Mais tenez, mademoiselle, voilà qu'on vient vous chercher.

GILBERT, à lui-même. La chercher!... (Apercevant Gabriel, il se détourne vivement, et à part.) Gabriel!...

GABRIEL, qui s'est arrêté sur le seuil de la porte. Venez, mon enfant... rendons-nous chez M. Auguste... Vous m'enseignerez le chemin de sa demeure...

LOUISE. Oui... conduisez-moi bien vite auprès de lui... Je ne sais quelle crainte vague... quelle triste pensée m'assiége... mais j'ai hâte de le revoir.

GABRIEL. Partons, mon enfant, partons. (Ils sortent: le premier élève les accompagne jusqu'à la porte, puis revient vers Gilbert.)

LE PREMIER ÉLÈVE, lui remettant un petit paquet. Voilà ce qu'il vous faut!

GILBERT, lui remettant une pièce de monnaie. Payez-vous!... (à part.) Le revoir! Elle! oh! je l'en défie maintenant! (Il sort. — Le rideau baisse.)

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

Le salon de l'hôtel qui formait la partie de droite de la décoration du premier tableau du quatrième acte: au fond, une porte à deux battants donnant dans la chambre d'Auguste, et qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse apercevoir l'alcôve, le lit avec la table de nuit, plus une bergère; portes latérales placées, ainsi que la cheminée, de façon à rappeler exactement la décoration qu'on a déjà vue dans un autre sens.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, UN MÉDECIN.

Au lever du rideau, Auguste, sur le devant de la scène, est assis dans un fauteuil, le médecin est près de lui.

AUGUSTE. Ainsi, docteur, vous êtes sûr que le mal dont je me suis senti atteint subitement hier soir, n'a eu que des causes naturelles?

LE MÉDECIN. Je ne vois rien, dans tout ce que j'observe, qui puisse me faire supposer le contraire...

AUGUSTE. Ah! tant mieux! tant mieux!

LE MÉDECIN. Seulement, pas d'imprudence; il ne faudra pas rester trop longtemps levé... Je regrette même que, malgré ma recommandation de cette nuit, vous ayez quitté votre lit... Cependant, du repos, la potion calmante dont je vais écrire l'ordonnance, achèvera votre guérison... et demain, je l'espère, il n'y paraîtra plus... (Il va au guéridon et se met à écrire.)

AUGUSTE, à lui-même. Cette vision... cette vision terrible qui m'avait effrayé n'était que l'effet de la fièvre, du délire... Oui, c'est évident... et je suis heureux que ce médecin soit venu dissiper les doutes que j'avais pu concevoir...

LE MÉDECIN. En descendant, je vais remettre au garçon de l'hôtel cette ordonnance pour qu'il la fasse exécuter... je reviendrai vous voir dans la journée... (Il est allé prendre au fond son chapeau, et se dispose à sortir lorsque Gilbert paraît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GILBERT.

GILBERT, entrant vivement et courant à Auguste. Que viens-je d'apprendre? Comment, mon pauvre ami, tu es malade?

AUGUSTE. Oui, une indisposition soudaine que je ne sais à quoi attribuer... et voilà le docteur qu'en ton absence j'ai fait appeler...

GILBERT, à part et avec un peu de trouble. Un médecin! (Haut.) Mais tu as très-bien fait, puisque je n'étais pas là, d'avoir recours à un de mes confrères...

LE MÉDECIN. Monsieur est médecin?

AUGUSTE. Le docteur Gilbert!

GILBERT. Eh bien, monsieur, que pensez-vous de notre malade?... J'espère que le cas n'est pas grave?

LE MÉDECIN. Jusqu'à présent, j'ai lieu de le croire... Hier, après avoir bu un peu de vin chaud, monsieur votre ami a été pris de douleurs violentes à l'estomac...

GILBERT, vivement. Déjà, dans la soirée, Auguste avait éprouvé un malaise, un refroidissement...

LE MÉDECIN. J'espère que vous approuverez tout ce que j'ai fait jusqu'ici, et ce que je prescris pour la journée. (Il lui donne à lire son ordonnance.)

GILBERT, jetant un coup d'œil sur le papier. Certainement, tout ceci me paraît très-sage... (Il lui rend l'ordonnance.)

LE MÉDECIN. Et puisque vous voici, confrère, je pense que mes visites deviennent désormais inutiles...

GILBERT, vivement. Au contraire, je vous supplie de ne pas les interrompre... Le danger est passé, je m'en rapporte à vous; mais il faut se méfier d'une imprudence, d'une rechute peut-être... et notre art exige un calme, une froideur que mon amitié pour Auguste pourrait m'enlever!

AUGUSTE, à part, après avoir longtemps observé Gilbert. Oh! combien j'étais injuste!

LE MÉDECIN. Puisque vous le désirez, comptez sur moi!

GILBERT. A bientôt, mon cher confrère!

LE MÉDECIN, à Gilbert, qui le reconduit. A bientôt! (Il sort.)

SCÈNE III.

AUGUSTE, GILBERT, puis ETIENNE.

GILBERT, revenant près d'Auguste avec un intérêt affecté, s'asseyant. Ah! mon ami, combien je me reproche d'être parti hier soir si brusquement! Si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé... Mais

une affaire importante qui me revint tout à coup à la mémoire... Pardonne-moi !

AUGUSTE. Te pardonner !... Ah ! c'est bien plutôt à moi à te demander pardon !

GILBERT. Comment ! et pourquoi ?

AUGUSTE. Une horrible pensée qui m'était venue, un soupçon affreux !

GILBERT, troublé, se levant. Un soupçon ! explique-toi !

AUGUSTE. Non, non, ne m'interroge pas ; je reconnais mes torts... j'en rougis maintenant... Oublie ce que je viens de te dire, comme je veux l'oublier moi-même... (Il se lève.) Ta main, Gilbert, ta main, mon ami !... et répète-moi que je puis compter sur ton dévouement, comme tu peux compter sur le mien... (Gilbert, troublé, hésite à lui donner la main ; Auguste la lui saisit.) Mais ta main est glacée ! tu trembles !

GILBERT, cherchant à se remettre. Moi ! mais mon émotion n'est-elle pas naturelle, quand je te vois souffrant, et surtout en proie à des idées ?...

AUGUSTE, vivement. Ah ! Gilbert, de grâce, épargne-moi !

ÉTIENNE, entrant avec une petite fiole contenant la potion. Monsieur, j'arrive de chez le pharmacien... Voici ce que le médecin a ordonné...

AUGUSTE. C'est bien, mets cela dans ma chambre... (Étienne entre au fond.) Il me semble que j'éprouve un peu de faiblesse, je vais rentrer...

GILBERT. Oui, tu as raison, tu es mal ici, appuie-toi sur mon bras...

AUGUSTE. Tu ne m'en veux donc pas ?

GILBERT. Ne parlons plus de cela, et viens ; tu seras mieux sur ton lit que sur ce fauteuil... (En disant cela, il lui a pris le bras et l'a conduit vers la porte du fond, pendant qu'Étienne, qui a porté la fiole, rentre dans le salon ; il referme la porte sur Auguste et Gilbert.)

SCÈNE IV.

ÉTIENNE, puis JEAN.

ÉTIENNE, seul. Pauvre jeune homme ! c'est tout de même guignonnant de venir faire une partie de campagne et de se trouver pris comme ça ! Par bonheur, M. Pigache, le premier médecin de Saint-Cloud, prétend que ce ne sera rien, et...

JEAN, entrant vivement par la porte de droite. Ah ! mon garçon, dites-moi...

ÉTIENNE, surpris. Tiens !... ce vieux !... il m'a fait peur... (A Jean.) Qu'est-ce que vous voulez ?

JEAN. J'arrive en toute hâte de Paris pour voir mon maître M. Auguste.

ÉTIENNE. M. Auguste !... ne serait-ce pas ce monsieur qui est indisposé ?...

JEAN. Indisposé !... oui, c'est ce que j'ai appris en arrivant... il faut que je lui parle sans retard...

ÉTIENNE, indiquant la chambre du fond. Il est là... avec M. le docteur Gilbert qui le soigne...

JEAN. Ah ! oui ! oui !...

ÉTIENNE. Je vais demander si vous pouvez entrer...

JEAN. Attendez... (A lui-même.) Je ne sais vraiment si je dois lui annoncer à lui-même... (A Étienne.) Si vous pouviez prévenir le docteur que quelqu'un demande à lui parler.

ÉTIENNE. Comme vous voudrez !

JEAN. Oui, il vaut mieux que je voie d'abord M. Gilbert...

ÉTIENNE. Allons, c'est dit... j'y vais !... (Il entre et referme la porte.)

JEAN, à part, tristement, passant à gauche. Malade !... j'ai vu son frère bien malade aussi... et je l'ai vu mourir ! (En ce moment Étienne rentre et laisse la porte du fond ouverte ; on voit Auguste assis dans la bergère, et Gilbert lui faisant boire une cuillerée de potion. — Jean, qui s'est tourné vers le fond et qui aperçoit ce tableau, tressaille involontairement.) Ah ! comme l'autre !... comme l'autre !... (Gilbert va déposer la cuiller sur la table de nuit, et aide Auguste à se mettre sur son lit.)

ÉTIENNE, en descendant la scène. Il a dit que c'était bien, qu'il allait venir.

JEAN. Merci.

GILBERT, sortant de la chambre, à Étienne. Qui donc me demande ?... Ah ! c'est toi, Jean. (Il ferme la porte du fond. A Étienne.) Laisse-nous !

ÉTIENNE. Oui, monsieur le docteur. (Il sort.)

SCÈNE V.

JEAN, GILBERT.

GILBERT. Ah çà, qu'y a-t-il donc ?... qui t'amène ici ?...

JEAN. Ah ! monsieur, avant tout, comment va mon cher maître ?

GILBERT. Le médecin de la ville prétend que le danger est passé ; mais moi, malheureusement, je ne partage pas entièrement sa sécurité : la moindre émotion, la plus petite agitation pourraient faire renaître la maladie.

JEAN. Ah ! que j'ai donc bien fait alors de ne pas lui dire brusquement ce qui nous arrive !

GILBERT. Mais à moi, tu peux confier...

JEAN, avec mystère. Apprenez donc que mademoiselle Louise est à Paris.

GILBERT, feignant l'étonnement. Louise ?

JEAN. Ce matin même, elle est venue chez monsieur, et a demandé instamment à le voir.

GILBERT, à part. Ah ! je m'y attendais. (Haut.) Et qu'as-tu dit ?... qu'as-tu fait ?

JEAN. Dame ! je ne savais trop que répondre, moi... Mais elle m'a tant pressé de questions, que j'ai fini par lui avouer que monsieur était à la campagne, à Saint-Cloud.

GILBERT. Maladroit !

JEAN. Oui... j'ai bien senti que j'en avais trop dit : aussi j'ai sellé aussitôt un cheval, et je suis venu bride abattue pour prévenir mon maître.

GILBERT. Tu as bien fait !... une entrevue avec cette femme, en ce moment, dans l'état où il est, ce serait lui causer une révolution qui pourrait le tuer !

JEAN. Ah ! mon Dieu ! il ne faut pas qu'il la voie, alors, il ne le faut pas !...

GILBERT. Repars donc en toute hâte : il faut que tu la cherches, que tu la trouves, et qu'à tout prix tu l'empêches d'arriver jusqu'ici.

JEAN. Soyez tranquille, monsieur ! comptez sur moi... je me souviens que je ne lui ai pas dit le nom de l'hôtel... je vais me mettre en embuscade, à la tête du pont, sur la route de Paris... et elle n'arrivera pas, j'en réponds, elle n'arrivera pas !... (Il sort vivement par la droite.)

SCÈNE VI.

GILBERT, seul. La nuit commence à venir. Oui, il est urgent d'empêcher ce rapprochement !... Si Auguste eût revu Louise, prévenu en sa faveur comme il l'est déjà, il ne serait que trop disposé à croire à sa justification... et alors qui me dit qu'un nouveau testament ne viendrait pas annuler celui qui me rend possesseur de toute sa fortune ?... Ah ! j'ai cru un moment que cet échafaudage si péniblement élevé par moi, allait s'écrouler sur ma tête... (Allant s'asseoir à gauche.) Heureusement, quelques instants encore, et je n'aurai plus rien à craindre !... Francine est morte en moins de vingt minutes... Hippolyte, en un quart d'heure... et lui... Ah ! ce ne sont plus les minutes, ce sont les secondes qu'il faut compter.

AUGUSTE, en dehors, d'une voix étouffée. Hippolyte !... mon frère !...

GILBERT, relevant la tête. Ah ! l'heure suprême est arrivée !... (Il se dirige vers la porte de la chambre et va pour entrer ; mais elle s'ouvre violemment, et Auguste, pâle, les yeux hagards, et se soutenant à peine, paraît sur le seuil.)

SCÈNE VII.

GILBERT, AUGUSTE.

AUGUSTE, d'une voix défaillante. Que viens-tu faire près de moi ? trouves-tu que la mort soit trop lente à frapper ? Oh ! ce rêve... cet avertissement du ciel auquel je refusais de croire, et qui vient encore de troubler mon sommeil ! Oh ! ce n'est pas en vain que Dieu me l'a envoyé deux fois.

GILBERT, faisant un pas vers lui en tremblant. Auguste ! reviens à toi !

AUGUSTE. Arrière !... arrière, empoisonneur !

GILBERT. Que dis-tu ?

AUGUSTE. Je dis... que tu es mon bourreau... comme tu as été celui de mon frère !

GILBERT, à part avec terreur, regardant la porte à droite. Ces cris ! s'ils allaient être entendus !

AUGUSTE, s'affaiblissant par degrés. Misérable ! tu convoitais mes dépouilles, tu voulais te les assurer par la plus lâche de tous les crimes... mais il me restera assez de force pour te les arracher ! Oui, j'appellerai, je te démasquerai, je sonnerai... (Il fait un pas vers le cordon de sonnette, jette un cri et porte les mains à sa poitrine.) Ah ! là... là... du feu ! (Il tombe à genoux.) Mais non, la vie m'abandonne... Hippolyte !... mon frère !... je vais te rejoindre !... (Se soulevant par un dernier effort.) Gilbert !... Gilbert !... je meurs en te maudissant !... (Il tombe mort.)

GILBERT. Il le regarde quelques instants en silence ; puis, posant sa main sur sa poitrine pour s'assurer s'il est bien mort, il court à la porte à droite. Du secours !... du secours !... mon ami se meurt !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉTIENNE, LA SERVANTE, LA MAITRESSE DE LA MAISON, PLUSIEURS PERSONNES DE L'HOTEL, puis LE MÉDECIN. Étienne, la Servante, la Maîtresse de la Maison et plusieurs personnes de l'hôtel portant des lumières. Ils entrent d'abord, attirés par les cris de Gilbert ; celui-ci leur désigne Auguste ; puis, sans prononcer un mot, il va s'asseoir dans un fauteuil, en feignant le plus profond désespoir.

ÉTIENNE. Il a pris la main d'Auguste, puis la laisse retomber avec effroi. Ah ! mon Dieu !... sa main est froide !

LE MAITRE DE L'HOTEL, se penchant, et posant sa main sur la poitrine d'Auguste. Il est mort !

TOUS, reculant avec effroi. Mort !

LE MÉDECIN, entrant. Mort!... mort si promptement! quand tout promettait une guérison prochaine... c'est bien étrange!...

ÉTIENNE, au médecin, en lui désignant Gilbert. Et voyez... voyez son pauvre ami... quelle douleur!...

LE MÉDECIN, à Gilbert. Mais, monsieur, il est donc survenu, en mon absence, quelque accident imprévu, extraordinaire?

GILBERT, d'une voix entrecoupée, et comme étouffant des sanglots. Ah! monsieur... par grâce... je ne puis...

LE MÉDECIN, après l'avoir regardé avec défiance, aux gens de l'hôtel. Emportez le corps dans cette chambre... (Au maître de l'établissement.) Et vous, monsieur, écoutez-moi... (A voix basse.) La mort de ce jeune homme n'est pas naturelle : dans votre intérêt, je crois prudent de vous mettre en mesure. (Étonnement du maître d'hôtel.) Suivez-moi!... (Pendant ces paroles, on a emporte le corps d'Auguste dans la chambre du fond, puis on referme la porte. Le médecin et les autres personnages sortent par la droite.)

SCENE IX.

GILBERT, puis DOLORÈS.

GILBERT. Peu à peu il relève la tête, promène autour de lui des regards inquiets, puis, sûr qu'il est seul, il se lève et passe la main sur son front, sa figure prend une expression de joie. Riche!... je suis riche... (Apercevant Dolorès qui vient d'entrer doucement par la porte de gauche.) Dolorès!... (Changeant de ton tout à coup.) Vous! vous ici, madame!...

DOLORÈS, s'avançant lentement. Oui, je suis depuis hier dans cet hôtel... près de vous.

GILBERT. Mais... ignorez-vous le douloureux événement qui vient de se passer?...

DOLORÈS. J'ai tout entendu, tout appris!

GILBERT. Et c'est à l'intérêt que vous daignez me porter que je dois le bonheur de vous voir? (Dolorès le regarde sans répondre. — Avec plus de feu.) Ah! oui! je le lis dans vos regards... et malgré la douleur qui m'accable, je n'hésite plus à vous faire un aveu trop longtemps retardé!

DOLORÈS. Un aveu?

GILBERT. Oui! je vous aime!

DOLORÈS. Vous m'aimez?

GILBERT. Depuis le premier jour où je vous ai vue, vous êtes ma seule pensée, mon seul rêve, ma seule idole!

DOLORÈS. Vous m'aimez!

GILBERT. Si j'ai désiré la gloire, c'était pour m'élever jusqu'à vous; si j'ai désiré la fortune, c'était pour la mettre à vos pieds!

DOLORÈS. Vous m'aimez, Gilbert?

GILBERT. Oui!... je vous aime à en perdre la raison... à en perdre la vie, si vous deviez repousser mon amour!

DOLORÈS, à part, avec un sourire de satisfaction. Ah!

GILBERT. Et maintenant que l'espoir de vous posséder m'a donné la force et le courage, maintenant que j'ai acquis une position brillante... dites-moi que depuis un an vos regards ne m'ont pas abusé... dites-moi que ce sourire que je vois sur vos lèvres est un sourire de plaisir et de bonheur!

DOLORÈS, reculant d'un pas. Vous vous trompez, monsieur! ce sourire est un sourire de haine!...

GILBERT. Que dites-vous?

DOLORÈS. Cette joie est celle d'une vengeance enfin assouvie!

GILBERT. Qu'entends-je?

DOLORÈS. Souvenez-vous de Bagnères!

GILBERT. Bagnères.

DOLORÈS, s'animant, pendant que Gilbert montre la plus vive émotion. Une jeune fille arrivait d'Espagne... jusque-là, heureuse et pure, elle venait en France pour épouser celui qu'elle aimait! cette union, doux projet formé depuis l'enfance, était pour elle tout un avenir de félicité!... Eh bien, il s'est trouvé sur son passage un homme, un misérable qui a souillé ces rêves, brisé cet avenir... Après avoir été flétrie, l'infortunée a vu mourir de désespoir et de rage l'amant auquel elle ne pouvait plus apporter que la honte!... Cet homme, ce misérable, c'était vous!... la jeune fille, c'était moi.

GILBERT, terrifié. Vous! c'était vous! ah!

DOLORÈS. J'aurais pu demander aux lois la punition du crime... car de ce crime infâme, de cette œuvre de ténèbres, un témoin m'était resté... un diplôme avec votre nom, premier titre d'honneur que vous déshonoriez déjà!

GILBERT. Dolorès! oh! pardon! pardon!

DOLORÈS. Mais ce châtiment n'eût pas suffi à ma vengeance... et nous autres, filles d'Espagne, nous mettons à plus haut prix notre honneur outragé... J'ai voulu te rendre souffrance pour souffrance, je me suis attachée à tes pas... Le ciel m'avait faite belle, et cette beauté m'a servi à te perdre... Démon sinistre, tu avais brisé mon âme... moi, à mon tour, j'ai résolu de tourmenter la tienne! Séductions perfides, coquetteries mensongères, j'ai tout employé pour me faire aimer de toi... pour t'envelopper de cette robe de Nessus qui devait te dévorer un jour! Et maintenant que j'ai atteint mon but... maintenant que tu viens de m'avouer que mon amour était toute ta vie... souffre donc comme j'ai souffert! sois donc malheureux et maudit! car je te dis, moi, que je te hais et que je te méprise!

GILBERT. Dolorès!... O mon Dieu! ô mon Dieu! (A lui-même.) Tant de crimes pour elle... et la perdre à jamais! Ah! malheur!... malheur sur moi!... (Il tombe accablé sur un siége, au fond à droite. Dolorès jette sur lui un regard de triomphe. En ce moment, un bruit de voix se fait entendre au dehors à droite.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'ABBÉ GABRIEL, LOUISE, ÉTIENNE, JEAN, LA SERVANTE, LA MAITRESSE DE L'HÔTEL, puis DES GENS DE L'HÔTEL.

LOUISE, entrant, malgré l'abbé et Étienne. Laissez-moi!... laissez-moi!... Auguste!... lui que j'aimais tant!... mort!... Je veux le revoir une dernière fois!...

GILBERT, à part, reconnaissant Louise, avec terreur. Grand Dieu!... elle ici!

L'ABBÉ, à Louise. Mon enfant, le ciel vous éprouve bien cruellement : offrez-lui cette douleur en sacrifice.

LOUISE, pleurant. Oh! mon Dieu! il est mort en me croyant coupable... (Remontant vers le fond à gauche.) Où est-il?... On ne peut pas m'empêcher de prier près de lui!... (On la fait asseoir, puis l'abbé, Étienne et Jean, ainsi que les gens de l'hôtel l'entourent.)

GILBERT, à part, gagnant la porte de droite. Ah! fuyons, fuyons d'ici!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MORIN, tenue de magistrat, suivi de deux hommes de justice, puis LE MAITRE DE L'HÔTEL.

MORIN, au dehors. Que personne ne sorte! (Il entre.)

GILBERT, à part. Grand Dieu!... Cette voix!... (Reconnaissant Morin.) Morin! (Malgré lui, il détourne les yeux.)

L'ABBÉ. Pourquoi donc ici le magistrat?

MORIN, reconnaissant Gabriel et lui donnant la main. Gabriel... (Au maître de l'hôtel.) Monsieur, une mort, accompagnée de circonstances extraordinaires, a eu lieu dans votre hôtel, la justice s'est émue, et sur les renseignements fournis par le docteur Pigache, une enquête a été ordonnée sur-le-champ... Où est la personne dont vous m'avez parlé?

LE MAITRE DE L'HÔTEL, montrant Gilbert, à mi-voix. La voilà!...

MORIN, à Gilbert, qui cherche à éviter ses regards. Monsieur, est-il vrai, comme on vient de me l'affirmer, que vous soyez l'héritier du défunt?

GILBERT, troublé. Il est vrai... Mais quel rapport?... Oserait-on supposer?...

MORIN, à l'abbé, en reconnaissant Gilbert. Lui! c'est lui!

L'ABBÉ, même jeu. Serait-il possible, ô mon Dieu!

GILBERT, reprenant un peu d'assurance. Quoi! vous aussi, qui étiez mes amis... vous détournez les yeux... vous partagez les soupçons injurieux qui déjà cherchent à me flétrir... vous m'accusez...

MORIN. Je n'accuse encore personne... pourquoi chercher à vous défendre, Gilbert?...

LOUISE, comme frappée par ce nom, et se levant. Gilbert! Je vais donc enfin le connaître, cet homme!

GILBERT, avec audace. La calomnie peut un instant m'atteindre, mais des preuves, une seule preuve... et je défie qu'on puisse la fournir. (Sur ces derniers mots, Louise se trouve presque en face de lui, elle lui saisit le bras, le force à la regarder, puis, à la vue de son visage, elle jette un cri.)

LOUISE. Ah!...

MORIN. Qu'avez-vous, madame?

LOUISE. Cet homme!... je l'ai vu... ce matin, à Paris... Sous un déguisement... il achetait du poison.

TOUS. Du poison?

GILBERT. Oh! ne la croyez pas!...

LOUISE, à Morin. Vous cherchez un coupable... le voilà!

GILBERT. N'écoutez pas cette femme, la douleur la rend folle.

MORIN, avec une émotion contenue. J'ai une triste mission à remplir... mais mon devoir l'exige. Gilbert, il faut me suivre.

GILBERT. Allons! que ma destinée s'accomplisse... La justice... bientôt, reconnaîtra son erreur, et vous-même vous proclamerez mon innocence.

DOLORÈS, s'approchant de lui. Votre innocence, Gilbert... C'est en vain que vous chercherez à vous défendre... Vous deviez finir par un crime, car c'est par un crime que vous aviez commencé.

L'ABBÉ, à part. Mon Dieu, s'il est coupable, donnez-lui le repentir. (Morin lui montre la porte à droite. Gilbert fait un pas comme pour sortir, puis se retourne et jette un dernier regard à Dolorès. — Tableau.)

FIN.

Lagny. — Imprimerie de A. Varigault.